EX LIBRIS DOMUS
SANCTI STANISLAI
Bibliotheca
- ascetica -
M 15
274

Madame Emilie Desgrais.

L. 5.
D 1974

NEUVAINES

AUX

SAINTS JÉSUITES.

SIT NOMEN MEUM, ET COR MEUM IBI.

2. Paralip. C. 7.

Mag. Th. Rousselet Sculp.

De porter mon saint Nom, ils auront l'avantage :
Par eux, que de mon Cœur, le culte se propage.

NEUVAINES

EN L'HONNEUR DES SAINTS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

31 juillet S. IGNACE DE LOYOLA, *Fondateur.*

4. 9bre S. FRANÇOIS XAVIER, *Apôtre des Indes et du Japon.*

10. 8bre S. FRANÇOIS DE BORGIA, *troisième Général.*

1. juin S. JEAN-FRANÇOIS REGIS, *Missionnaire.*

21 juin S. LOUIS DE GONZAGUE, *Etudiant en Théologie.*

13. 9bre S. STANISLAS KOSTKA, *Novice.*

B. B. PAUL MIKI, JEAN DE GOTO, JACQUES KISAÏ, *Martyrs Japonois.*

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. (Heb. 13.)

A PARIS,

De l'Imprimerie de CRAPART.

1 7 9 2.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE.

C'est à vous, mes Révérends Pères et très-chers Frères, qui restez encore de la dispersion de la Compagnie de Jesus, que nous nous faisons un devoir de présenter et de dédier ces Neuvaines, qui vous rappelleront vos modèles et vos protecteurs. Vous êtes les enfans de ces saints; et plus d'une fois vous avez puisé dans leurs exemples la patience et la fidélité qui vous ont été si nécessaires. Leur vie avoit guidé vos premiers pas; leur culte les a soutenus, et la contemplation de leur gloire les con-

duira jusqu'au même terme. Là, du moins, vous serez encore, et vous vous glorifierez d'avoir été les enfans d'Ignace et de Borgia, les imitateurs de Xavier et de Regis, les admirateurs zélés de Gonzague et de Stanislas; et s'il l'avoit fallu, pour la même foi, les descendans fidèles de nos trois Martyrs....Nous n'avons que le foible mérite, dans l'ouvrage que nous vous offrons, d'avoir recueilli les fruits épars du travail de leurs frères. Plusieurs de ces Neuvaines ont déja été données au public; toutes sont sorties de la plume des Jésuites; et même les deux dernières qui paroissent pour la première fois.

C'est donc votre propre bien que nous vous rendons ; nous en avons réuni les portions dispersées.....Votre reconnoissance et votre amour constant les ont sans doute gravées et conservées dans votre cœur, et les rappelleroient aisément à votre esprit et à votre mémoire. Mais le vrai besoin de cette collection étoit pour tant d'ames encore fidèles qui n'ont pas oublié la Compagnie de Jesus, et qui pratiquoient, avec consolation, ses différentes dévotions, dont elles ne retrouvent plus les moyens et les livres qui en dirigeoient la pratique. Nous avons donc cru servir le public autant que votre zèle, en conservant des

monumens, qui font encore aujourd'hui votre gloire ; et vous donner surtout le gage le plus précieux de notre respectueuse estime, et de l'attachement inviolable que nous conserverons pour vous jusqu'au dernier soupir.

LES EDITEURS.

AVERTISSEMENT

GÉNÉRAL

DES ÉDITEURS.

Les Neuvaines que nous présentons au public, tireront leur principal mérite de leur réunion dans un même volume. C'est la première fois qu'elles paroissent ensemble. Elles formeront par-là même, suivant notre dessein, un monument nouveau consacré à la gloire des Saints de la Compagnie de Jesus, que l'Eglise a placés sur les autels.

Nous avons mis à la tête de chaque Neuvaine, l'abrégé de leur vie; et afin qu'on ne pût point raisonnablement en contester l'authenticité, nous nous sommes bornés à traduire fidèlement les leçons du second Nocturne de leur office, composé à Rome, et approuvé par la sacrée Congrégation des Rits. Les personnes pieuses qui voudroient en réciter l'office, trouveront par-là les leçons à joindre aux

pseaumes du Commun des Prêtres, des Justes et des Martyrs.

Aux neuf Méditations qui composent la Neuvaine, nous avons joint une dixième pour le jour de la fête; celle-ci n'est point terminée, comme les autres, par une prière, mais par les litanies du saint et son oraison propre, telle qu'on la dit à la messe. Elles pourront également servir à chaque jour de la Neuvaine.

Nous avons cru servir utilement la piété en faisant graver l'image de chaque Saint, dont la vue présente animera la ferveur en excitant la confiance, d'autant plus que c'est une condition exigée par quelques rescrits, de faire les prières devant l'autel ou l'image du Saint.

Pour ne point interrompre les Neuvaines, principal objet de ce volume, nous avons rejetté à la fin les différentes dévotions qui se pratiquoient en l'honneur de ces Saints, leur origine, leur méthode, et les graces accordées par le Saint-Siège, ainsi que plusieurs autres prières plus usitées.

Nous nous bornons donc, dans ce premier Avertissement, à tracer la méthode générale, dont on peut et l'on doit faire les Neuvaines. On pourra pratiquer la dévotion que nous proposons en deux différentes manières : la première, en se bornant précisément durant neuf jours de suite aux pieux exercices que nous allons indiquer : la seconde, en les partageant en plusieurs dimanches consécutifs, comme le Saint-Siège l'a désigné lui-même, pour Saint Ignace et Saint Louis de Gonzague ; ou en dix vendredis, pour Saint Xavier et Saint Regis, afin d'honorer d'une manière spéciale les dix années de leurs travaux apostoliques....Si l'on choisit la première méthode, il faudra se confesser et communier au moins le premier jour et le dernier de la Neuvaine. Si l'on se borne à la seconde, il faudra se confesser et communier tous les dimanches ou vendredis, *et sanctifier ces jours de salut par de pieuses méditations, par des prières ferventes, et d'autres exer-*

cices de la piété chrétienne en l'honneur de ces Saints et pour la gloire du Seigneur, comme s'exprime Clément XII. dans son décret du 7 décembre 1740, à l'occasion des six dimanches en l'honneur de Saint Louis de Gonzague.

De quelque manière, au reste, qu'on pratique ces différentes dévotions, la première disposition nécessaire, après cependant la pureté de la conscience, est une grande confiance dans les mérites, et une haute idée des vertus du Saint que l'on invoque. Or, les méditations qui nous retracent les graces et les faveurs, les vertus et les exemples de nos Saints, ne contribueront pas peu, sans doute, à inspirer ce double sentiment; pourvu qu'on les lise avec attention, et qu'on les médite dans la droiture du cœur.

Avant de les commencer, chacun, selon ses besoins, se proposera d'obtenir de la bonté divine quelques faveurs particulières par la protection du Saint. Il est à de-

sirer que cette faveur soit spirituelle, telle que l'extirpation d'un vice qui seroit en nous comme le germe de tous les autres, ou l'acquisition de quelque vertu qui nous seroit la plus nécessaire. On peut cependant aussi demander quelque bien temporel, comme la santé et le succès d'une entreprise juste; le Seigneur tenant également entre ses mains et *la rosée du ciel et la graisse de la terre.* Mais c'est à la première sorte de biens qu'il faut sur-tout donner la préférence : *Quaerite primùm regnum Dei.*

Le nombre des *Pater*, des *Ave*, des *Gloria Patri*, n'est fixé par aucun Bref, et nous le laissons à la dévotion et aux différentes intentions des fidèles. Le principal exercice doit consister dans les méditations auxquelles il ne seroit pas trop de donner une demie heure, ou au moins le tems d'une lecture réfléchie.

Les autres pratiques de retraite, de jeûnes, de mortifications, d'aumônes, seront indiquées à la fin de cet ouvrage dans les notes sur

chaque dévotion ; mais toutes sont absolument libres, et doivent dépendre de la ferveur de chacun, et du zèle éclairé du confesseur.

Puisse le Dieu de bonté, pour *la plus grande gloire* duquel nous avons formé ce projet et entrepris ce travail, répandre ses abondantes bénédictions sur les justes hommages que nous avons voulu rendre à nos saints protecteurs ; et en ouvrant cette source de grace pour plusieurs ames, l'étendre aussi sur les éditeurs.

Ainsi soit-il.

S.t Ignace de Loyola
Fondateur
de la Compagnie de Jesus.

Gravé par Dupin

NEUVAINE
A SAINT IGNACE
DE LOYOLA,
Fondateur de la Compagnie de Jesus.

Abrégé de sa vie, tiré de son Office.

1°. IGNACE, né à Loyola dans la Navarre, d'une illustre famille d'Espagne, s'attacha d'abord à la cour du roi Catholique, et servit ensuite dans ses armées. Une blessure qu'il reçut au siège de Pampelune, lui causa une maladie dangereuse, pendant laquelle il lut par hazard quelques livres de piété; et cette lecture lui inspira le plus ardent desir de marcher sur les traces de Jesus-Christ et de ses Saints. Il se rendit à Montserrat. Après avoir suspendu son armure profane devant l'autel de la bienheureuse Vierge, il passa toute la nuit en prières, et fit ainsi l'essai de la sainte milice. Il se dépouilla de ses habits précieux pour en revêtir un pauvre,

se couvrit d'un sac, et partit pour Manrèse. Il s'y livra, pendant un an, aux pieuses rigueurs de la mortification. Le pain qu'il mandioit faisoit sa nourriture, et l'eau sa boisson ; il jeunoit tous les jours, excepté les dimanches ; il domptoit sa chair en portant une lourde chaîne et un rude cilice ; il n'avoit pas d'autre lit que la terre ; et le sang couloit de son corps sous les coups d'un fouet armé de pointes de fer. Mais Dieu le favorisoit de révélations si lumineuses, qu'il avoit coutume de dire dans la suite : « Quand même les divines Ecri-» tures n'existeroient pas, les connois-» sances extraordinaires que le Seigneur » m'a données à Manrèse, suffiroient » pour me disposer à mourir pour la » foi ». Ce fut alors que cet homme, qui n'avoit encore aucune teinture des belles-lettres, composa le livre des *Exercices Spirituels*, ouvrage admirable, dont le mérite est prouvé par l'approbation du Saint-Siège, et par l'utilité que tout le monde en tire.

2°. Mais, pour se mieux former à la conquête des ames, il crut devoir employer le secours des belles-lettres, et se mit à étudier la grammaire avec les enfans. Cependant son zèle pour le salut des ames ne se rallentissoit pas. Peines, insultes, outrages, emprisonnemens,

coups presque mortels, rien ne le rebutoit. Il enduroit tout avec une patience admirable, et il auroit voulu souffrir encore bien davantage pour la gloire de son maître. Etant à Paris, il s'associa neuf compagnons de différens pays, qui tous étoient maîtres-ès-arts et gradués en théologie dans l'université de cette ville, et jetta les premiers fondemens de son Ordre dans l'église de Montmartre. Il l'établit ensuite à Rome, et l'attacha au Siège apostolique par les nœuds les plus étroits, en joignant aux trois vœux ordinaires un quatrième vœu relatif aux missions. Cet Ordre fut d'abord admis et confirmé par Paul III: il eut bientôt l'approbation des papes ses successeurs, et celle du concile de Trente.

Ignace envoya Saint François-Xavier dans les Indes pour y prêcher l'évangile: il répandit d'autres de ses compagnons sur la terre, comme une précieuse semence destinée à l'accroissement de la religion. Il déclara donc la guerre à la superstition payenne et à l'hérésie; et cette guerre fut continuée avec le plus grand succès. Aussi pensoit-on généralement (et ce sentiment étoit appuyé par l'autorité du souverain Pontife) que Dieu, qui dans tous les tems a donné à son église des défenseurs di-

gnes d'elle, avoit suscité Ignace et la Société dont il étoit le fondateur, pour l'opposer à Luther et aux autres hérétiques de ce siècle.

3°. Il avoit sur-tout à cœur de ranimer la piété parmi les catholiques. La décoration des temples, l'enseignement plus assidu des catéchismes, l'usage de la prédication, la fréquentation des sacremens, furent les heureux fruits de ses soins et de sa sollicitude. Il ouvrit par-tout des classes pour élever la jeunesse dans les belles-lettres et dans la religion, établit à Rome le collège Germanique, érigea des monastères pour des filles qui avoient perdu ou qui étoient en danger de perdre leur innocence; il fonda des communautés pour des orphelins et des catéchumènes de l'un et de l'autre sexe. Il faisoit un grand nombre d'autres bonnes œuvres, et travailloit avec une ardeur infatigable à gagner des ames à Dieu. Quelquefois on l'entendoit dire: « Si j'étois » libre de choisir, j'aimerois mieux » continuer de vivre dans le service de » Dieu et du prochain, avec l'incerti- » tude de jouir du bonheur céleste, que » de mourir sur le champ avec l'assu- » rance d'entrer dans la béatitude éter- » nelle ». Il exerçoit un empire étonnant sur les démons. Saint Philippe de

Néry, et d'autres encore, virent briller sur son visage les rayons d'une lumière divine. Enfin, à l'âge de soixante-cinq ans, il alla se réunir à son Seigneur, dont la plus grande gloire avoit toujours été l'objet de ses dicours, son expression habituelle et le motif de ses actions. Grégoire XV. mit au rang des Saints cet homme illustre, en qui le mérite d'avoir rendu de grands services à l'Eglise étoit relevé par l'éclat des miracles.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION

Sur la Pénitence de Saint Ignace.

La pénitence de Saint Ignace fut sincère, rigoureuse, et continuée depuis le moment de sa conversion jusqu'au dernier soupir. Son crime avoit été un amour excessif du monde. Il fait avec le monde un entier divorce: biens, parens, amis, tout est sacrifié ; il quitte même son habit de cavalier pour le donner en échange de l'habit d'un pauvre. Il affecte l'air le plus négligé, le plus propre à blesser la délicatesse des mondains, à qui il avoit affecté de plaire. La confession générale qu'il fait pour purifier sa conscience, est des plus exactes, et accompagnée d'un torrent de larmes. Telle est la sincérité de sa pénitence.

En voici la rigueur. Après sa confession il se retire dans la caverne de Manrèze, d'où il ne sort que pour aller mendier un peu de pain, qui est sa seule nourriture, et à quoi il a soin de mêler de la cendre. Là, n'ayant que Dieu pour témoin, il se punit de tous les péchés dont il se croit coupable. Son jeûne est

continuel : il se couvre d'un rude cilice, il se livre à des austérités dont l'idée seule fait frémir la nature, et il joint à tout cela sept heures d'oraison par jour. Dix mois se passèrent dans ces pénibles exercices, et il fallut que le confesseur du pénitent en modérât la rigueur.

Si la pénitence d'Ignace ne fut pas toujours également rigoureuse, du moins elle fut continuée jusqu'au dernier soupir ; toute sa vie étoit une mort continuelle, disent ses historiens ; son abstinence étoit si grande, que ceux qui l'observoient de près, ne concevoient pas comment il pouvoit subsister et suffire aux fatigues excessives auxquelles il étoit toujours exposé. Et il pratiquoit à la lettre ce qu'il conseilloit aux autres, c'est-à-dire, qu'il cherçhoit par-tout la plus grande abnégation de soi-même ; et, autant qu'il étoit possible, une continuelle mortification en toutes choses.

Réflexions. 1. J'ai péché : ma pénitence a-t-elle eu la sincérité de celle de Saint Ignace ? Ai-je renoncé à ce qui avoit fait la matière et l'objet de mes péchés ? Suis-je moins esclave du monde, moins attaché à moi-même, moins ardent à chercher mes aises et mes commodités ?

2. En fais-je assez pour venger la Justice divine, que j'ai si souvent of-

fensée ? Au tribunal de cette Justice, que répondrai-je à la rigueur de la pénitence de Saint Ignace, qu'on m'opposera ? La pénitence est-elle jamais sincère, sans être rigoureuse ? Le cœur est-il changé, quand on ménage le corps à l'excès ?

3. Saint Ignace ne crut jamais en avoir assez fait pour expier les péchés d'une jeunesse aveuglée par l'esprit du monde, et je me tranquillise sur quelques actes passagers d'une pénitence superficielle. Toute la vie chrétienne doit, selon le saint concile de Trente, être une continuelle pénitence. La vie d'un chrétien pécheur en doit-elle être jamais exempte ?

Prière.

Donnez-moi, Seigneur, l'esprit de pénitence que vous donnâtes à Saint Ignace ; et que par votre grace la pénitence qui servira de remède à mes péchés passés, me serve aussi de préservatif pour l'avenir. Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

MÉDITATION

Sur l'amour de Saint Ignace pour les souffrances.

On aime une chose, qu'on desire quand on ne l'a pas ; qu'on reçoit avec joie quand elle vient ; qu'on estime comme une source de bonheur et de gloire. Telles furent les dispositions de Saint Ignace à l'égard des souffrances.

C'étoit l'animer à une entreprise que de lui représenter qu'il y auroit beaucoup à souffrir. S'il parut quelquefois triste, ce fut lorsqu'il n'y avoit point d'orage, ou sur sa personne, ou sur sa compagnie. Il avoit coutume de dire : Si Dieu vous donne beaucoup à souffrir, c'est une marque qu'il veut faire de vous un grand saint ; et si vous desirez qu'il fasse de vous un grand saint, priez-le ardemment de vous donner beaucoup à souffrir.

On accuse faussement Ignace à Alcala d'enseigner des hérésies, et il y est jetté dans les fers : c'est alors qu'on voit comment il reçoit les souffrances. Sa joie est un spectacle, qui attire à la prison une foule de personnes de toute con-

dition. Jamais il ne parut plus content, jamais il ne parla de Dieu avec plus de force, de grace et d'onction. Un célèbre professeur, qui s'étoit joint à la multitude, fut si enchanté, qu'il oublia l'heure de sa leçon ; et qu'au sortir du discours qu'il avoit entendu, il s'écrioit par-tout : *J'ai vu Paul dans les fers.*

Ignace avoit appris à Manrèse à estimer les souffrances ; il avoit puisé cette estime dans la méditation, qu'il appelle des deux étendards, et où il s'étoit représenté d'un côté Jesus-Christ proposant à ceux qui voudront le suivre, l'humiliation, les opprobres, la pauvreté, tout ce qui peut faire souffrir, et leur déclarant que dans ces états ils le verront toujours à leur tête : de l'autre, Lucifer promettant à ceux qu'il s'efforce d'attacher à son parti, les plaisirs, les honneurs, les richesses, tout ce qui peut flatter l'orgueil et l'amour-propre. La différence de ces deux chefs, et des moyens qu'ils employent, lui avoit fait comprendre que les souffrances sont les livrées de Jesus-Christ, le gage de la prédestination, le sceau des élus ; par conséquent des marques d'honneur et de gloire. C'est ainsi qu'il les regardoit, et qu'il vouloit qu'elles fussent regardées par ses enfans.

Réflexions. 1. Oh ! que je suis éloigné de

de la manière de penser de Saint Ignace sur les souffrances. Je les redoute, je ne les envisage qu'avec horreur. Est-ce le moyen de les éviter ? Plus on les craint, plus on en trouve, et plus elles sont accablantes. Elles perdent en quelque sorte leur amertume pour le juste qui les a desirées.

2. Saint Ignace se réjouit quand il y a quelque chose à souffrir. Et moi je m'afflige, je me laisse abbattre, quand il survient un contre-tems, un sujet d'affliction. Je me plains, j'en viens jusqu'à murmurer au moins en secret contre la Providence ; et en souffrant dans cette vie, je prépare une matière de souffrances plus rigoureuses pour la vie future.

3. Saint Ignace se trompoit-il donc, lorsqu'il estimoit les souffrances comme des marques d'honneur et de gloire ? Jesus-Christ ne les a-t-il pas consacrées dans sa personne ? Serai-je jamais glorifié avec lui dans le Ciel, si je ne veux pas souffrir avec lui sur la terre?

PRIÈRE.

Ah ! Seigneur, faites-moi connoître le prix des souffrances ; si je n'en viens pas jusqu'à les desirer et à m'en réjouir, du moins que je commence à les estimer, à les recevoir avec soumission à

votre sainte volonté, et à les soutenir avec une patience qui me les rende utiles ; c'est la grace que je vous demande par l'intercession de Saint Ignace et par les mérites de Jesus-Christ souffrant, que ce grand saint avoit pris pour son modèle ainsi que pour son chef, et qu'il faut suivre pour être véritablement chrétien. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION

Sur l'amour de Saint Ignace pour ses ennemis.

SAINT Ignace eut pour ses ennemis un amour indulgent, un amour bienfaisant, un amour tendre.

Son cœur fut inaccessible aux sentimens de vengeance. A Barcellone, il ne tient qu'à lui de perdre des personnes qui ont attenté à sa vie. Il les connoît, les magistrats le pressent de les nommer ; il refuse constamment d'être leur délateur. A Rome, lui et sa Compagnie sont chargés de calomnies atroces. Les calomniateurs sont découverts ; les juges, tant laïcs qu'ecclésiastiques, veulent en faire un exemple. Ignace s'y oppose, il

intercède pour eux, et il ne tient pas à lui qu'on ne leur épargne le châtiment qu'ils ont mérité.

C'est peu pour lui d'être indulgent à l'égard de ceux qui l'ont outragé. Il s'estime heureux de pouvoir leur faire du bien. Un compagnon de ses premières études l'a-t-il abandonné en lui volant le peu d'argent qu'il tenoit de ses amis, et dont il avoit un extrême besoin, dans un tems où les études ne lui permettoient pas de ne vivre que d'aumônes ? Il vole au secours du compagnon infidèle ; dès qu'il apprend qu'il est dans une extrême nécessité et dangereusement malade, il ne le quitte plus qu'il ne lui ait procuré la guérison, et qu'il ne l'ait tiré du besoin. Après cela il ne faut pas être surpris s'il se met en prières pour un meurtrier qui a essayé de le poignarder, et si par sa ferveur il obtient de Dieu que le bras devenu immobile, pour s'être porté au crime, soit rétabli dans son premier état, et que le meurtrier soit tout-à-fait changé.

On voit par-là, qu'avoir insulté Ignace, c'est un titre pour avoir part à sa tendresse. Il fait des vœux pour attirer sur ses ennemis les bénédictions du Seigneur ; et afin d'éterniser en quelque sorte sa tendresse, il ordonne à sa Compagnie de prier tellement pour les amis,

les fondateurs, les bienfaiteurs, qu'elle n'oublie point de le faire pour tous ceux qui sont mal affectionnés au corps.

Réflexions. 1. Le desir de justifier mes ressentimens ne m'a-t-il point fait dire quelquefois avec les mondains : Qu'il est impossible de ne pas haïr un ennemi qui a voulu nous deshonorer et nous perdre ? L'amour de Saint Ignace pour ses ennemis détruit cette vaine prétention. Il m'apprend que ce qui paroît, ou même ce qui est impossible à la nature, devient possible par la grace.

2. Le monde fait consister l'honneur à se venger d'un outrage. Ignace, avant sa conversion, pensa comme le monde. La considération des maximes et de la conduite de Jesus-Christ le détrompa, son indulgence pour ses ennemis doit me servir de règle. En la suivant, je suivrai Jesus-Christ. L'opprobre d'un chrétien est de suivre le monde, que Jesus-Christ réprouve.

3. Les plus grandes injures ne sauroient ni aigrir, ni refroidir Ignace à l'égard de ceux qui en sont les auteurs. Une apparence seule d'insulte suffit pour produire en moi le dépit, l'indignation, le desir d'humilier ou de voir humilier la personne qui m'a manqué. Est-ce ainsi que l'on aime, et l'apôtre Saint Jean ne doit-il pas me faire trembler,

lorsqu'il dit : Celui qui n'aime pas son frère, est dans un état de mort.

PRIÈRE.

SAUVEUR adorable, qui nous avez ordonné d'aimer nos ennemis, et qui par vos exemples nous avez appris la pratique de votre commandement : mettez dans mon cœur, pour mes ennemis, les sentimens que vous mîtes dans celui de Saint Ignace pour les siens. Et faites que je me conforme comme lui à vos ordres et à vos exemples. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION

Sur le zèle de Saint Ignace pour la conversion des pécheurs.

DÈS le commencement de sa conversion, Ignace fut enflammé du desir de travailler à la conversion des pécheurs. Dans cette vue, il composa le célèbre livre des *Exercices Spirituels*, où il conduit comme par la main un pécheur à la pénitence, et de la pénitence à la perfection la plus sublime. Il ne sortit de sa retraite de Manrese, que pour faire l'essai de son zèle : fut-il jamais un zèle

plus intrépide ? On menace Ignace, on le maltraite, on attente à sa vie, peu s'en faut qu'il n'expire sous les coups ; et tout cela, parce qu'il veut ramener au Seigneur un ecclésiastique scandaleux, un monastère entier de vierges qui deshonorent leur sainte profession. N'importe, il méprise les menaces ; et dès qu'il est guéri de la maladie mortelle, causée par les coups qu'il a reçus, il travaille avec plus d'ardeur à la réformation qu'il a entreprise. Il s'estimeroit heureux de donner sa vie pour sauver une ame. Après avoir fait long-tems de vains efforts auprès d'un jeune débauché, voyant qu'il ne pouvoit le retirer du crime par les remontrances et les exhortations, il s'avisa d'un étrange stratagême. Au fort d'un hyver très-rude, il se plongea jusqu'au col dans l'eau sous un pont, sur lequel il savoit que le jeune homme devoit passer, pour aller chercher l'objet de sa passion. Il l'y attendit, et dès qu'il l'apperçut, il s'écria : Où vas-tu, malheureux? tu cours à ta perte en courant à d'infâmes plaisirs. Je resterai ici, tandis que tu suivras la passion qui t'entraîne ; j'y prierai Dieu pour toi, et par mes souffrances je tâcherai d'expier tes abominations. Il est difficile de ne pas triompher quand le zèle est si intrépide : aussi les

succès répondirent au zèle d'Ignace dans toutes les entreprises dont nous venons de parler.

L'intrépidité de son zèle étoit jointe à la prudence et à la patience. Il observoit les momens, il étudioit les caractères, il se faisoit tout à tous, prenant chacun par l'endroit le plus sensible. Si ses premières démarches étoient sans fruit, loin de se rebuter, il se rendoit plus assidu, plus complaisant : cette assiduité et cette complaisance rendirent enfin Xavier attentif à cette maxime, *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son ame?* Qu'Ignace lui avoit souvent répétée, sans faire sur lui aucune impression salutaire. Son assiduité et sa complaisance donnèrent à l'église l'apôtre du nouveau monde.

C'est ce zèle qui porta le Saint, âgé de trente-trois ans, à se confondre avec les enfans dans la poussière des premières classes; qui lui fit former le plan de sa Compagnie, uniquement destinée à procurer le salut des ames. On ne finiroit point, si l'on vouloit entrer dans le détail des moyens que lui suggéra ce zèle, et des établissemens dont le Saint fut auteur, pour en assurer le succès. Il travailla pour les petits comme pour les grands, pour les pauvres comme

pour les riches, pour les enfans comme pour les hommes faits. L'objet de son zèle fut universel. Il y mit le comble par le plus parfait désintéressement, et il voulut que ni l'espérance des honneurs, même ecclésiastiques, ni l'attrait d'un intérêt temporel, ne pussent conduire les membres de sa Compagnie dans les fonctions du zèle : c'est pour cela que par des vœux et des ordres sévères il a opposé une barrière insurmontable à l'ambition et à la cupidité.

Réflexions. 1. Heureux celui qui cherche à procurer la conversion des pécheurs ! mais il faut y travailler avec un zèle qui unisse le dégagement de toutes vues humaines à l'intrépidité, à la prudence, à la patience et à la disposition d'employer, pour y réussir, tous les moyens imaginables. Convertir un pécheur, c'est couvrir la multitude de ses propres péchés aux yeux de Dieu (1).

2. On s'imagine que le zèle pour la conversion des pécheurs ne convient qu'aux ministres de l'Evangile. On se trompe. Le Sage nous apprend que Dieu a chargé chacun d'avoir soin de son prochain (2). On peut contribuer à la conversion des pécheurs par des conseils

(1) Jacob. v. 20.
(2) Eccli. xvii. 10.

salutaires, par une vie édifiante. Et Jesus-Christ, selon la remarque de saint Cyprien (1), veut que tous y contribuent par la prière : son ordre est contenu dans l'oraison dominicale.

3. Loin de contribuer à la conversion des pécheurs, n'en ai-je poit entretenu dans leurs désordres par une lâche complaisance, ou de quelqu'autre manière? Ne suis-je point devenu quelquefois complice de leurs excès ? N'ai-je point été un sujet de chûte pour quelqu'ame foible ? N'ai-je point perdu par mes exemples cette ame pour laquelle Jesus-Christ est mort ?

PRIÈRE.

DIEU tout-puissant, faites-moi connoître, comme à Saint Ignace, le prix des ames rachetées du sang de Jesus-Christ, afin que, selon mon état, j'imite le zèle de ce grand Saint, et surtout je craigne de perdre par le scandale aucun de mes frères. Ainsi soit-il.

---

(1) S. Cyprian. de Orat. Dominic.

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION

Sur la foi de Saint-Ignace.

LORSQU'IL se donna tout entier au Seigneur, il eut à combattre contre la tendresse des parens, les promesses du monde, les efforts de l'enfer. La considération des vérités éternelles le soutint, la foi lui servit de bouclier et lui assura la victoire.

Vivement touché de voir cette foi sainte, ignorée d'une infinité de nations, et attaquée en divers endroits par l'hérésie, ainsi que par cette vaine philosophie, qui dégrade l'homme jusqu'à le mettre au rang des bêtes, il n'eut rien tant à cœur que d'en faire parvenir la lumière à ces nations assises à l'ombre de la mort, et que de la défendre en convertissant, autant qu'il seroit possible, l'hérétique et le faux philosophe. Dans cette vue, il s'associa des missionnaires et des vrais savans, qui sous sa direction travaillèrent avec succès, et à la propagation, et à la défense de la foi. Le Lutheranisme s'efforça de pénétrer dans sa Compagnie. On adressa

au Saint des ballots de livres, disposés de manière que ceux qui se trouvoient les premiers, étoient catholiques, et que tout le reste étoit infecté de nouveaux dogmes. L'artifice ne réussit pas, les mauvais livres furent la proie des flammes. La secte s'avisa d'engager un jeune homme de ses partisans à se déguiser, à se mettre sous la conduite d'Ignace, et au nombre de ses enfans, pour travailler plus efficacement à en séduire quelqu'un. L'hérétique travesti ne tarda pas à être découvert; Ignace le chassa comme il le méritoit.

Pour rendre les siens inébranlables dans la foi, le Saint leur inculquoit cette maxime qu'on lit dans le célèbre livre des Exercices Spirituels : *Il faut renoncer à tout jugement propre, et être toujours dans la disposition d'obéir à la véritable épouse de Jesus-Christ, qui est notre sainte mère, l'église orthodoxe, catholique et hiérarchique.* Il vouloit, outre cela, qu'ils eussent et qu'ils témoignassent par-tout un profond respect, non-seulement pour les décisions de cette église, mais encore pour toutes les pratiques qu'elle prescrit, ou qu'elle autorise. Quelqu'éclairé qu'il fût lui-même dans les voies de Dieu, après les sublimes connoissances que Dieu lui avoit communiquées dès le commence-

ment de sa conversion à Manrèse, et qu'il lui communiqua ensuite en diverses occasions, il se défioit toujours de lui-même ; et il ne fut content, ni de ses Exercices Spirituels, ni de ses Constitutions, que lorqu'il vit le saint-siège apostolique leur donner une approbation solemnelle.

Réflexions. 1. Je me flatte d'avoir la foi. Me fait-elle triompher de la chair, du monde et de l'enfer ? Que produit-elle en moi ? Une foi stérile en bonnes œuvres, est une foi morte ; et une foi morte ne peut servir au tribunal du Souverain Juge, qu'à rendre ma condamnation plus terrible.

2. Suis-je sensible aux outrages que font à la foi les hérétiques et les orgueilleux auteurs d'une basse philosophie, toute plongée dans la matière ? Ne suis-je point de ceux qui s'applaudissent d'une espèce d'impartialité dans les disputes sur la religion. Cette impartialité est une véritable irréligion. L'insensibilité en approche.

3. C'est un crime de lire les livres qui peuvent corrompre les mœurs. N'en seroit-ce pas un de lire ceux qui peuvent enlever la foi ? Si l'on vient à mépriser la doctrine, ou les usages de l'église, bientôt on ne la reconnoît plus pour mère ; et selon saint Cyprien, si on ne

l'a pas pour mère, on n'aura jamais Dieu pour père.

Prière.

Ah ! Seigneur, la foi est un don précieux ; qu'elle ne soit point stérile en moi. Si je ne puis contribuer comme Saint Ignace à l'étendre et à la défendre, du moins ne permettez pas que je m'expose jamais à la perdre. Je suis assuré de la conserver, tandis que je serai enfant docile de l'église. Faites que cette docilité m'accompagne toujours jusqu'au dernier soupir. Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION

Sur la confiance en Dieu qu'avoit Saint Ignace.

Jesus-Christ nous ayant appris à invoquer Dieu comme notre Père, Saint Ignace aimoit à se le représenter sous cette idée, et cette idée le remplissoit d'une confiance en lui, qui étoit sans bornes. S'agissoit-il des choses nécessaires à la vie ? il ne pouvoit souffrir ces précautions pour l'avenir, que suggère la prudence humaine, et il avoit

coutume de dire : Pensons seulement à servir Dieu, et laissons-lui le soin d'être notre pourvoyeur. Au sortir de Manrèse, il avoit résolu d'aller à la Terre-Sainte en demandant l'aumône. Quelques marchands de sa connoissance lui représentèrent que cela n'étoit pas possible ; et par leurs instances l'engagèrent enfin à accepter un peu d'argent. Dès qu'il les eut perdus de vue, il se reprocha d'avoir cédé à leurs représentations et à leurs instances ; il se jugea coupable de défiance à l'égard de la bonté paternelle de Dieu ; et il distribua aux premiers pauvres qu'il rencontra tout l'argent qu'on lui avoit donné. Si dans la suite il se permit de faire quelques provisions, ce fut lorsqu'une conduite opposée eut été un obstacle à un plus grand bien pour la gloire de Dieu.

Ce n'étoit que pour elle qu'il formoit des entreprises ; et dans ses entreprises, il n'étoit arrêté ni par les contre-tems, ni par les difficultés, ni par les contradictions, ni même par le défaut de secours humains. Lorsqu'on veut faire de grandes choses, disoit-il, il ne faut pas être trop sage. Si les apôtres avoient envisagé les facultés et les ressources humaines, jamais ils n'auroient fait tomber aux pieds de Jesus-Christ les sages et les maîtres du monde. On étoit

quelquefois surpris de sa constance à suivre certains projets, à l'exécution desquels tout paroissoit contraire : et il en venoit à bout de manière à faire dire qu'il y avoit du miracle. Ç'en seroit un, répondoit-il, que Dieu manquât à celui qui met toute sa confiance en sa bonté paternelle. Le Saint ne négligeoit pourtant pas les moyens humains ; et sa maxime étoit qu'il falloit en user, comme si le succès des affaires dépendoit uniquement de notre industrie et de notre activité ; mais qu'en même-tems il falloit s'abandonner à Dieu sans réserve, et comme si le succès devoit venir de lui seul par miracle.

Personne n'éprouva plus de disgraces, de calamités, de persécutions qu'Ignace. Personne aussi ne fut plus tranquille au milieu des plus violens orages. A le voir, on eût dit qu'il vivoit dans un paradis terrestre. Il attendoit le calme dans le sein paternel de Dieu, et il s'y reposoit aussi doucement qu'un enfant sommeille entre les bras de sa mère. Il est vrai qu'une expérience presque continuelle contribuoit beaucoup à rendre sa confiance inébranlable : combien de fois ne vit-on pas Dieu venir à son secours par des événemens qui tenoient du prodige, pour le tirer de l'indigence, pour écarter les dangers qui le menaçoient, pour

faire éclater son innocence, et pour donner une heureuse issue à des entreprises, qui, selon toutes les règles de la prudence humaine, devoient nécessairement échouer ? Aussi parloit-il des attentions paternelles de Dieu sur les hommes en général, d'un air si touchant, qu'il faisoit passer sa confiance dans le cœur de ceux qui avoient rapport à lui. J'ai toujours devant les yeux, disoit S. François Xavier, ce que j'ai entendu de la bouche de notre très-bon père Ignace, Que tous ceux de sa Compagnie devoient s'élever au-dessus de ces craintes qui empêchent qu'on ne mette toute sa confiance en Dieu : c'est ce qui me soutient et m'anime.

Réflexions. 1. J'appelle tous les jours Dieu mon Père ; et je me défie de sa bonté paternelle. De-là mes inquiétudes sur ma santé et tout ce qui concerne ma personne. Mes inquiétudes sont la juste punition de ma défiance. Elles cesseront dès que je me donnerai tout entier au service de Dieu.

2. D'où vient le mauvais succès de la plûpart de mes entreprises ? De ce que, sans rien attendre de Dieu, je compte sur mes soins, mes talens ; ou sur des ressources purement humaines. Je mérite d'être humilié. Dieu a déclaré qu'il

perdroit la sagesse des sages du monde, et qu'il réprouveroit leur prudence.

3. A qui ai-je recours dans mes peines ? A ma raison ? elle succombe. Aux créatures ? Les unes m'abandonnent, les autres insultent à mes malheurs ; il en est qui aigrissent ma douleur en voulant l'adoucir ; toutes sont incapables de me consoler. Je serois tranquille, si je ne cherchois d'asyle que dans le sein paternel du Seigneur, et si je mettois toute ma confiance en lui.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, nul père n'est si tendre à l'égard de ses enfans, ni si attentif à leurs besoins, qu'ils ne puissent avoir aucune raison de se défier, au moins quelquefois, de sa tendresse ou de sa vigilance. Mais en daignant nous permettre de vous appeller notre Père, vous vous montrez si tendre à notre égard, si attentif à pourvoir à tous nos besoins, que nous défier de vous, c'est une injustice énorme, une affreuse ingratitude. Je déteste donc mes défiances passées, et j'ose vous demander, par l'intercession de saint Ignace, la confiance filiale en votre bonté paternelle, dont vous nous avez donné un admirable exemple dans ce grand Saint.

Ainsi soit-il.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la pureté d'intention de Saint Ignace.

Il est dit dans le procès de la canonisation de ce Saint, que depuis sa conversion il rapportoit à Dieu comme à leur fin toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions; qu'il les lui consacroit, et qu'il les dirigeoit à sa gloire. En effet, sa devise fut dès-lors : *A la plus grande gloire de Dieu.* On la trouve à chaque page de ses Exercices Spirituels et de ses Constitutions. Il l'avoit toujours à la bouche; il la proposoit à ses enfans; toute sa conduite en étoit l'expression. Ce n'étoit pas assez pour sa grande ame de procurer quelque honneur à Dieu, elle desiroit ardemment lui procurer le plus grand qu'on puisse lui rendre ici-bas. Comme l'honneur qu'on rend ici-bas à Dieu, consiste à ne point l'offenser, et à le servir d'une manière digne de lui, tout ce qu'Ignace se proposoit dans ses divers établissemens, qui furent en grand nombre, c'étoit de retirer du désordre

ceux qui y étoient plongés, et de porter à la perfection ceux qui marchoient déjà dans les voyes de la justice. Telle est la fin à laquelle il veut que tendent toutes les fonctions de sa Compagnie. Que ne fait-il pas lui-même pour arriver à cette fin? Nous avons déjà dit, en parlant de son zèle pour la conversion des pécheurs, ce qu'il lui en coûta en quelques occasions où il eut à cœur d'empêcher que Dieu ne fut offensé. Il étoit toujours prêt à tout souffrir dans cette vue; et il eût regardé comme le plus grand bonheur de donner sa vie pour une si belle cause. Il avoit entrepris d'amener à la pénitence de jeunes filles que l'indigence ou la passion avoit engagées dans de honteux commerces. Quelqu'un lui représenta qu'il se donnoit à cet égard bien des peines inutiles: Ah! répondit le Saint, ne serois-je pas payé avec usure de toutes mes peines, quand je ne réussirois qu'à empêcher un seul péché mortel?

Son desir de procurer la gloire de Dieu étoit si vif, que plusieurs fois on l'entendit dire: Oui, si l'on m'offroit de la part de Dieu le choix entre mourir, avec la certitude d'entrer aussi-tôt dans la gloire, et demeurer sur la terre, avec l'incertitude de mon propre salut, mais aussi avec l'assurance de gagner une ame

à Dieu ; je choisirois sans balancer de rester sur la terre. La perte que je ferois alors, ajoutoit-il, seroit autant au-dessous du profit, que tous les intérêts de l'homme sont au-dessous des intérêts de Dieu. Sentiment noble et semblable à celui que Saint Chrysostôme appelle la sainte folie de Saint Paul, qui consentoit à être anathême pour le salut de ses frères. Sentiment qui marque la pureté d'intention la plus parfaite, laquelle consiste à se perdre en quelque sorte de vue soi-même, pour ne s'occuper que de la gloire de Dieu.

Réflexions. 1. Quel est le motif ordinaire de mes actions ? N'est-ce pas de satisfaire mon amour-propre, ou de plaire au monde ? En s'aimant on se perd : le monde n'est qu'un fantôme, qui passe. Quelle folie de se creuser soi-même un précipice, ou de perdre le tems à courir après un fantôme !

2. Je rendrai compte de toutes mes actions au souverain Juge. Il ne récompensera que celles qui auront été faites pour sa gloire. En trouvera-t-il en moi qui méritent ses récompenses ? Ne dois-je pas m'attendre à être traité au moins comme le serviteur inutile, jetté dans les ténèbres extérieures ?

3. Saint Paul m'apprend qu'il ne tient qu'à moi de me faire un trésor de

mérites pour l'éternité, en rapportant les actions même les plus communes, telles que le boire et le manger, à la gloire de Dieu. Ce motif ennoblit tout, donne du prix à tout, rend tout méritoire. Quel tort ne me fais-je donc pas moi-même, en agissant par d'autres motifs ?

PRIÈRE.

DIEU tout-puissant, qui avez suscité Saint Ignace pour procurer, par une infinité de moyens, votre plus grande gloire, je vous prie, par ses mérites et par son intercession, de m'apprendre à ne plus me laisser éblouir par le fantôme du monde, et les illusions de l'amour-propre; afin que désormais dans toutes mes actions je n'aie en vue que de vous glorifier. Ainsi soit-il.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION

Sur l'humilité de Saint Ignace.

PLEIN des plus bas sentimens de soi-même, Ignace se regardoit comme un pécheur, qu'il étoit étonnant que Dieu laissât encore sur la terre; comme un

homme tout-à-fait inutile, qui devoit être, ou entièrement oublié, ou rejetté avec horreur. Les faveurs dont Dieu le combloit, augmentoient le mépris qu'il avoit pour sa personne. Il faut, disoit-il, que je sois bien à plaindre, puisque Dieu juge que j'ai besoin de tant de secours extraordinaires. Il ne craignoit rien tant que l'estime des hommes. Il quitta la caverne de Manrèse, dès que la foule y vint pour le voir avec cette vénération qu'on a pour les Saints. Et afin qu'on ne le prît pas pour un saint, il pria instamment notre Seigneur de ne lui point communiquer en public les graces singulières qu'il lui communiquoit dans l'oraison. Les honneurs étoient pour lui un fardeau insupportable. Jamais on ne l'eût déterminé à accepter la charge de Général de sa Compagnie, si son confesseur ne le lui eût ordonné. Et après dix ans de gouvernement, il fallut, pour l'engager à retenir le titre de Général, que la Compagnie lui nommât un vicaire, sur qui il se déchargeât de la plus grande partie d'une administration, dont il ne cessoit de dire qu'il étoit incapable.

Cet homme, qui avant sa conversion étoit si jaloux de plaire au monde, si vif sur le point d'honneur, ne se montre d'abord que sous un extérieur négligé,

pauvre et dégoutant ; écoute avec satisfaction les injures, s'arrête avec complaisance devant des enfans, afin de leur servir de jouet ; s'applaudit d'être pris pour un imbécille par des soldats et des officiers ; reçoit avec joie les mauvais traitemens et les humiliations ; ne veut point se défendre, lorsqu'on le calomnie ; ou ne se défend, que lorsque l'utilité du prochain et la gloire de Dieu l'exigent.

Le Saint s'est représenté lui-même, sans le vouloir, dans les admirables leçons d'humilité dont ses Exercices et ses Constitutions sont remplies ; je dis, sans le vouloir, parce qu'il n'avoit rien tant à cœur que de cacher ses vertus, et sur-tout son humilité. Ce qui venoit en lui d'une humilité profonde, il savoit le faire passer, du moins auprès de ceux qui ne le connoissoient pas parfaitement, pour naturel, ou pour l'effet d'une extrême simplicité. C'est dans sa dernière maladie qu'il réussit mieux que jamais à cacher son humilité. Dieu lui avoit fait connoître sa dernière heure. Le Saint pria un des pères de sa Compagnie d'aller demander pour lui au pape la bénédiction et l'indulgence qui se donnent à l'article de la mort ; mais il n'eut garde d'apporter la raison pour laquelle il le pressoit de ne pas différer. Les mé-

decins étant survenus, assurèrent qu'on pouvoit encore attendre, et que le malade avoit plusieurs jours à vivre. Ignace, qui savoit le contraire, ne voulut pas les contredire ; il se tint tranquille, et il n'y eut que lui pour qui le moment de sa mort ne fût pas imprévu. Jesus-Christ est le maître de l'humilité par excellence. Ignace s'efforça d'approcher, autant qu'il est possible, de ce divin modèle. Aussi Sainte Catherine de Sienne assure que dans une vision Jesus-Christ le lui envoya pour lui apprendre l'essence et la perfection de cette vertu, et cela peu de tems après la mort du Saint.

Réflexions. 1. Quelle différence entre Saint Ignace et moi ! Plein de vertus, il se méprise lui-même, il souhaite qu'on le méprise : et moi, plein de défauts et de vices, je m'estime moi-même, je souhaite qu'on m'estime. Au grand jour de la manifestation générale, chacun se connoîtra, et sera connu. Quelle sera alors la confusion de l'orgueilleux !

2. Dès les premiers instans de sa conversion, Saint Ignace est humble de cœur. L'humilité du cœur est le commencement de tout bien : l'orgueil, au contraire, le commencement de tout mal. Cette vertu produit et entretient toutes les

les autres : ce vice altère toutes les vertus, introduit tous les vices.

3. Saint Ignace cache avec soin son humilité. On cesse d'être humble, dès qu'on ne craint pas de le paroître. L'excès de l'orgueil, c'est de vouloir le paroître, sans l'être en effet. Saint Ignace jouit d'une paix profonde au sein même de l'humiliation : son humilité fait son bonheur. L'orgueilleux, dans la grandeur même, est toujours inquiet : c'est son orgueil qui le rend malheureux.

PRIÈRE.

MON Dieu, qui résistez aux orgueilleux, et dont la grace est pour les humbles, guérissez mon orgueil, et faites que j'imite l'humilité de Saint Ignace, formée sur celle de votre Fils unique Jesus-Christ, notre Seigneur, par les mérites duquel je vous la demande.

Ainsi soit-il.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la manière dont Saint Ignace veilla sur lui-même.

LE Saint étoit persuadé que dans la voie du salut, on est soi-même l'ennemi

contre lequel on ait le plus à combattre, et qu'il soit plus essentiel de vaincre. De là son extrême vigilance, et sur tous les mouvemens de son ame, et sur ses sens extérieurs. Afin qu'il ne lui échappât rien de ce qui se passoit dans son ame, il s'étoit prescrit deux sortes d'examens. L'un général, qui avoit pour objet toutes les pensées, les paroles, les actions ; et qu'il faisoit à chaque heure du jour, ou même après chaque action importante : l'autre particulier, qu'il réïtéroit plusieurs fois chaque jour, et dont le but étoit de corriger un défaut pris séparément, pour en attaquer ensuite un autre, jusqu'à ce que tous eussent été détruits l'un après l'autre, autant qu'il est possible. Accoutumé à contempler la beauté divine, Ignace concevoit combien Dieu est jaloux d'une ame chrétienne, et combien la moindre tache offense ses yeux. Aussi étoit-il pénétré de la plus vive douleur, lorsqu'il se trouvoit coupable de quelque faute. Ce qui l'affligeoit sensiblement, c'étoit, non la peine que sa faute méritoit, mais d'avoir déplû à la beauté suprême, dont certains rayons tomboient sur lui ; et le montrant lui-même à lui-même, le remplissoient d'horreur pour la faute la plus légère, lui faisoient même voir des taches où les au-

très n'en eussent apperçu aucune. C'est par la pratique constante de ces deux examens, qu'il parvint à une pureté de conscience tout-à-fait angélique, et qu'il se rendit tellement le maître de ses passions, qu'on le croyoit ordinairement d'un tempérament froid et phlegmatique, quoique son tempérament fût des plus vifs et des plus ardens. Les médecins qui ouvrirent son corps après sa mort, avouèrent, sur des indices certains, que la tranquillité d'ame, la douceur, l'égalité qu'on avoit admirées en lui, n'avoient pu être que le fruit des plus grandes et des plus constantes victoires sur lui-même.

Ce qui assuroit cet heureux fruit de ses victoires, c'étoit son extrême vigilance sur ses sens extérieurs : toujours ses yeux étoient, ou baissés vers la terre, ou élevés au ciel : sa bouche ne s'ouvroit que pour parler de Dieu ou de quelque autre chose nécesssaire : ses oreilles étoient fermées à tout discours qui auroit pu donner atteinte à quelque vertu. Il ne vouloit pas même qu'on s'entretînt en sa présence des fautes par où les grands scandalisent quelquefois le public. Sa maxime étoit, qu'il ne faut parler de ces sortes de personnes, que pour en dire ce qu'on en sait de bien. Jamais, ni dans son air, ni sur

son visage, ni dans son ton et ses expressions, on n'apperçut rien qui marquât de l'impatience, de la colère, de l'aigreur, du trouble, ou quelque autre passion mal réglée. Certaines circonstances l'obligèrent de réprimander avec sévérité quelques coupables. Alors son air, son ton, ses expressions marquoient bien qu'il n'étoit ni froid, ni phlegmatique, et portoient la terreur dans l'ame de ceux à l'égard de qui il croyoit devoir en uſer ainsi. Mais on voyoit en même-tems l'empire qu'il exerçoit sur son intérieur comme sur son extérieur ; car il ne lui échapoit rien qui marquât de l'humeur, de la fierté, de l'animosité, du mépris, de l'emportement ; et la réprimande n'étoit pas plutôt finie, qu'il revenoit à l'instant au ton de douceur, de bonté, de simplicité, et qu'il reprenoit son air paisible et tranquille. Les règles de modestie qu'il a tracées à sa Compagnie, sont l'expression de la sienne, et sa rare modestie avoit sa source dans un cœur tout occupé du soin de plaire à la beauté divine.

Réflexions. 1. Que n'ai-je pas à craindre en satisfaisant mes penchans et mes desirs ? Avance-t-on dans la voie de la perfection sans remporter sur soi des victoires ? et ne faut-il pas se faire

violence pour acquérir le royaume des cieux ?

2. Les sens sont des issues par où l'ame se répand sur les objets extérieurs. Si ces issues sont mal gardées, l'ame sort, pour ainsi dire, d'elle-même, se méconnoît, perd Dieu de vue, s'attache aux créatures, et court à sa perte. Puis-je donc être trop attentif à veiller sur mes sens ?

3. Malheur à celui qui néglige d'examiner sérieusement sa conscience. Il se flatte de se connoître, et il ne se connoît pas : il s'applaudit de certaines actions, et Dieu les condamne : comme l'orgueilleux Pharisien ; il se croit juste, il se préfère au Publicain ; et il n'est aux yeux de Dieu qu'un pécheur, qu'un réprouvé.

PRIÈRE.

PARDONNEZ-MOI, Seigneur, la dissipation dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent ; l'oubli de moi-même, qui a multiplié mes fautes ; la liberté que j'ai donnée à mes sens ; accordez-moi, par l'intercession de Saint Ignace, les secours dont j'ai besoin, pour imiter l'exactitude et l'assiduité avec laquelle il veilla sur lui-même. Ainsi soit-il.

DIXIÈME MÉDITATION,

Pour le jour de la Fête, le 31 juillet.

Sur l'amour de Dieu dont Saint Ignace étoit rempli.

Il seroit difficile de mieux exprimer l'amour de Dieu, dont ce grand Saint étoit rempli, qu'il ne l'a fait lui-même dans la prière qui lui étoit familière, et qu'il composa dans les premiers jours de sa conversion. La voici telle qu'on la trouve dans son livre des Exercices Spirituels : *Recevez, Seigneur, ma liberté sans restriction. Daignez accepter toute ma mémoire, tout mon entendement, toute ma volonté. Je n'ai rien, je ne possède rien qui ne soit un don de votre libéralité. Je vous remets le tout, j'abandonne le tout sans réserve à votre volonté, afin que vous en disposiez comme il vous plaira. L'unique chose que je vous supplie de m'accorder, avec votre grace, c'est un véritable amour pour vous. Si je l'ai, je suis assez riche, et je ne demande rien de plus.* Les bienheureux dans le Ciel portent-ils plus loin l'abandon d'eux-mêmes, et de tout ce qui les touche, la conformité de leur volonté à la volonté de Dieu ? Leur amour pour Dieu est-il plus étendu, plus désinté-

ressé ? L'amour d'Ignace pour son Dieu le lui rendoit présent par-tout. Les créatures étoient pour lui comme des miroirs où il contemploit les perfections de son bien-aimé : la vue d'une fleur suffisoit pour le faire entrer dans des extases et des ravissemens : aucune créature au reste ne pouvoit lui plaire qu'en Dieu et que pour Dieu ; hors de Dieu tout lui paroissoit vil et méprisable : Ç'eût été pour lui un affeux supplice, de ne pas aimer Dieu. S'il étoit possible, disoit-il, qu'après ma mort, je tombasse, sans qu'il y eût de ma faute, en enfer, il me semble que de tous les tourmens, le plus insupportable pour moi, seroit d'entendre les blasphêmes qu'on y vomit sans cesse contre la divine Majesté.

Tel étoit l'amour pour Dieu dans ce grand Saint, qui ne cherchoit qu'à le communiquer et à se répandre. Ce fut afin de le faire passer par-tout, qu'Ignace imagina tant d'établissemens, tant de moyens de travailler à gagner les ames à Dieu. Ses paroles étoient toutes de feu, et portoient le feu de l'amour divin dans les cœurs de ceux qui l'écoutoient. Lorsqu'il faisoit le Catéchisme au peuple, il le finissoit toujours par quelque trait de ce divin amour, et l'on voïoit les auditeurs

fondre en larmes. Envoyoit-il des missionnaires dans quelque contrée ? Son exhortation ordinaire étoit : Allez, mes frères, allumez par-tout le feu de l'amour divin ; qu'il n'y ait rien sur votre passage qui n'en ressente les salutaires atteintes, et que l'embrasement soit général.

Nous ne parlerons point ici des fortes impressions que l'amour de Dieu faisoit sur la personne d'Ignace ; de ces flammes qui s'élevoient au-dessus de sa tête ; de cet éclat qui paroissoit sur son visage ; de ces torrens de larmes qui couloient de ses yeux ; de ces langueurs et de ces défaillances dont il ne pouvoit se remettre qu'en plusieurs jours. Son humilité lui avoit fait demander à Dieu de ne point lui accorder en public de pareilles faveurs : mais Dieu ne jugea pas toujours à propos de l'exaucer. Peut-être voulut-il que dans son Serviteur on vît les effets de la céleste charité, que Salomon avoit vus dans l'Epouse du Cantique des Cantiques, et qu'il avoit célébrés.

Ces effets merveilleux étoient dans Ignace un avant-goût des délices du Ciel, où il desiroit ardemment arriver au plutôt, pour y contempler Dieu à découvert. Ils étoient aussi le fruit de son union intime avec Dieu, de sa con-

formité entière à la volonté de Dieu, de son extrême horreur pour tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu, de sa tendresse sur-tout pour les images vivantes de Dieu, qui sont les hommes : en eux il honoroit, il respectoit, il aimoit Dieu, de manière qu'il eût été au comble de ses vœux, si après Jesus-Christ, son divin modèle, il eût pu donner sa vie pour leur salut.

Réflexions. 1. Que de choses l'amour divin opéra dans Saint Ignace ! Il en opère de grandes par-tout où il est. Hélas ! il n'opère rien en moi. Il n'y est donc pas : quel malheur pour moi ! Quand j'aurois toutes les autres vertus, je ne suis rien, je suis même un objet d'horreur aux yeux de Dieu, si je n'ai pas ce saint amour.

2. Dieu veut posséder le cœur de l'homme tout entier. On ne l'aime pas, lorsqu'on aime quelque objet, ou plus, ou autant que lui. Est-ce même l'aimer, que d'aimer quelque objet qu'on n'aime pas pour lui ? Quiconque veut véritablement l'aimer, doit se détacher, et de soi-même, et de toutes les créatures.

3. On se trompe grossièrement en croyant aimer Dieu, lorsqu'on n'aime pas le prochain. Aime-t-on le Souverain dont on ne sauroit souffrir l'image

devant ses yeux ? L'outrage fait à l'image n'attaque-t-il pas le Souverain même ? Quand on aime Dieu, on aime tout ce qui a rapport à lui, tout ce qui lui appartient, tout ce qui en rappelle l'idée. L'amour du prochain est donc inséparable de l'amour de Dieu.

LITANIES

En l'honneur de Saint Ignace.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi, Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria sine peccato originali concepta, ora pro nobis.
Sancte Ignati, fundator Societatis Jesu, ora pro nobis.
Beatæ Virginis Mariæ cultor addictissime, ora pro nobis.
Destructor hæreseon,
Militantis Ecclesiæ subsidium,
Sacramentorum restaurator,
Pugnantium commilitonum robur,
Juventutis præsidium,

ora pro nob.

Vas electionis ut portet nomen Jesu, ora pro nobis.
Defensor Religionis catholicæ, ora.
Vitiorum profligator, ora pro nobis.
Evangelicæ veritatis propagator, ora.
Majoris gloriæ Dei præco studiosissime, ora pro nobis.
Templum pacis et veritatis,
Christi laborum imitator,
Lumen et splendor orbis christiani,
Animarum moderator prudentissime,
Vitæ spiritualis magister,
Spiritualium autor Exercitiorum,
Condonator injuriarum,
Actuum et cogitationum exactor acerrime, ora pro nobis.
Speculum veræ pietatis, ora pro nobis.
Humilitatis prodigium, ora pro nobis.
Ægrotantium salutis restitutor,
Mortuorum vita,
Miraculorum patrator,
Vestigator animarum,
Miserorum refugium,
Mœrentium solatium,
Divini amoris incendium,
Obedientiæ antesignane,
Castitatis amore et protectione admirabilis, ora pro nobis.
Paupertatis amantissime, ora pro nobis.
Salutis animarum zelator ardentissime, ora pro nobis.
Flagellum Dæmonum, ora pro nobis.

ora pro nobis.

ora pro nobis.

Omnium virtutum exemplar, ora.
Divinis illustrationibus clarissime, ora.
Mysterii SS. Trinitatis scrutator sanctissime, ora pro nobis.
Cultor specialis Angelorum, ora.
Sollicitudine animarum Apostole, ora.
Gratiâ et spiritu Propheta, ora.
Austeritate vitæ Martyr, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, Parce nobis, Domine.
Agnus Dei, etc. Exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, etc. miserere nobis.

℣. Ora pro nobis, Sancte Ignati;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus, qui ad majorem nominis tui gloriam propagandam, novo per Beatum Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roborasti; concede ut ejus auxilio et imitatione certantes in terris, coronari cum ipso mereamur in cœlis. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, etc.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, écoutez-nous.

Jesus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste qui êtes Dieu,
ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié.
Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié.
Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu,
ayez pitié de nous.
Sainte Marie conçue sans péché originel,
priez pour nous.
Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jesus, priez pour nous.
Zélé partisan du culte de Marie, priez.
Qui avez confondu l'hérésie, priez.
Qui servez d'appui à l'Eglise militante,
priez pour nous.
Qui avez fait revivre l'usage des Sacremens, priez pour nous.
Qui êtes la force de ceux qui combattent pour la foi, priez pour nous.
Qui êtes le soutien de la foible jeunesse,
priez pour nous.
Qui êtes ce vase d'élection où règne le nom de Jesus, priez pour nous.
Le défenseur de la religion catholique,
priez pour nous.
L'ennemi déclaré du vice, priez.
Qui avez fait connoître au loin la vérité de l'évangile, priez pour nous.
Partisan zélé de la plus grande gloire de Dieu, priez pour nous.
Vraie image du temple de la paix et de la vérité, priez pour nous.

Imitateur parfait des travaux de Jesus-Christ, priez pour nous.
La lumière et la gloire du monde chrétien, priez pour nous.
Directeur prudent des ames, priez.
Maître éclairé de la vie spirituelle, priez.
Auteur des Exercices Spirituels, priez.
Vous qui pardonnez les injures, priez.
Examinateur austère de vos pensées et de vos actions, priez pour nous.
Miroir de la vraie piété, priez.
Prodige d'humilité, priez pour nous.
Qui avez rétabli la santé des malades, priez pour nous.
Qui avez donné la vie aux morts à la grace, priez pour nous.
Qui avez fait des miracles, priez.
Qui avez couru après les ames qui s'égaroient, priez pour nous.
Le refuge des malheureux, priez.
La consolation des affligés, priez.
Qui avez été dévoré de l'amour divin, priez pour nous.
Modèle et zélateur de l'obéissance, priez.
Admirable par votre chasteté et par la protection que vous avez donnée à cette vertu, priez pour nous.
Amateur de la pauvreté, priez.
Zélateur ardent du salut des ames, priez.
Qui avez fait fuir les démons, priez.
Modèle de toutes les vertus, priez.
Prévenu d'inspirations divines, priez.

Admirateur discret du mystère de la très-sainte Trinité, priez pour nous.
Dévot affectionné aux Saints Anges, pr.
Egal aux Apôtres par votre sollicitude pour les ames, priez pour nous.
Rempli de la grace et de l'esprit des Prophetes, priez pour nous.
Martyr par l'austérité de votre vie, priez pour nous.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

℣. Priez pour nous, Saint Ignace ;

℟. Afin que nous nous rendions dignes des promesses du Seigneur.

Oraison.

DIEU tout-puissant, qui par le ministère du Bienheureux Ignace avez donné à votre Eglise militante un nouveau secours, pour faire connoître de plus en plus la gloire de votre Saint Nom ; faites, qu'aidés de son secours et conduits par ses exemples, après avoir combattu sur la terre, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le Ciel. Par Notre Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

NEUVAINE

A SAINT FRANÇOIS-XAVIER,

Apôtre des Indes et du Japon.

Abrégé de sa vie, tiré de son Office.

1°. François, né de parens nobles à Xavier, dans le diocèse de Pampelune, devint, à Paris, le compagnon et le disciple de Saint Ignace. Sous un tel maître, il fit dans la contemplation des progrès si rapides, qu'il lui arrivoit assez souvent d'être ravi en extase et enlevé de terre : il éprouva plus d'une fois ces ravissemens extatiques, lorsqu'il célébroit la messe en présence d'un peuple nombreux. Les délices dont son ame jouissoit, étoient le prix de la sainte cruauté avec laquelle il traitoit son corps. Car il s'étoit interdit l'usage de la viande, du vin, et même du pain de froment ; il se contentoit des nourritures les plus grossières, et passoit de tems en tems deux et trois jours sans prendre aucun aliment ; il faisoit ruisseler son sang sous les coups d'un fouet armé de pointes de fer, et se couchoit sur la terre pour donner quelques momens au sommeil.

SAINT FRANÇOIS XAVIER
Apotre des Indes et du Japon.
de la Compagnie de Jesus.

Mag. Th. Rousselet Sculp.

2°. Une vie si austère et si sainte l'avoit mûri pour les fonctions apostoliques. Jean III, roi de Portugal, demanda à Paul III. quelques membres de la Société naissante, pour les envoyer dans les Indes. A la prière et de l'avis de Saint Ignace, François fut choisi par le Souverain Pontife pour entreprendre ce grand ouvrage, et revêtu des pouvoirs de Nonce Apostolique. Etant arrivé à sa destination, il eut tout-à-coup, par une grace extraordinaire du Ciel, la connoissance des langues, très-différentes et très-difficiles, que parloient les peuples divers répandus dans la partie orientale de l'Asie. Quelquefois il prêchoit, dans un seul idiôme, à des auditeurs rassemblés de diverses régions; et chacun entendoit les sons de sa langue naturelle. Il parcourut bien des provinces, toujours à pied et souvent pieds nuds. Il porta le flambeau de la foi dans le Japon et dans six autres contrées. Il convertit des millions d'ames à Jesus-Christ dans les Indes: il régénéra des Princes et des Rois sur les fonts sacrés du Baptême. Malgré les grandes choses qu'il faisoit pour Dieu, il avoit tant d'humilité, qu'il n'écrivoit qu'à genoux à Saint Ignace son Supérieur-général.

3°. Ce zèle ardent pour la propaga-

tion de l'évangile fut soutenu par la multitude et l'éclat des miracles. François rendit la vue à un aveugle. D'un seul signe de croix, il adoucit une quantité d'eau de mer assez considérable pour fournir long-tems aux besoins de cinq cents passagers prêts à mourir de soif; et cette eau, transportée en différens pays, opéra la guérison subite d'un grand nombre de malades. Il rappella plusieurs morts à la vie. Un d'eux étoit enseveli de la veille; François le fit enlever du tombeau, et le ressuscita: on conduisoit deux autres au lieu de leur sépulture; François les prit par la main, les tira du cercueil, et les rendit vivans à leur famille. Rempli de l'esprit prophétique, il fit beaucoup de révélations qui concernoient des endroits et des tems très-éloignés. Enfin, épuisé par ses travaux, mais riche en mérites, il mourut le deux Décembre à Sancian, isle de la domination Chinoise. Son corps, malgré la chaux vive dont on l'avoit couvert deux fois, n'éprouva aucune altération pendant plusieurs mois: il en sortoit même une odeur suave et un sang pur. Quand il fut transporté à Malaca, la peste cruelle qui ravageoit cette ville, cessa sur le champ. Dieu ayant glorifié l'Apôtre des Indes par de nouveaux miracles qu'il opéroit dans tout

l'univers, Grégoire XV le mit au nombre des Saints.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION.

Motif de confiance en Saint François-Xavier.

Le nombre prodigieux de miracles qui se sont opérés dans toutes les parties du monde, en faveur de ceux qui ont invoqué Saint François-Xavier, et les graces particulières obtenues par son intercession, ont attiré à ce grand Saint la confiance des peuples de toutes les Nations. On a eu recours à lui pour toutes sortes de besoins, soit spirituels, soit temporels. De tous ceux qui y ont eu recours, il y en a peu qui n'aient ressenti les effets du crédit qu'il a dans le Ciel.

Le desir et l'espérance d'obtenir aussi quelques graces, vous font implorer le secours du Saint Apôtre ; que ne devez-vous pas attendre de sa puissante intercession, si vous vous adressez à lui avec les dispositions qu'il est en droit d'attendre, et sur-tout avec une grande confiance ? Pourriez-vous ne pas sûrement compter sur la bonté d'un Saint

qui brûla d'un zèle si ardent pour les ames, qui alla chercher les Barbares jusqu'aux extrêmités de la terre, et qui se fit tout à tous, pour faire du bien à tous ? Vous refuseroit-il ? Vous fuiroit-il dans le tems que vous recourez à lui avec tant d'empressement ? Il faudroit, ou que sa charité eût bien changé de nature dans le Ciel, ou qu'il y eût bien perdu de son crédit auprès de Dieu.

Cependant les miracles continuent. On fit à Goa l'ouverture de son tombeau en 1744, et l'on vit avec admiration, qu'au bout de deux siècles, son corps se conserve encore sans corruption, quoiqu'il ait été enterré deux fois et assez long-tems dans la chaux vive. Outre les vingt-quatre morts résuscités et quatre-vingt-huit miracles spécifiés dans le procès de sa Canonisation, il s'est encore trouvé, et juridiquement prouvé, que vingt-sept personnes ont été résuscitées par son intercession depuis sa mort, et en grande partie depuis peu de tems.

L'évêque de Malaca a déposé être arrivé de sa connoissance huit cents miracles dans son seul diocèse. Les habitans de Potamo en Calabre, ont fait un livre des faveurs miraculeuses qu'ils ont obtenues par son moyen. On a publié en Allemagne une relation fidèle des

prodiges sans nombre que depuis 1715 le Saint ne cesse d'opérer à Oberbourg dans la basse Stirie. Enfin les graces singulières qu'on obtient chaque jour dans les Indes par sa puissante intercession, ont engagé le pape Benoît XIV. à déclarer par un Bref du 24 février 1747, cet Apôtre, protecteur principal de toute l'Inde Orientale. Que faut-il de plus pour exciter votre confiance?

Réflexions. 1. Saint François-Xavier n'aura pas moins de charité pour moi qu'il en a eu pour tant d'autres. Son zèle est aussi bienfaisant aujourd'hui qu'il le fut autrefois.

2. Le Saint Apôtre n'a rien perdu du grand crédit qu'il avoit auprès de Dieu. Il est à la source des graces, puis-je craindre de ne pas être exaucé?

3. Si je dois craindre, c'est de ne prier pas avec un cœur assez pur, avec assez de confiance en Dieu, de ferveur et de résignation; dispositions nécessaires.

PRIÈRE.

DIEU tout-puissant, qui glorifiez ceux qui vous glorifient, et qui vous tenez honoré des honneurs qu'on rend à vos Saints; accordez-moi la grace qu'en honorant, comme je fais, les mérites de votre Bienheureux Serviteur François-Xavier, je ressente les effets de sa sainte protection. Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

MÉDITATION.

Sa conversion et son parfait détachement.

XAVIER entièrement livré à l'amour de lui-même, et aveuglé par l'éclat d'une fausse gloire, ne songeoit qu'à s'avancer par la voie des sciences qu'il avoit apprises, et qu'il enseignoit avec succès à Paris, lorsqu'Ignace de Loyola, qui jettoit en ce tems-là les fondemens de sa Compagnie, le regarda comme une conquête importante pour la gloire de Dieu. Ce saint homme l'entreprit, le pressa de travailler à son salut, lui répéta plusieurs fois ces paroles de notre Seigneur: *Que servira à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son ame?* Et avec le secours de la grace, il l'enleva au monde, et lui inspira le dessein de se donner parfaitement à Dieu.

Xavier ainsi gagné, fit un mois de retraite sous la conduite d'Ignace. Il en sortit plein de Dieu, et changé en un tout autre homme. Rien de mortel ne fut capable d'arrêter un seul de ses regards. On lui offre un bénéfice considérable à Pampelune, et il le refuse. On

lui propose de faire par esprit de dévotion le voyage de la Terre-Sainte, et il s'y engage par un vœu exprès. Il avoit été vain, fier, délicat, avide de louanges. Il se mit à servir ses compagnons avec humilité. Il se logea à Venise dans l'hôpital des Incurables, s'occupant à faire les lits des malades, à panser leurs plaies, et à leur rendre les services les plus abjects ; et afin de vaincre entièrement son amour-propre et sa délicatesse naturelle, qui lui donnoient du dégoût pour une si humiliante occupation, il attacha ses yeux et sa bouche sur l'ulcère d'un malade, et malgré les répugnances qui lui faisoient bondir le cœur, il en suça le pus. Enfin pour empêcher que la vue de ses parens ne partage son cœur avec l'amour qu'il doit à son Dieu, il passe en quittant l'Europe pour aller aux Indes, assez près du château de Xavier, sans vouloir jamais se détourner de quelques pas pour voir sa famille, et dire un dernier adieu à sa mère qui vivoit encore. On peut juger de la sincérité d'une conversion par des traits aussi marqués d'un détachement parfait.

Réflexions. 1. Suis-je bien à Dieu ? N'ai-je pas autant et plus de raisons que Xavier, de songer sérieusement à ma conversion, et de détacher mon cœur de la terre ?

2. Qu'est-ce qui m'empêche d'être tout à Dieu ? Moi-même ? Il faut me vaincre. Le démon ? Il faut lui résister. Le monde ? Il faut le mépriser.

3. Xavier suit sa vocation et se sanctifie. C'est en accomplissant mes devoirs dans la vue de plaire à Dieu, que je puis et que je dois me sanctifier aussi.

PRIÈRE.

C'EST à vous, mon Dieu, qu'est réservée la conquête de mon cœur, vous seul pouvez le détacher de la terre. Rompez, Dieu tout-puissant, les liens qui l'y retiennent encore, et convertissez-moi parfaitement à vous ; je vous en conjure par l'intercession de votre fidèle serviteur Saint François-Xavier.

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sa mortification et son amour pour les souffrances.

ON ne peut être à Jesus-Christ, dit Saint Paul, si l'on ne crucifie sa chair, et ses desirs déréglés ; c'est-à-dire, si l'on ne se mortifie. C'est ce que comprit d'abord Saint François-Xavier, et ce qui lui fit embrasser la pénitence. Dans

la

la première qu'il fit, il jeunoit sans prendre aucune nourriture trois ou quatre jours de suite, et se tourmentoit par des austérités étonnantes qu'il modéra, à la vérité, par ordre de Saint Ignace, mais dont il ne quitta jamais entièrement l'usage. Pour venger quelques complaisances qu'il avoit eu de paroître avec plus de grace et d'agilité dans ses exercices, que ceux de son âge, il se serra les bras et les cuisses avec de petites cordes, si étroitement, qu'il se mit en danger de mourir; il falloit une espèce de miracle pour le sauver.

Destiné à prêcher Jesus crucifié, il appuyoit efficacement par ses exemples ce qu'il enseignoit de la nécessité de se faire violence à soi-même et de faire pénitence. En Europe, il logea dans les hôpitaux, et vécut toujours d'aumônes; aux Indes, ses repas ordinaires étoient comme ceux des pauvres du pays, du riz et de l'eau; encore mangeoit-il si peu, qu'un de ses compagnons assure que c'étoit une espèce de miracle qu'il en pût vivre. Au Japon, il s'abstint entièrement de chair et de poissons; des racines amères et des légumes cuits à l'eau, faisoient toute sa nourriture parmi ses travaux continuels. Il faisoit à pied tous ses voyages de terre, même au

Japon, où les chemins sont très-rudes; et il marchoit souvent pieds nuds dans la saison la plus rigoureuse. Il dormoit trois heures au plus, tantôt à terre sous la cabane d'un pêcheur, tantôt sur les cordages d'un navire, ou sur quelques simples planches. Toutes les austérités que les Bonzes, grands hypocrites, faisoient semblant d'exercer pour en imposer au peuple, il les pratiquoit à la lettre; tant le desir de souffrir pour Jesus-Christ et pour l'édification du prochain, lui inspiroit l'amour de la Croix, et la lui faisoit embrasser de bon cœur.

Réflexions. 1. J'ai péché; je puis encore pécher: puissans motifs pour m'engager à la pénitence et à mortifier un corps qui peut perdre mon ame.

2. Je risque en différant trop de faire pénitence. Je ne le pourrai plus à la mort. Elle est terrible en purgatoire, éternelle et désespérante en enfer.

3. Mais quelle pénitence puis-je faire? Celle que les saints ont faite. Du moins j'unirai mes croix à celles du Sauveur et les porterai pour son amour.

PRIÈRE.

JE suis criminel, ô mon Dieu, et sans vous je ne puis satisfaire pour mes péchés. Aidez-moi donc, ô Dieu de

force, à me faire une salutaire violence et à souffrir en esprit de pénitence les peines attachées à mon état ; je les unis aux souffrances de mon Sauveur, et vous les offre avec celles de Saint François-Xavier.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Son amour pour Dieu et son zèle pour sa gloire.

L'AMOUR de Dieu s'étoit tellement allumé dans le cœur de Xavier, qu'il en étoit tout embrâsé. Souvent on lui voyoit le visage tout en feu. Il ne pouvoit cacher ni retenir les transports de sa flamme ; on lui entendoit dire, même pendant le sommeil : *O très-sainte Trinité ! ô mon Jesus ! ô Jesus, l'amour de mon cœur !* Rien ne l'affligeoit tant que de voir Dieu offensé. Il brûloit du desir de répandre son sang pour sa gloire. Dans la révélation qu'il eut des peines et des travaux qui l'attendoient dans les Indes et au Japon : *Encore plus*, s'écrioit-il, *encore plus, Seigneur* ; il ne pouvoit s'en rassasier.

Son amour ne s'en tint pas à ces tendres affections ; ce qu'il entreprit et ce

qu'il exécuta, en montre bien mieux la force. Nommé à la mission des Indes, il quitta l'Italie et le Portugal où il travailloit avec un succès prodigieux, traversa le grand Océan, alla jusqu'aux extrêmités de l'Asie ; pénétra dans plusieurs régions, jusqu'alors inconnues ; fit plus de chemin qu'il n'en faudroit pour faire trois fois le tour du monde ; prêcha l'Evangile dans toutes les isles du Japon ; renversa plus de quarante mille idoles : baptisa de sa propre main plus de douze cens mille idolâtres, et fit adorer Dieu dans près de trois cents royaumes, essuyant pour cela des travaux infatigables, s'exposant à des dangers terribles, affrontant la mort, bravant les supplices, surmontant les plus grnds obstacles et faisant tout céder à la force de son zèle. Quel zèle ! Quel amour ! Cependant, comme s'il n'avoit rien fait, il se proposa sérieusement d'entrer dans la Chine, de pénétrer dans la Tartarie, de retourner par le septentrion pour réduire les hérétiques, et rétablir les mœurs en Europe ; enfin, d'aller en Afrique, et repasser de-là en Asie, pour y chercher et conquérir de nouveaux royaumes à Jesus-Christ. Tel est le zèle que l'amour inspire.

Réflexions. 1. Puis-je, sans me confondre, comparer ici mon froid et mon

indifférence pour les intérêts de Dieu avec les mouvemens du zèle et de la ferveur de Xavier ?

2. Ou glorifier Dieu en l'aimant, et en le faisant aimer en ce monde ; ou se résoudre à en être éternellement haï dans l'autre : quelle affreuse alternative !

3. Aimons-le, agissons et souffrons pour sa gloire ; empêchons le mal ; procurons le bien : ce sont des pratiques de zèle ; personne n'en fut jamais dispensé.

PRIÈRE.

QUE j'ai de confusion de vous aimer si peu et de vous servir si mal, ô le Dieu de mon cœur, après tout le bien que vous m'avez fait et que vous me promettez encore ! Serai-je donc toujours ingrat ? Non, Seigneur ; car je veux vous aimer désormais, et ne plus aimer que vous. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sa charité envers le prochain. Son zèle pour les ames.

LA charité envers le prochain fut comme la passion dominante de Saint

François-Xavier. Il avoit pour les pauvres affligés et les malades une vraie tendresse de père. On le voyoit, tout Légat Apostolique qu'il étoit, mendier dans Goa pour subvenir aux besoins des Portugais et des Indiens qui étoient dans la nécessité. La plus grande partie des miracles qu'il a faits, il les a faits pour remédier aux maux particuliers ou publics. Les personnes même qui le persécutoient, avoient plus de part à sa charité et à ses prières, que les autres. Presque tout le tems qu'il reçut de si mauvais traitemens du gouverneur de Malaca, il offrit pour lui le sacrifice de la sainte messe.

Mais où son ardente charité a paru davantage, c'est dans le zèle inimitable qu'il a eu pour le salut des ames. Il auroit voulu convertir tous les hommes de tous les pays de l'univers ; et il travailloit à la conversion des particuliers, avec autant de soin qu'il en eût eu pour le salut de toute une nation. Qu'un pauvre ou qu'un enfant le demandât, il quittoit tout, et se livroit tout entier à la charité. Rien ne le retenoit quand il s'agissoit du bien des ames. On eut beau lui représenter que dans l'isle du More, où il vouloit aller, où il alla en effet, et qu'il convertit ; on eut beau lui représenter que l'air y étoit conta-

gieux à tous les étrangers ; que la terre s'y entr'ouvroit et qu'elle engloutissoit par ses ouvertures dans des tourbillons de cendres et de flammes plusieurs de ses habitans ; que les habitans sauvages et cruels s'empoisonnoient les uns les autres, et se nourrissoient de chair humaine sans épargner même leur propre père. A tout cela il répondit que s'il y avoit dans cette isle de grandes richesses, quantité d'hommes intéressés ne s'épouvanteroient pas de ces dangers, et qu'ils y seroient déja entrés, ajoutant : *Quoi donc, des ames à sauver seront-elles regardées comme rien, et faut-il que la charité soit moins intrépide que l'avarice?* On ne peut lire sans étonnement ce que les hérétiques même ont écrit des effets admirables de son zèle ; et ce qu'ils en ont écrit, n'est qu'une petite partie de ce qu'il a fait.

Réflexions. 1. Tout Chrétien est Apôtre dans sa propre famille. Le zèle doit intéresser réciproquement le mari et la femme à l'égard des enfans, des domestiques, etc.

2. On se rend coupable de ne travailler pas autant qu'on le doit au salut du prochain ; mais quel crime ne seroit-ce pas de contribuer à sa perte, de quelque manière que ce fût ?

3. Quel zèle peut avoir pour les au-

tres, celui qui manque de charité pour lui-même? Xavier a procuré le salut d'un million d'ames; et je ne songe pas seulement à sauver la mienne.

PRIÈRE.

VOUS avez racheté nos ames au prix de votre sang, divin Jesus! Que ne puis-je répandre le mien pour le salut de mes frères! Au moins je m'emploierai à les édifier, à les consoler, à les instruire, à les sanctifier autant que je pourrai, aidé de votre grace et de l'exemple de Saint François-Xavier.

Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sa confiance en Dieu.

ON peut entreprendre et tout espérer, lorsque, comme Saint François-Xavier, on se confie pleinement en Dieu. Jamais homme ne s'est trouvé en tant de périls sur mer et sur terre que ce saint Apôtre. Après une furieuse tempête qui avoit brisé le vaisseau, il s'est vû exposé trois jours et trois nuits sur une planche à la merci des vents et des flots. Les Barbares ont souvent décoché sur lui leurs fleches empoisonnées. Il est

tombé plusieurs fois entre les mains d'une populace en furie. Des Sarasins l'ont poursuivi à coups de pierres. Les Brachmanes l'ont cherché pour le tuer, jusqu'à mettre le feu aux maisons où ils le croyoient caché. Les Bonzes, prêtres des idoles, ont souvent attenté à sa vie, et se sont une fois assemblés au nombre de trois mille, résolus de faire leurs derniers efforts pour le perdre. Mais tous ces dangers ne servoient qu'à redoubler son courage; et plus il étoit menacé, plus il se confioit en Dieu: *Quand nous serions*, disoit-il dans une de ses lettres, *non-seulement dans les pays des barbares, mais même dans l'empire des démons*; *ni la barbarie la plus cruelle, ni toute la rage de l'enfer ne pourroit nous nuire sans la permission de Dieu*; *c'est le seul que je crains.*

Aussi semble-t-il que Dieu, touché de la confiance et de la foi de son Serviteur, lui eût mis sa puissance entre les mains. Témoins ces miracles si surprenans, qui lui étoient si ordinaires, et qui frappèrent tellement les Payens, qu'ils l'appelloient l'homme de prodiges, l'ami du Ciel, le maître de la nature, le Dieu de la terre. Il renouvella tous les miracles qui s'étoient vus du tems des Apôtres: il chassa les démons; il eut le don des langues; il guérit des

malades sans nombre ; il ressuscita vingt-quatre morts ; il arrêta lui seul une armée de Barbares ; il obtint la défaite entière d'une flotte ennemie des Fidèles. Il changea les eaux de la mer, calma les tempêtes, sauva du naufrage, prophétisa l'avenir, découvrit le secret des cœurs.....C'étoit pour lui une espèce de miracle que de n'en point faire. Il étoit tout-puissant, parce qu'il mettoit sa confiance en celui qui peut tout.

Réflexions. 1. Notre peu de confiance vient de notre peu de foi. Dieu me veut du bien, et il peut m'en faire, j'en suis persuadé ; que faudroit-il de plus pour exciter toute ma confiance ?

2. Mais ce sont nos infidélités continuelles qui nous rendent timides auprès de Dieu. Nous n'osons espérer en lui, parce que nous savons qu'il n'est pas content de nous.

3. Tâchons par tous moyens de plaire à un Dieu infiniment bon ; et nous pourrons, comme Saint François-Xavier, sûrement compter sur les effets miraculeux de sa puissance.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, je mets toute ma confiance en vous. Vous voyez mes besoins, vous pouvez me secourir ; vous êtes mon père.....Que tout l'enfer s'arme

contre moi, je ne crains rien, non plus que Saint François-Xavier, sous une si puissante protection. Je vous la demande, ô mon Dieu, par l'intercession de ce bienheureux Apôtre.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sa douceur.

DÈS que Xavier se fut donné à Jesus-Christ, une des premières leçons qu'il prit de ce divin Maître, fut la douceur. Cette aimable vertu bannit dès-lors de son ame tous les mouvemens déréglés de la colère, le rendit maître de son humeur, et alla jusqu'à modérer l'ardeur de son zèle, malgré la vivacité de son tempérament qui étoit tout de feu. Un air prévenant et gracieux, des manières ouvertes, une humeur gaie, complaisante et portée à faire du bien à tout le monde, lui gagnoient les cœurs. Il étoit si agréable et d'un si bon commerce, qu'il n'y avoit personne qui ne cherchât sa compagnie : soldats, marchands, sauvages, hommes polis, tous étoient ravis de l'avoir avec eux. Le roi de Bongo, un de ceux qui avoient été convertis par son moyen, lui dit un

jour, charmé de son entretien : *Père François, si je vais en Paradis, j'y veux être auprès de vous.*

Il ne se fit aimer du prochain, que pour engager le prochain à aimer Dieu. Aussi personne ne pouvoit tenir contre les charmes de sa douceur. Une fois entr'autres, il logea avec trois soldats d'une vie très-déréglée, et demeura un carême entier avec eux, toujours gai et de bonne humeur, afin de les gagner. Il gagna de la même manière un gentilhomme Portugais, impie déclaré, qui se rendit à ses pressantes et affectueuses sollicitations. Les Indiens les plus barbares, et les pécheurs les plus endurcis dans le crime, perdoient leur dureté et leur férocité naturelle auprès de lui.

Ce n'est pas qu'il ne fût sévère et inflexible quand il le falloit ; terrible même, lorsque l'occasion demandoit qu'il s'armât de toute la force de son zèle. Il en usa ainsi contre le gouverneur de Malaca, qui, par un esprit d'intérêt et de jalousie, traversa toujours opiniâtrément le dessein qu'avoit Xavier de passer à la Chine, pour y aller annoncer l'évangile. Encore cette fermeté apostolique étoit-elle tempérée par des ménagemens pleins de bonté: car pour les mauvais traitemens, les insultes et les calomnies qu'il eut à souf-

frir de la part des Portugais, il n'y répondit que par le silence et la modestie, et par les prières qu'il adressa tous les jours à Dieu pour eux à l'autel.

Réflexions. 1. Nous aimons la douceur dans les autres ; leur modération nous charme : mais les autres n'aimeroient-ils pas aussi de voir en nous ce qui nous plaît en eux ?

2. Domptez votre humeur ; aidez-vous de votre raison contre ce qui choque votre raison ; modérez même le zèle ; l'emportement est un mal, le mal ne fit jamais un bien.

3. Le bonheur de ressembler à Jesus-Christ et d'avoir part à ses promesses ; la satisfaction de vivre en paix avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes : puïssans motifs d'être doux.

PRIÈRE.

AIMABLE Jesus, qui nous avez si soigneusement recommandé la douceur, aidez-moi à supporter patiemment tout le mal qu'on pourra me faire, à modérer ma vivacité naturelle, et à conserver mon ame dans la paix, comme Saint François-Xavier, au milieu des troubles dont ma vie est sans cesse agitée. Ainsi soit-il.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Son humilité.

UNE des choses à quoi Xavier s'étudia davantage, et où il fit plus de progrès, fut l'humilité. Avant que de partir pour les Indes, on lui demanda par ordre du roi de Portugal, un mémoire de tout ce qui lui seroit nécessaire pour le voyage. Il répondit à l'intendant de marine, qu'il remercioit très-humblement le roi, et qu'il n'avoit besoin de rien. *Du moins*, reprit l'officier, *vous ne refuserez pas un valet pour vous servir. Je prétends bien*, repartit Xavier, *me servir moi-même et servir les autres.* Il le fit en effet pendant la navigation et tout le tems qu'il fut aux Indes. Les officiers et les marchands Portugais, qui connoissoient la noblesse de sa naissance, (car il tiroit son origine d'une famille illustre, et même alliée au sang des rois de Navarre et d'Arragon,) ne pouvoient assez s'étonner de le voir se contenter comme le dernier des hommes, d'un méchant habit tout usé, qu'il raccommodoit de ses propres mains; ne vivre pour l'ordinaire que du pain qu'il mendioit, lors même qu'il pouvoit sub-

exister d'ailleurs ; se plaire avec les pauvres et les enfans ; servir les malades et se faire comme le valet de tous.

Mais rien n'étoit plus édifiant, que les humbles sentimens que Xavier avoit de lui-même, parmi les œuvres éclatantes qui lui attiroient l'admiration et les applaudissemens de tout le monde. Occupé de son néant et de ses péchés, il se confondoit, et ne comprenoit pas qu'il y eût rien en lui qu'on pût estimer. Ses miracles, il les attribuoit à l'innocence des enfans qu'il employoit pour les faire ; et les bénédictions que Dieu répandoit sur ses travaux, étoient, disoit-il, l'effet des prières qu'on faisoit pour lui. Que si le succès ne répondoit pas à son zèle, il ne s'en prenoit qu'à lui-même ; tout le mal venoit de lui ; ses péchés étoient la cause de tout le bien qu'il ne faisoit pas. *Je n'ai jamais si bien connu qu'au Japon l'abîme d'imperfections et de fautes qui est dans mon ame : je les vois ; et je connois sensiblement combien il m'est nécessaire d'avoir quelqu'un qui veille sur moi, et qui me gouverne.* C'est ce qu'il écrit au Père Ignace, son Général.

Réflexions. 1. Que de raisons de nous humilier ! La vue de ce que nous sommes, l'incertitude de ce que nous serons, l'aveuglement de notre esprit,

la foiblesse de notre cœur, nos péchés.

2. Notre orgueil naturel, et les bienséances imaginaires, opposent de grands obstacles à l'humilité : mais ces obstacles tiendront-ils contre l'exemple et les préceptes de Jesus-Christ ?

3. Etudions ce divin modèle ; et faisons ensorte que nos pensées, nos vues, nos discours et nos manières, expriment autant qu'il se pourra les traits de son humilité.

PRIÈRE.

VOUS connoissez, ô mon Dieu, combien l'humilité m'est nécessaire, et jusqu'où l'aveugle complaisance que j'ai pour moi me rend la pratique de cette vertu difficile. Accordez-moi la grace de mieux connoître mes misères, de dompter mon orgueil, et de me plaire à votre exemple, divin Jesus, dans les plus humiliantes confusions.

Ainsi soit-il.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sa piété.

C'EST dans les premiers exercices qu'il fit sous la conduite d'Ignace, que

Xavier avoit puisé cet esprit de piété, qui contribua tant à sa sanctification : Il l'entretint et l'augmenta par une fréquente communication avec Dieu. A Goa, il se retira dans le clocher pour n'être point interrompu pendant les deux heures qu'il donnoit chaque jour à la méditation. Il s'occupoit de même dans le vaisseau depuis minuit jusqu'au lever du soleil. *Nous n'avons rien à craindre des vents*, disoient les matelots qui le savoient, *le Père François parle à Dieu.* C'étoit dans les églises et sur le marche-pied de l'autel qu'il prenoit ordinairement un peu de repos ; priant le reste de la nuit près du Saint-Sacrement.

Il se confessoit tous les jours, quand il y avoit quelque prêtre qui pût l'entendre. Il célébroit le saint Sacrifice avec un air recueilli et si touchant, qu'il communiquoit sa ferveur à ceux qui y assistoient. On l'entendoit s'entretenir avec Dieu comme s'il l'eût eu présent devant lui. Il avoit une grande dévotion à la sainte Trinité; il l'invoquoit si souvent par ces paroles, *O sanctissima Trinitas*, qu'elles avoient passé dans la bouche des Gentils qui les disoient sans en comprendre le sens. Il avoit une confiance toute particulière aux mérites de la Passion de Notre-Seigneur ; le miracle du crucifix du château de Xavier,

qui sua régulièrement tous les vendredis que le Saint travailla dans les Indes, montre combien cette confiance fut agréable à Dieu. Il honoroit la sainte Vierge comme sa mère et sa patrone, et il n'omettoit rien pour affectionner les nouveaux Chrétiens à son culte, et les engager à recourir à elle. Il recouroit aussi aux saints Anges, à saint Joseph, sous la protection desquels il mettoit ses missions.

Fidèle observateur des Règles de son Institut, il faisoit fleurir en Asie parmi ses frères cet esprit d'ordre et de régularité dont le Père Ignace animoit en Europe sa Compagnie naissante. On ne vit jamais Religieux plus amateur de la pauvreté que lui. Il étoit chaste comme un ange, et obéissant jusqu'à être prêt d'interrompre le cours de ses conquêtes évangéliques, comme il le déclara lui-même, et à partir des extrêmités du nouveau monde pour se rendre à Rome, à la première lettre du nom d'Ignace. Une piété aussi édifiante ne pouvoit que produire d'excellens fruits dans les ames.

Réflexions. 1. Nous nous plaignons de n'avoir pas assez de piété ; c'est que l'affection du monde, et l'attention à nous satisfaire en tout, prend la place du goût des choses du Ciel.

2. Cependant il est de la foi, que le moindre acte de la vie intérieure et tout ce qui se fait pour l'ame, est une chose plus précieuse que le monde entier.

3. Le fréquent usage des Sacremens, de la prière, des bons livres, et l'attention sur soi-même, font naître la piété, et avec elle les secours de la grace, et l'espérance de la gloire.

Prière.

Esprit Saint, qui répandez dans nos cœurs les dons célestes de votre grace, établissez mon ame dans une piété parfaite, afin que je vous serve désormais avec une pureté de cœur et une ferveur d'esprit qui égale, s'il se peut, la pureté et la ferveur de votre fidèle serviteur Saint François-Xavier.

Ainsi soit-il.

MÉDITATION

Pour le jour de sa Fête, le 3 décembre.

Son abandon à la Providence.
Sa sainte mort.

Toute la vie de Saint François-Xavier a été un parfait abandon à la conduite de la Providence. Il accepta dans cet esprit la Mission des Indes ; et

en l'acceptant, quel sacrifice ne fit-il pas ? Il falloit quitter son pays, ses proches, toute la consolation et les commodités qu'il pouvoit attendre en Europe. Il falloit traverser un long espace de mer ; se résoudre à essuyer les plus dangereuses tempêtes, et à vivre parmi des idolâtres ; s'exposer à souffrir les rigueurs de toutes les saisons, la faim, la soif, la dernière indigence, les persécutions, l'exil, les mauvais traitemens, la mort.

Xavier n'envisage point, ou du moins passe par-dessus ces difficultés. Dieu le veut, il ordonne : c'est assez, il obéït, et s'abandonne entièrement à sa disposition. Il étoit, comme Saint Paul le dit de lui-même, lié par l'Esprit, et n'avoit de mouvement que celui qu'il en recevoit, attentif et docile à toutes ses inspirations. C'es ainsi que, sans examiner les dangers qui le menaçoient, il suivit la voix qui lui disoit d'aller à l'isle du More, et de faire le voyage du Japon.

Mais si jamais sa soumission aux ordres de Dieu et son plein abandon à la Providence se signalèrent, ce fut particulièrement dans le dessein qu'il prit de passer à la Chine, malgré les grands obstacles qu'il y trouva, et qu'il surmonta presque tous. Déja il est à la vue de la Chine ; ses desirs paroissent

accomplis. Mais le marchand qui avoit promis de le passer, lui manque de parole, et le Chinois qui devoit lui servir d'interprete, disparoît. Dans ce contretems la fièvre le saisit; et connoissant qu'il ne devoit pas s'en relever, il ne songea plus qu'à se préparer au voyage de l'éternité.

Le vaisseau lui étoit contraire. On laissa le malade sur le rivage, exposé à un grand vent. Il seroit mort là, si un Portugais ne l'eût fait porter dans une pauvre cabane, qui ne valoit guère mieux que le rivage. Là Xavier attendoit sa dernière heure, abandonné de tout le mode, sans remèdes, sans alimens, sans secours. Tout lui manque, excepté Dieu, sur lequel il se repose de tout. Il se console, tantôt en regardant le Ciel, et tantôt un Crucifix qu'il tenoit dans sa main; tournant quelquefois ses yeux baignés de larmes vers la Chine, plein de regret de la laisser idolâtre, mais content de faire un sacrifice à Dieu de son zèle et de sa vie. Enfin, ayant passé deux jours sans prendre de nourriture, et s'affoiblissant d'heure en heure, il rendit doucement l'esprit le deux Décembre 1552, à la quarantesixième année de son âge, et la dixième et demie de son Apostolat dans les Indes.

Réflexions. 1. Qu'il y a de douceur à remettre ainsi son ame entre les mains de Dieu ! C'est de tous les desirs celui qui doit uniquement désormais occuper mon cœur.

2. Je ne puis me préparer ce bonheur, qu'en me soumettant avec une entière résignation à celui qui dispose de tous les évenemens de ma vie.

3. Quelque chose donc qu'il m'arrive de fâcheux ou d'agréable, Dieu le veut; je m'y soumets, ma soumission le glorifie et me comble de ses graces.

LITANIES

En l'honneur de Saint François-Xavier.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancte Pater Ignati, ora pro nobis.
Sancte Francisce-Xaveri, dignissime fili Sancti Patris Ignatii, ora.

Sancte Francisce-Xaveri, Indiarum Apostole, ora pro nobis.
Sancte Francisce-Xaveri, Evangelisans bona, ora pro nobis.
Vas electionis portans nomen Jesu coram gentibus, ora pro nobis.
Vas redundans divinæ charitatis, ora.
Firmamentum Orientis Ecclesiæ, ora.
Propugnator fidei, ora pro nobis.
Impugnator infidelitatis, ora.
Prædicator Evangelicæ veritatis, ora.
Idolorum destructor, ora pro nobis.
Electum à Patre æterno instrumentum propagandæ divinæ gloriæ, ora.
Fidelis imitator et socie Jesu Christi Filii Dei, ora pro nobis.
Tuba resonans Spiritûs Sancti, ora.
Columna Templi Dei, ora pro nobis.
Lux Paganorum, ora pro nobis.
Magister credentium, ora pro nobis.
Speculum veræ pietatis, ora.
Exemplar Apostolici spiritûs et sanctitatis, ora pro nobis.
Dux in via virtutum et perfectionis, ora pro nobis.
Lumen cœcorum, ora pro nobis.
Pes claudorum, ora pro nobis.
Auxiliator in peste, fame et bello, ora.
Fugator Dæmonum, ora pro nobis.
Vita mortuorum, ora pro nobis.
Cujus potestati obediunt mare et tempestates, ora pro nobis.

Prodigiorum Thaumaturge, ora.
Refugium miserorum,
Gaudium afflictorum,
Orientis splendor,
Tabernaculum incorruptionis,
Gloria Societatis Jesu,
Pauperrime Xaveri,
Castissime Xaveri,
Obedientissime Xaveri,
Humillime Xaveri,
ora pro nobis.
Crucis Christi ac laborum pro Christo cupidissime Xaveri, ora pro nobis.
Animarum et divini honoris zelator ardentissime, ora pro nobis.
Angele moribus et vitâ, ora pro nobis.
Patriarcha affectu et studio curandi populum Dei, ora pro nobis.
Propheta dono et spiritu, ora.
Apostole dignitate et merito, ora.
Doctor gentium potens in multifario sermone et opere, ora pro nobis.
Martyr desiderio pro Christo moriendi, ora pro nobis.
Confessor virtute et vitæ professione, ora pro nobis.
Virgo animo et corpore, ora pro nobis.
In quo uno omnium Sanctorum merita ex divinâ benignitate veneramur, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.

Agnus

Agnus Dei qui tollis peccata mundi,
exaudi nos, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi,
miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

℣. Ora pro nobis, Sancte Francisce Xaveri;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus, qui Indiarum gentes Francisci prædicatione et miraculis ecclesiæ tuæ aggregare voluisti: concede propitius, ut cujus gloriosa merita veneramur, virtutum quoque imitemur exempla. Per Dominum nostrum.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, écoutez-nous.
Jesus-Christ, exaucez-nous.
Dieu, le Père des Cieux,
ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde,
ayez pitié de nous.
Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié de nous.
Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu,
ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.
Saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, priez pour nous.
Saint François-Xavier, très-digne Fils de Saint Ignace, priez pour nous.
Saint François-Xavier, apôtre des Indes.
Saint François-Xavier, qui avez annoncé la paix, priez pour nous.
Saint François-Xavier, qui avez annoncé le bonheur, priez pour nous.
Vaisseau d'élection destiné à porter le nom de Jesus-Christ aux nations infidèles, priez pour nous.
Vase rempli de l'amour divin, priez.
Base et soutien de l'Eglise d'Orient, priez pour nous.
Défenseur de la foi, priez pour nous.
Ennemi de l'infidélité, priez.
Prédicateur des vérités évangéliques, priez pour nous.
Destructeur de l'idolâtrie, priez.
Instrument dont le Père Eternel s'est servi pour étendre sa gloire, priez.
Fidèle imitateur de Jesus-Christ Fils de Dieu, priez pour nous.
Organe, par lequel le Saint-Esprit a fait entendre sa voix aux barbares, priez.
Colonne du temple de Dieu, priez.
Lumière des Payens, priez pour nous.
Maître des Fidèles, priez pour nous.
Miroir de la véritable piété, priez.

Modèle de la sainteté et du zèle apostolique, priez pour nous.
Guide assuré dans le chemin de la vertu et de la perfection chrétienne, priez.
O vous, qui pendant votre vie étiez l'œil des aveugles et le pied des boiteux, priez pour nous.
O vous, qui étiez la santé des malades et la vie des morts, priez pour nous.
O vous, qui étiez un port assuré pour ceux qui faisoient naufrage, priez.
Saint François-Xavier, la terreur des démons, priez pour nous.
Protecteur des peuples dans les tems de peste, de famine et de guerre, priez.
Vous à la puissance de qui Dieu a voulu que la mer et les orages obéissent, priez pour nous.
Thaumaturge de ces derniers tems, priez pour nous.
Refuge des misérables, priez.
Joie des affligés, priez pour nous.
Lumière de l'Orient, priez pour nous.
Tabernacle incorruptible, priez.
Gloire immortelle de la Compagnie de Jesus, priez pour nous.
Xavier, ardent imitateur de la pauvreté évangélique, priez pour nous.
Xavier, toujours très-vigilant à garder une inviolable chasteté, priez.
Xavier, entièrement soumis à l'obéissance, priez pour nous.

Xavier, distingué par une profonde humilité, priez pour nous.
Xavier, qui aviez un desir si insatiable de travailler et de souffrir pour Jesus-Christ, priez pour nous.
Très-grand zélateur du culte du vrai Dieu, et du salut des ames, priez.
Ange par l'innocence de votre vie, priez.
Patriarche, par l'affection que vous portiez au troupeau de Jesus-Christ, priez pour nous.
Prophete, par les dons que vous avez reçus de l'esprit de Dieu, priez.
Apôtre, par la dignité de votre emploi, priez pour nous.
Docteur des nations, puissant en œuvre et en paroles, priez pour nous.
Martyr par le desir de mourir pour Jesus-Christ, priez pour nous.
Confesseur par la sainteté de votre vie, priez pour nous.
Vierge, par la pureté de votre corps et de votre ame, priez pour nous.
Saint François-Xavier, en qui, par un trait de la bonté de Dieu, qui vous a sanctifié, nous honorons les vertus de tous les Saints, intercédez pour nous.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Jesus, écoutez-nous.
Jesus, exaucez-nous.

℣. Priez pour nous, Saint François-Xavier ;

℟. Afin que nous nous rendions dignes des promesses du Seigneur.

Oraison.

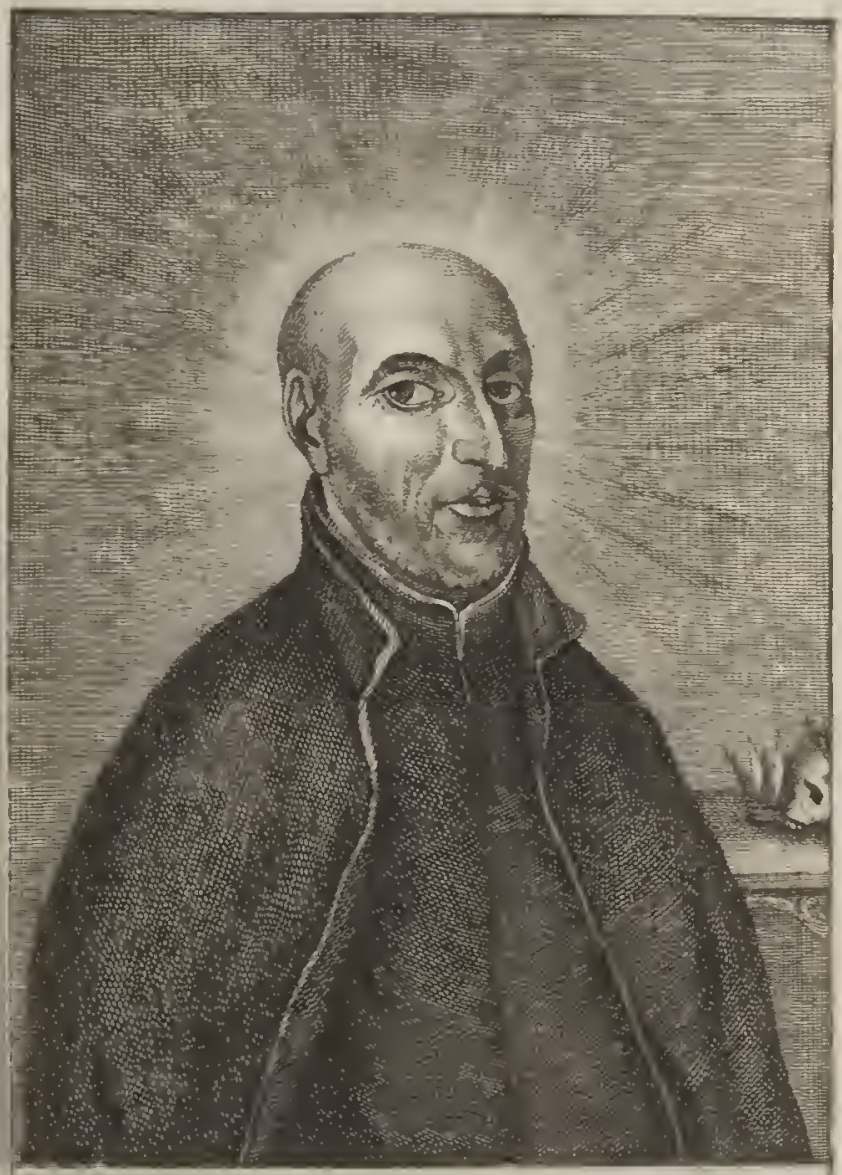
O Dieu, qui par la prédication et les miracles de Saint François-Xavier, avez voulu attirer à la vraie foi les peuples des Indes, et les mettre au nombre des enfans de votre église ; soyez-nous propice, et accordez-nous la grace d'imiter parfaitement les vertus de celui dont nous honorons les glorieux mérites. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

NEUVAINE
A SAINT FRANÇOIS
DE BORGIA,

Troisième Général de la Compagnie de Jesus.

Abrégé de sa vie, tiré de son Office.

1°. FRANÇOIS, quatrième Duc de Gandie, eut pour père Jean Borgia, et pour mère Jeanne d'Arragon, petite-fille de Ferdinand-le-Catholique. Il passa son enfance dans le sein de sa famille, et il s'y fit admirer par son innocence et sa piété. Les exemples de vertu et d'austérité chrétienne qu'il donna ensuite, soit à la cour de l'Empereur Charles-Quint, soit dans le gouvernement de la Catalogne, parurent plus admirables encore. Ayant été chargé de conduire à Grenade le corps de l'Impératrice Isabelle qu'on devoit y enterrer, il lut sur le visage défiguré de la Princesse le honteux témoignage du néant des choses humaines. Vivement frappé d'un tel spectacle, il fit vœu de renoncer à tout dès qu'il seroit libre, et de



SAINT FRANÇOIS
DE BORGIA,
de la Compagnie de Jesus.

Mag. Th. Rousselet Sculp.

s'attacher uniquement au service du Roi des rois. Depuis ce moment, il fit les plus grands progrès dans la vertu. Au milieu même du tumulte des affaires, il offroit en lui une parfaite image de la perfection religieuse; et on l'appelloit *le Prodige des Princes.*

2°. Après la mort d'Eleonore de Castro, son épouse, il entra dans la Compagnie de Jesus, pour s'y cacher plus sûrement, et s'y mettre à l'abri des dignités, dont il se fermoit l'accès par un vœu solemnel. Il mérita de servir de modèle à plusieurs Princes, qui, à son exemple, embrassèrent un genre de vie austère; et Charles-Quint reconnoissoit hautement qu'il avoit été encouragé ou guidé par lui dans son dessein d'abdiquer l'empire. Pour fournir la carrière de pénitence dans laquelle il s'étoit engagé, François n'épargnoit ni jeûnes, ni veilles, ni rudes cilices, ni chaînes de fer, ni longues et sanglantes flagellations; et ces austérités réduisirent son corps à une maigreur extrême. D'ailleurs, il se livroit aux plus pénibles travaux, afin de se vaincre lui-même et de conquérir des ames. Tant de vertus engagèrent Saint Ignace à le nommer Commissaire-général d'Espagne: et bientôt la Société entière le choisit pour son troisième Supérieur-général, sans avoir

égard à son humble opposition. Dans cette place, il se fit chérir des Princes et des Souverains Pontifes, par sa prudence et la sainteté de sa vie. Indépendamment des maisons qu'il fit bâtir ou aggrandir en beaucoup d'endroits, il établit des membres de la Compagnie en Pologne, dans les Isles de l'Océan, au Mexique et au Pérou; il fit passer en d'autres pays des hommes apostoliques, qui contribuèrent à la propagation de la foi Catholique-Romaine, en répandant la semence de la divine parole, et en l'arrosant de leurs sueurs et de leur sang.

3°. Il faisoit si peu cas de lui-même, qu'il s'étoit donné le nom de *Pécheur*. La pourpre Romaine lui fut souvent offerte par les Souverains Pontifes; mais il la refusa toujours avec une humilité dont on ne put vaincre la résistance. Balayer les ordures, mandier son pain de porte en porte, servir les malades dans les hôpitaux, telles étoient les délices de cet ennemi du monde et de lui-même. Tous les jours il donnoit plusieurs heures consécutives (souvent huit et quelquefois dix) à la contemplation des choses célestes. Cent fois par jour il se mettoit à genoux pour adorer Dieu. Jamais il ne manquoit de célébrer l'auguste sacrifice: le feu divin dont il

étoit embrâsé, brilloit sur son visage quand il offroit la sainte Victime, ou même quand il annonçoit l'Evangile. Un mouvement surnaturel lui faisoit discerner les endroits où le corps adorable de Jesus étoit conservé sous les espèces Eucharistiques. Chargé par le Bienheureux Pie V. d'accompagner le Cardinal Alexandrin, qui étoit envoyé vers les Princes chrétiens pour les engager à se liguer contre le Turc, il entreprit par obéissance un si pénible voyage, quoiqu'il fût déja presque épuisé de forces. Ce fut dans la pratique de cette sainte obéissance, qu'il finit heureusement ses jours, à Rome comme il l'avoit desiré, à l'âge de soixante-deux ans, l'an du Seigneur mil cinq cent soixante-douze. Sainte Thérèse, qui recouroit à ses conseils, le qualifia d'*Homme saint*; et Grégoire XIII. de *Ministre fidèle*. Enfin, les miracles éclatans et nombreux opérés par son intercession, engagèrent Clément X. à le mettre au rang des Saints.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION

Sur la piété de S. François de Borgia.

LA piété d'ordinaire est le premier sentiment surnaturel que la grace imprime dans l'ame. L'effet de ce sentiment est de l'attacher à Dieu par tendresse, et de lui faire pratiquer avec une joie sainte tout ce qui regarde le service divin. C'est dans l'enfance un fruit précieux de la grace du Baptême ; c'est comme l'appanage de l'innocence reçue dans le sacrement de la régénération ; pour peu que des parens chrétiens secondent par leurs soins les desseins de Dieu sur leurs enfans. On ne sait pas encore ce que c'est que craindre Dieu, on ne le connoît pas encore assez pour pratiquer avec quelque perfection la foi, l'espérance et la charité ; mais par une sorte d'instinct surnaturel, le cœur se porte comme de lui-même vers Dieu, par un mouvement semblable à celui que la nature imprime dans le cœur des enfans pour ceux dont ils ont reçu le jour. Cette vertu parut dans Saint François de Borgia dès ses premières années ; elle crut avec lui ; et toujours on y re-

marqua tous les caractères qu'elle doit avoir. Sa piété fut véritable, solide et constante.

1°. La piéte de François de Borgia fut véritable dès ses premières années : elle ne consistoit pas seulement dans quelques hommages extérieurs qu'on ne rend trop souvent au Seigneur que par routine, pour se conformer à l'usage des personnes avec qui l'on vit, ou pour obéir à la volonté de parens pieux qui les exigent ; ni dans des affections tendres, mais stériles et passagères, que l'ame ressent quelquefois pour Dieu : elle consistoit dans un retour entier de son ame vers Dieu ; et dès-lors il s'appliquoit de tout son pouvoir à lui plaire par une grande innocence de mœurs, par son exactitude à l'accomplissement de tous ses devoirs, et par le respect et l'esprit de dévotion avec lequel il s'acquittoit de tous les exercices de la religion. Il n'avoit encore que dix ans lorsqu'il perdit sa mère ; et dans cette occasion il donna un exemple de piété fort au-dessus de son âge. S'étant retiré dans une chambre pour y prier plus à loisir pour sa mère, et solliciter pour elle auprès du Seigneur la grace d'une sainte mort ; après avoir longtems offert à Dieu ses prières et ses larmes ; afin d'obtenir plus efficacement le succès

d'une demande qu'il faisoit avec toute la ferveur dont il étoit capable, il termina sa prière en exerçant sur lui de saintes rigueurs.

2°. Sa piété n'étoit pas moins solide que véritable. Les épreuves auxquelles elle fut mise de bonne heure, et qui ne firent qu'augmenter à mesure qu'il croissoit en âge, en montrèrent la solidité. Ses parens avoient de la religion; mais comme la plupart des hommes, dont les jugemens sont plutôt réglés sur les maximes du monde que sur celles de l'évangile, ils trouvoient qu'il y avoit de l'excès dans la piété de leur enfant. Un oncle, revêtu d'une des premières dignités ecclésiastiques d'Espagne, et qui croyoit devoir soutenir son rang par le faste de sa maison, en faisoit aussi des reproches à son neveu, que ses parens avoient envoyé chez lui pour s'appliquer à l'étude des lettres. On lui répétoit souvent qu'un fils aîné devoit mieux répondre à la grandeur de sa famille; c'étoit une guerre domestique et continuelle. De pareils reproches, appuyés des exemples qu'il avoit sans cesse sous les yeux, étoient bien propres à faire une vive impression sur l'esprit d'un jeune homme; ils n'en firent cependant aucune sur l'esprit du jeune Borgia, tant sa piété étoit solide; il ne

s'en attacha que plus fortement à Jesus-Christ.

3°. Sa piété fut constante. La Providence le fit passer par divers états ; afin qu'il pût donner des marques éclatantes de sa piété. Lorsqu'il se vit maître de ses actions, elle fut la même que lorsqu'il étoit sous la puissance paternelle. Elle fut telle dans l'état conjugal, qu'elle avoit été avant qu'il s'y fût engagé ; ou plutôt, à mesure que Borgia croissoit en âge et en dignité, sa piété sembloit prendre de nouveaux accroissemens, et jettoit un plus vif éclat. Maître de ses biens ; sans user jamais de commandement, sinon dans les choses d'un devoir absolu, il la communiquoit par son exemple aux officiers et autres personnes de sa maison. Epoux ; il l'avoit fait tellement passer dans l'ame de son épouse, qu'elle faisoit par sa piété l'admiration des autres dames de la cour. Père ; il s'appliqua avant toutes choses à rendre ses enfans pieux, à leur faire goûter les choses de Dieu, et à leur apprendre ce qu'ils lui devoient. On l'a vu souvent, lorsqu'il étoit à la chasse et loin de la ville, y revenir aussi-tôt, et quitter les divertissemens dans lesquels il étoit engagé, lorsque le son des cloches de Gandie l'avertissoit que quelque malade alloit être administré ; afin de

pouvoir accompagner le très-saint Sacrement lorsqu'on le portoit dans les rues.

Réflexions. 1. Nous avons tous un cœur capable d'aimer le Seigneur. Dieu ne nous a donné ce cœur, qu'afin que nous nous appliquions à l'aimer. Nous avons dû remplir ce devoir dès que nous avons pû le connoître. C'étoit le plus noble, le plus doux et le plus saint usage que nous pouvions faire de notre cœur. Quels regrets ne devons-nous pas avoir d'avoir tardé si long-tems à aimer celui qui seul méritoit notre amour ? celui qui nous avoit fait pour l'aimer ? O beauté ancienne et toujours nouvelle ! Vous, qui dès le commencement de mon être deviez être le premier objet de mes desirs, le centre de mes affections ! Je le confesse en gémissant : j'ai passé bien des années sans vous aimer ; j'étois alors devant vous comme si je n'étois pas ; ou plutôt j'étois comme une masse inutile dans la nature, une créature informe et méprisable, puisque je ne remplissois pas la fin pour laquelle j'étois au monde. Que j'ai, Seigneur, à pleurer de négligence et d'infidélité dans mes premières années ! Combien de graces et de faveurs votre bonté ne m'avoit-elle pas destinées, si j'avois été plus fidèle ? Je me suis privé de tous ces biens par ma faute ; je me suis précipité

dans une foule de maux qu'entraîne après elle une enfance passée dans l'oublie de Dieu. Pardon, Seigneur, de tant de fautes dont vous seul connoissez le nombre : faites-moi rentrer dans le chemin de la justice dont je me suis malheureusement écarté, recevez un pécheur qui revient sincèrement à vous.

2. Quoique la piété de l'enfance, quand elle est véritable et sincère, soit pour une ame une source de bénédictions célestes; cependant il n'arrive pas toujours que la suite de la vie réponde à de si beaux commencemens. Joas cessa d'être fidèle au Seigneur, dès qu'il eut perdu le Grand-Prêtre. Beaucoup de jeunes personnes, en sortant de ces pieux asyles qui les avoient mises à l'abri de la contagion du siècle, démentent bientôt les beaux exemples de piété qu'elles y avoient donnés. Les leçons que le monde leur donne, leur font oublier les leçons bien différentes, que de pieux instituteurs, que de saintes maîtresses leur avoient données jusqu'alors au nom de Jesus-Christ. Ce sont quelquefois des parens qui leur donnent ces leçons, qui leur montrent de pernicieux exemples, et qui se servent même de leur autorité pour porter au mal ceux et celles qu'ils devoient guider dans les routes pénibles de la piété. Mais qu'une jeune per-

sonne sache qu'il y a deux sortes d'obéissance : une véritable que Dieu commande, et qui ne prescrit rien qui ne soit conforme à ses volontés ; une fausse que Dieu réprouve, parce qu'elle prescrit des choses contraires à la loi et conformes au gout du monde. Tous doivent avoir la première sorte d'obéissance ; tous doivent rejetter constamment la seconde. La première conduit au Ciel : la seconde mène droit à l'enfer. C'est ici la matière d'un sérieux retour sur soi-même. A laquelle de ces deux obéissances me suis-je jusqu'à présent attaché ?

3. On doit bien prendre garde en changeant d'état, que ce changement n'influe sur la conduite intérieure, et n'altère au moins la piété. Il n'y a point d'état, quand il est dans l'ordre de la Providence et qu'on y est véritablement appellé de Dieu, où l'ame ne trouve bien des moyens de se sanctifier, bien des objets, bien des devoirs capables de nourrir, de réveiller et de fortifier en elle l'esprit de piété. Le malheur est que la plupart des hommes ne font point attention à ces choses : souvent on s'y engage sans avoir consulté Dieu ; et lorsqu'on y est engagé, on ne le considère qu'avec les yeux du monde, on ne songe qu'à s'y procurer de l'agré-

ment et de la considération, tout ce qui peut flatter les sens et la vanité. C'est ainsi que d'ordinaire la piété même la plus solide vient par dégrés à se perdre ; après quelque tems, on s'apperçoit qu'on néglige ses devoirs de piété les plus indispensables, on en sent quelques remords ; on seroit heureux si ces remords portoient celui qui les éprouve à revenir sur ses pas, mais le plus souvent on les étouffe. On remet sa conversion à un autre tems, et ce tems ne vient jamais. On s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres ; les difficultés qui s'opposent au retour vers la piété s'accumulent chaque jour. Enfin, par un sentiment de dépit et de désespoir, on se livre à toutes les horreurs de l'irréligion et de l'impiété. Dieu nous préserve d'un semblable malheur Le moyen de le prévenir, c'est de nous bien persuader que, dans quelque état que nous soyons, la piété est toujours le premier de nos devoirs.

PRIÈRE.

JETTEZ sur nous, Seigneur, des regards de bienveillance ; et par votre grande miséricorde, et l'intercession puissante de votre fidèle serviteur Saint François de Borgia, accordez-nous, comme à lui, le don d'une piété véri-

table, solide et constante ; desorte que nous mettions notre gloire et notre bonheur à vous honorer et à vous servir ; que ni la haine, ni l'amour du monde, n'altère jamais en nous de si justes sentimens ; et qu'après vous avoir donné pendant tout le cours de notre vie les marques du dévouement le plus parfait et le plus généreux à votre service, nous trouvions en vous, ainsi que lui, la consommation de notre gloire et de notre bonheur. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

MÉDITATION.

François de Borgia, à la vue du corps de l'Impératrice Isabelle, prend la résolution de mener une vie plus parfaite.

François de Borgia avoit mené une vie chrétienne et édifiante dans les divers états par lesquels il étoit passé ; mais Dieu l'appelloit à quelque chose de plus sublime, il vouloit en faire un modèle de sainteté dans la grandeur du

siècle et dans la pauvreté de l'état religieux. Le spectacle de la mort fut le moyen dont il plut à Dieu de se servir pour opérer ce grand changement dans son ame. Il fut tellement frappé lorsqu'on fit devant lui l'ouverture du cercueil de l'Impératrice Isabelle, qu'il avoit conduite au tombeau des Rois à Grenade ; il fut, dis-je, tellement frappé de l'étrange altération qu'il découvroit sur son visage, de l'affreuse difformité de cette Princesse, qui peu de jours avant étoit une des plus belles personnes du monde, et de l'horrible infection qui s'exhaloit de son corps, qu'il conçut plus clairement que jamais le néant des grandeurs humaines ; et qu'étant intérieurement éclairé, fortifié par la grace, il détacha parfaitement son cœur de toutes les choses de la terre, et prit la résolution de ne s'attacher à aucun maître que la mort pût lui enlever.

L'Oraison funèbre que Jean d'Avila prononça dans cette occasion, et les entretiens particuliers qu'il eut avec ce saint homme, l'affermirent dans ses bonnes résolutions ; il y fut aussi confirmé par les lettres d'une tante religieuse, Abbesse d'un monastère de religieuses déchaussées de Sainte Claire.

On vit à cette époque un changement considérable dans sa conduite ; et quoi-

qu'il ne pût pas exécuter aussi-tôt le parti qu'il avoit pris de quitter le service des rois de la terre, il fit vers ce tems-là des démarches pour s'en détacher, et se comporta toujours de manière à faire entendre qu'il mettoit toute sa gloire et son bonheur à servir fidèlement le souverain Monarque des Cieux. Ce fut pour ne point s'opposer à sa divine volonté, qu'il accepta la Vice-Royauté de Catalogne. L'Evangile étoit sa règle ; et dans toutes les choses où son état le lui permettoit, il en pratiquoit fidèlement les conseils.

Réflexions. 1. Le flambeau de la mort nous montre le néant de toutes les grandeurs de la terre. Si quelquefois nous sommes éblouis de l'éclat passager que répandent à nos yeux les honneurs, les dignités, la réputation, les grands talens, la force, la puissance, la beauté ; prenons en main ce flambeau, et bientôt l'illusion sera dissipée. A quoi toutes ces choses doivent-elles aboutir ? Que deviennent-elles à la mort ? Quelle estime en ferons-nous ? Elles n'auront cependant point changé de nature ; elles sont maintenant ce qu'elles seront alors. Reconnoissons-en donc dès-à-présent le vuide, la bassesse, le danger ; et n'attendons pas que la lumière de l'éternité vienne trop tard nous dessiller les yeux.

Nous avons été plus d'une fois témoins du spectacle de la mort, plus d'une fois ses coups sont tombés sur des têtes qui nous étoient chères. Pourquoi ces morts si frappantes et si douloureuses pour nous, n'ont-elles pas fait sur nos esprits la même impression que sur Saint François de Borgia ? Comment sommes-nous toujours demeurés dans notre aveuglement par rapport aux vanités du siècle ? Ne devons-nous pas l'attribuer à notre dissipation et à notre peu d'attention aux lumières célestes ?

2. Le souvenir de la mort est bien propre à détacher nos cœurs de tous les biens d'ici-bas. Comment s'attacher à ce qu'on sait devoir bientôt nous être enlevé ? Ne seroit-on pas insensé de former des liaisons, de prendre des engagemens, de mettre tout son contentement dans une hôtellerie, dans laquelle on ne doit passer que le court espace d'une nuit ? Ma conduite ne seroit pas moins insensée, si je m'attachois à la terre ! car qu'est-ce que la terre, sinon un lieu de passage ? Qu'est-ce que le tems de la vie, sinon la courte durée d'une nuit ? C'est une vapeur qui brille un instant, et qui disparoît aussi-tôt : *Vapor est ad modicum parens.* Voilà ce que me rappelle la pensée de la mort, quand je consulte les seules lumières de la rai-

son. Mais que ne m'apprend-elle pas, quand je la considère avec les yeux de la foi : quand je réfléchis qu'à la mort il me faudra rendre un compte exact de l'usage que j'aurai fait des biens de cette vie ; que si je ne m'en suis pas détaché au moins de volonté, non-seulement ces liens seront alors bien difficiles à rompre, mais qu'ils rendront l'instant de la mort bien terrible pour moi ; que je ne dois pas tarder à les rompre, parce que la mort peut ne pas tarder, et qu'il ne seroit plus tems d'y penser alors ; que ce seroit pour moi le comble du malheur, si la mort venoit à me surprendre tandis que je suis à la poursuite des biens du monde, tandis que je cherche à m'élever, ou que je me livre à des joies vaines et criminelles, au préjudice du soin que je dois prendre de mon ame et de mon salut éternel ? Ces réflexions se présentent comme d'elles-mêmes au chrétien qui pense sérieusement à la mort ; elles troublent malgré lui le repos qu'il voudroit prendre dans ses richesses, et répandent une amertume salutaire sur ses plaisirs : *O mors, quàm amara est memoria tua homini habenti pacem in substantiis suis.* C'est par-là que le souvenir de la mort détache le cœur des choses d'ici-bas. Que je me le rappelle souvent, que je le fasse en

chrétien, comme le fit Saint François de Borgia ; il ne manquera pas de produire en moi, comme en lui, un si précieux effet.

3. La pensée de la mort est un préservatif contre le péché, et un puissant aiguillon pour nous faire avancer sans cesse dans la voie du service de Dieu. Le Saint-Esprit nous enseigne lui-même ce préservatif, et nous assure de son efficacité : *Souvenez-vous*, nous dit-il, *de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.* Quoi de plus positif et de plus consolant ? Si nous nous rappellons constamment la pensée de la mort, nous ne tomberons plus dans le péché, c'est le Dieu de vérité qui nous en assure. Quel soin ne dois-je donc pas avoir de penser à la mort ? Quel est l'homme, en effet, assez insensé pour se résoudre à offenser son Dieu, s'il pensoit que la mort peut le surprendre à l'instant même, et le livrer aux coups terribles de la justice divine ? Cette pensée, en réveillant sa vigilance, doit le porter à employer saintement tous les momens de la vie, et à ne négliger aucun des moyens qu'il peut avoir de se perfectionner. Ce moment peut être le dernier de ma vie, je dois donc le passer saintement. Après ma mort il n'y aura plus de tems pour moi ; plus de tems pour

obtenir mon pardon, pour expier mes fautes, pour amasser des mérites, pour acquérir ce dégré de gloire que la bonté de mon Dieu m'a destinée. Je ne sais pas combien j'ai encore de tems à vivre. Ah! si l'instant de la mort n'est pas près pour moi, je sais qu'il n'est jamais bien éloigné. Mon divin maître m'ordonne de m'y tenir toujours prêt; il m'avertit qu'il viendra comme un voleur. Quels motifs de travailler sans relâche à mon salut, de tendre de toutes mes forces à la perfection! *Quodcumque facere potest manus tua instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec scientia sunt apud inferos, quo tu properas.*

PRIÈRE.

O Dieu, qui par un effet de votre miséricorde nous avez fait connoître, par l'exemple de votre serviteur François de Borgia, combien la pensée de la mort est efficace pour opérer en nous une entière et parfaite conversion; nous vous en conjurons par l'intercession de ce grand Saint, daignez par votre grace tellement imprimer dans nos ames le souvenir de la mort, qu'il éclaire nos esprits sur les vaines joies et les vaines grandeurs du monde, qu'il en détache tout-à-fait nos cœurs, et qu'il nous porte à travailler, comme lui, sans

cesse

cesse à la grande affaire de notre salut et de notre perfection. Par Jesus-Christ Notre Seigneur.

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Les vertus que Saint François de Borgia pratiqua dans le siècle depuis sa conversion.

APRÈS le grand changement que la grace avoit opéré dans l'ame de François de Borgia, le serviteur de Dieu auroit desiré se retirer dans ses terres pour y vaquer plus à loisir, loin du tumulte du monde, à la grande affaire de son salut. C'étoit tout ce qu'il pouvoit se proposer alors, étant engagé dans les liens du mariage, et père de plusieurs enfans, à l'éducation desquels il étoit obligé de veiller. Dieu même étoit l'auteur de ce pieux desir, mais il n'en permit pas l'accomplissement; il voulut que les grands eussent en la personne du Saint un modèle éclatant de toutes les vertus qui peuvent les aider à se sanctifier dans leur état. Charles-Quint, sans égard à toutes les remontrances qu'il lui fit, le nomma Viceroi de Catalogne; et le Saint croyant appercevoir dans ces or-

dres ceux de Dieu même, se vit dans l'obligation de s'y conformer.

Considérons dans cet important emploi, quelles furent les vertus principales qu'il exerça par rapport à lui-même, par rapport à ceux de sa maison, par rapport au peuple qu'il gouvernoit.

Par rapport à lui-même. On vit briller singulièrement en lui, 1°. *l'humilité au milieu des grandeurs.* Fidèle à cette maxime du Sage, Qu'il faut s'abaisser d'autant plus qu'on est élevé davantage aux yeux des hommes, *Quanto major es, humilia te in omnibus*, il s'attachoit particulièrement à l'étude de l'humilité, et ne passoit point de jour sans considérer les sujets qu'il avoit de s'humilier. Son humilité éclatoit dans toute sa conduite, dans la modestie de ses habits, dans sa démarche, dans ses conversations, dans sa déférence aux avis des autres.

2°. *Le parfait mépris des richesses au sein même de l'opulence.* Bien loin de s'estimer davantage à raison de ses grands biens, il y trouvoit un sujet de confondre ; c'étoit à ses yeux une charge pesante et dangereuse, dont il se seroit délivré s'il eût pu le faire sans aller contre l'ordre de Dieu.

3°. *Sa mortification au centre même de la mollesse et des plaisirs.* Les saintes

rigueurs qu'il exerçoit sur lui-même ne le cédoient point à celles des plus fervens habitans du désert. En peu de tems il réduisit son corps, dont l'embonpoint étoit considérable, à une extrême maigreur. Il portoit souvent la haire et le cilice ; et lors même que par sa place il étoit obligé de donner de splendides repas, souvent il se contentoit pour lui-même de pain et d'eau et de quelques légumes ; mais il savoit tellement assaisonner ses repas par la sainte joie qu'il faisoit paroître, et les propos honnêtes qu'il tenoit à ses convives, qu'à peine s'appercevoit-on de sa pénitence.

4°. Enfin, *un parfait détachement des liens de la chair et du sang.* Il aimoit tendrement ses enfans, mais c'étoit en Dieu et pour Dieu qu'il les aimoit. Il avoit une vive affection pour son épouse, qui étoit une personne très-accomplie ; mais son affection pour elle étoit devenue toute spirituelle ; et lorsqu'il la perdit, quoique cette perte lui fût très-sensible, quoique pour la prévenir il eût employé tous les moyens qui peuvent toucher le cœur de Dieu, cette perte n'altéra nullement la paix de son ame, et ne diminua rien de son entière soumission aux ordres du souverain Maître.

Par rapport à ceux de sa maison : ils

étoient l'objet immédiat de son zèle ; et comme son zèle étoit soutenu par les exemples du maître, il produisoit les plus admirables effets. Les dez et les cartes étoient bannis de sa maison ; il y régnoit en tout tems la paix la plus profonde. Les Sacremens étoient fréquentés ; tous les domestiques étoient assidus aux instructions qu'on leur faisoit sur les devoirs du salut. De sorte que la maison du Viceroi, suivant le témoignage de l'Evêque de Catalogne, ressembloit plutôt à une famille religieuse qu'à la maison d'un grand.

Par rapport au peuple qu'il gouvernoit : François crut avec raison, qu'il étoit de son devoir de pourvoir à leur sûreté, de leur administrer la justice et de travailler à les rendre heureux ; jamais il ne perdit ces objets de vue. Il avoit grand soin qu'il ne leur manquât aucun des secours spirituels ou temporels dont ils avoient besoin. Il s'appliqua de tout son pouvoir à déraciner les scandales publics, à faire fleurir l'éducation de la jeunesse. Dans cette vue il donna une nouvelle splendeur à l'Université de Barcelonne ; il en éleva les bâtimens avec magnificence ; il remplit les chaires d'excellens professeurs ; il fit des loix propres à faire régner parmi eux l'édification, et à maintenir les écoliers dans leur devoir.

Dans un tems de famine il tira des grains de France, de Sicile et d'Angleterre, en si grande abondance, qu'après en avoir pourvu la Catalogne, il y en eut encore assez pour suffire à l'approvisionnement des royaumes voisins de Valence et d'Arragon. Enfin, comme la ville n'étoit pas suffisamment en état de défense, il y fit construire de fortes murailles, et elever au milieu le bastion de Saint François; tout cela fut l'ouvrage d'un petit nombre d'années. En un mot, le Saint remplit sa charge avec tant de sagesse, de vigilance et de bonté, que les peuples le regardoient comme un ange, que le ciel leur avoit envoyé pour procurer leur bonheur.

Réflexions. 1. Dans quelqu'état que nous soyons, quelque soit le tumulte et l'embarras des affaires dont nous sommes chargés, notre premier soin doit toujours être d'acquérir les vertus solides, et de nous efforcer, à l'exemple de Saint François de Borgia, de retracer en nous l'image de notre divin Maître. C'est là notre affaire essentielle, c'est de celle-là que dépend notre éternité; toutes les autres affaires ne sont qu'accessoires et finissent avec la vie. Je dois donc travailler à devenir de jour en jour plus humble, plus détaché des biens du monde, plus mortifié, plus

dégagé de toute affection trop naturelle pour ceux même que je suis obligé d'aimer. Si je néglige ces soins, je dissipe le tems de la vie, ce tems dont tous les momens sont si précieux et doivent finir si-tôt ; je reçois à pure perte les dons, les graces, les lumières que la bonté de mon Dieu répand avec tant de profusion sur moi. J'amasse sur ma tête des trésors de colère, et je rends mon retour vers Dieu plus difficile. A quoi dois-je donc m'attendre, si je persévère dans cette négligence ? Où me conduira un chemin qui m'éloigne sans cesse de celui du salut ? N'est-il pas tems pour moi de sortir de ce funeste égarement ?

2. Si j'ai des inférieurs, des enfans, des domestiques, dont le soin m'ait été confié, je dois veiller sur leur salut, je répondrai de leur ame ; et les fautes qu'ils auront commises me seront imputées, s'il est en mon pouvoir de les empêcher. Je marque pour Dieu bien peu d'amour, si je ne fais pas mes efforts pour le faire aimer, pour le faire glorifier par ceux qui dépendent de moi. Quelle est ma charité pour le prochain, si je suis insensible au mal qu'il fait à son ame en offensant Dieu ; si je le laisse courir à sa perte éternelle, sans l'en empêcher lorsqu'il est en mon pouvoir de le faire et que j'y suis obligé par

mon état ? Pourquoi le Seigneur m'a-t-il donné ce rang, cet emploi, cette autorité ? N'est-ce pas afin que je la fasse servir à sa gloire, et au bien véritable de ceux qu'il m'a confiés ? Que serois-je devenu, si le soin de mon ame avoit été négligé par ceux à qui ma jeunesse a été confiée ? Comment en général le culte divin, la foi, la piété, les bonnes mœurs, pourront-ils se perpétuer parmi les hommes, si ceux qui en sont dépositaires ne font pas tous leurs efforts pour transmettre ces biens à ceux qui viennent après eux, à ceux sur-tout qui les touchent de plus près ? Ceci mérite bien que j'y fasse attention. Comment ai-je jusqu'ici rempli cet important devoir ? Que ferai-je dans la suite pour le mieux remplir ? Quelles résolutions dois-je prendre en conséquence ; afin d'éloigner de moi le reproche que l'Apôtre fait à ceux qui négligent le soin de ceux qui leur appartiennent, Qu'ils ont abjuré leur foi, qu'ils sont en cela pires qu'un infidèle : *Si quis suorum et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.*

3. Un véritable chrétien s'applique toujours avec soin à bien remplir les devoirs de l'état dans lequel il est engagé. C'est là ce que Dieu demande en particulier de lui ; de là dépend le bon ordre

et le bien de la société ; chacun a la grace propre de son état, quand on y a été placé par la divine Providence, et qu'on a recours au Seigneur pour l'obtenir ; en entrant dans un état qui donne des rapports avec la société, on contracte avec elle l'engagement de le bien remplir, ou du moyen de s'efforcer de le faire ; manquer à cet engagement, c'est renverser l'ordre de la société, c'est aller contre la volonté de Dieu, c'est se rendre responsable de bien des désordres. Prétendre à une autre sainteté qu'à celle de son état, c'est se faire illusion, c'est avoir une idée bien fausse de la sainteté. Voilà des notions bien justes et bien naturelles. Saint François de Borgia les avoit présentes à l'esprit, et c'est ce qui le rendit si fidèle à remplir les devoirs de son état. Je ne dois point les perdre de vue, elles produiront en moi les mêmes effets.

Prière.

Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes riche en miséricorde envers tous ceux qui vous invoquent avec confiance ! Vous voyez le grand besoin que nous avons de votre grace, pour bien remplir les différens devoirs que nous imposent le soin de notre propre sanctification, celui que nous devons avoir de

ceux qui nous sont confiés, et l'état particulier dans lequel nous vivons ; nous vous demandons donc humblement cette grace, avec toute la ferveur et la confiance dont nous sommes capables : daignez nous l'accorder à la prière de votre serviteur François de Borgia ; afin que nous puissions, comme lui, vous servir avec fidélité dans toutes les circonstances de la vie. Nous vous le demandons par Jesus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint François de Borgia quitte le monde, et se fait Religieux de la Compagnie de Jesus.

Il semble que le monde n'avoit rien de dangereux pour un homme qui connoissoit le néant de ses grandeurs, qui méprisoit ses richesses, et n'avoit que de l'horreur pour ses plaisirs et ses divertissemens. La conduite soutenue de Saint François de Borgia, depuis le moment où le Seigneur l'avoit éclairé d'une manière plus particulière, les progrès qu'il avoit faits depuis dans la vertu, et les biens sans nombre qu'il faisoit dans

le monde; tout pouvoit rassurer le Saint sur les craintes que son humilité lui suggéroit ; tout étoit propre à lui persuader que la plus grande gloire de Dieu, que l'édification du prochain, que son propre avantage spirituel demandoient qu'il continuât à se sanctifier dans le siècle, et qu'il n'embrassât pas un état qui l'en séparoit absolument. Cependant il ne perdoit point de vue le dessein qu'il avoit d'être uniquement à Dieu ; il n'étoit en peine que sur la manière dont ce dessein devoit être mis en exécution. La mort de son épouse ayant brisé le plus fort des liens qui le retenoient dans le siècle, il ne tarda pas à sentir que Dieu l'appelloit à l'état religieux; et cette lumière fut bientôt suivie d'une autre qui lui montroit que parmi les ordres Religieux, il devoit donner la préférence à la Compagnie de Jesus, qui commençoit à se répandre, et jettoit dès-lors un grand éclat de sainteté. Le vœu qu'on faisoit dans cette Compagnie de n'accepter aucune dignité ecclésiastique, fut un des principaux motifs qui engagèrent notre Saint à lui donner la préférence. Sa résolution étant une fois prise, il se mit au plutôt en devoir de la réaliser; et parce que bien des raisons, dictées par la prudence chrétienne, ne lui permettoient pas de se dépouiller

sitôt de ses charges et des marques extérieures de sa grandeur, il obtint un Bref de Paul III. qui lui permettoit d'être Religieux, quoiqu'il conservât encore tout l'extérieur d'un grand du monde.

Depuis ce tems-là rien ne fut capable de le détourner d'une vocation à laquelle il avoit été appellé de Dieu, et qu'il regardoit comme une grace toute particulière. Il se joignit le plutôt qu'il lui fut possible à ses frères, et ne desira plus rien que d'oublier le monde, et d'en être lui-même oublié. Plusieurs fois la Pourpre Romaine lui fut offerte; on le pressa, on le sollicita de l'accepter; mais toutes les instances qu'on lui put faire n'eurent d'autre effet que d'allarmer son humilité, et de lui causer une intime douleur. Il mit tout en œuvre pour détourner de dessus lui ce qui lui paroissoit le plus redoutable des fléaux; et il ne discontinua ni ses prières, ni ses larmes auprès de Dieu, ni ses sollicitations auprès des hommes, jusqu'à ce qu'il eût été délivré de ses craintes.

Tous ses soins étoient de répondre à la sainteté de sa vocation. Jamais on ne vit de Religieux plus humble, plus pauvre, plus obéissant, plus mortifié. Loin de chercher des distinctions avantageuses, il ne desiroit que le mépris et

l'abjection : les offices les plus vils étoient ceux qu'il chérissoit davantage. En entrant dans la carrière de la Religion, il se regarda lui-même, et voulut que les autres le regardassent, comme s'il eût entièrement ignoré jusques-là la pratique de la vertu. Quoique déja consommé dans la science des Saints, il se comportoit en tout comme un Novice ; et par la ferveur avec laquelle il remplissoit les moindres devoirs, il sembloit vouloir réparer les pertes qu'il avoit faites, comme s'il eût mal employé le tems qu'il avoit été sur la terre.

Réflexions. 1. Ce n'est pas assez d'avoir répondu à la première grace de la vocation, il faut s'armer de courage pour la suivre avec constance et persévérance. On a beaucoup à combattre contre la foiblesse de la chair, contre la séduction du monde, contre les pièges et les artifices du démon. Dieu ne veut, parmi ses plus chers disciples, que des soldats aguerris, des serviteurs éprouvés ; il permet donc que ses ennemis attaquent de toutes leurs forces ceux qui commencent à marcher de plus près à sa suite : *Qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* Heureux ceux qui, fidèles à leur vocation, opposent à toutes ces attaques la voix du Seigneur qu'ils ont entendue,

les maximes de l'Evangile, les anathêmes lancés contre le monde, et le bonheur promis dans cette vie et dans l'autre à ceux qui quittent tout pour suivre Jesus-Christ ! Ai-je eu ce bonheur ? N'ai-je pas à me reprocher d'avoir voulu plus d'une fois composer avec mes ennemis ; d'avoir voulu examiner de nouveau si j'étois bien appellé, d'avoir même regardé derrière moi, et considéré trop imprudemment les biens et les plaisirs que j'avois sacrifiés ; d'avoir même ouvert mon cœur à quelques regrets ? A quoi ne me suis-je pas exposé par-là ? Ne méritois-je pas, Seigneur, d'être privé du plus grand de vos bienfaits ? Je sens le danger que j'ai couru ; je sens mon ingratitude, et je vous en demande pardon.

2. Il ne reste plus à ceux qui se sont irrévocablement consacrés au Seigneur, qu'à mener une vie conforme à la sainteté de leur vocation. Que cela demande de vigilance et de courage ! qu'il faut être petit à ses propres yeux, dégagé de tout intérêt propre, plein de foi, mort entièrement au monde et à soi-même ! mais aussi, que de graces et de faveurs le Seigneur ne fait-il pas à ceux dont la vie répond à leur vocation ? Les plus doux sentimens de son cœur sont pour eux. Il se plaît à retracer chaque

jour en eux de nouveaux traits de sa ressemblance. Ce sont des amis choisis qu'il offre lui-même à son Père, comme le fruit de sa Rédemption ; ce sont des épouses en qui il prend ses délices, des fleurs dont il orne le partère de son Eglise, de vaillans guerriers qu'il oppose aux fureurs de l'Enfer. Que ce sort est beau ! que ne doit-on pas faire pour ne point s'en rendre indigne quand on y est appellé ? J'étois et je suis encore de ce nombre ! Que n'ai-je pas dû faire, que ne dois-je pas faire pour m'en rendre digne ? Que j'ai peu connu, ô mon Dieu, les grands desseins que vous aviez sur moi ! Que j'ai peu fait usage de tant de graces dont vous m'avez comblé ! Ne détournez pas pour cela de dessus moi vos divins regards. Les trésors de votre miséricorde ne sont pas épuisés. Je réclame votre amour, et je reviens à vous avec confiance, et dans la ferme résolution de mourir en tout à moi-même, et de ne plus vivre que pour vous : *Qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.*

Prière.

Aimable Rédempteur des hommes, divin Jesus, qui par votre grande miséricorde avez choisi plusieurs de vos serviteurs pour vous suivre de plus

près dans les routes les plus épineuses de la sainteté ; ne permettez pas que ceux que vous avez daigné appeller à votre service, méconnoissent une si grande faveur : mais faites par votre grace qu'après y avoir fidèlement répondu, ils y persévèrent avec constance ; et qu'à l'exemple de votre serviteur François de Borgia, aidés de son intercession, ils en remplissent les sublimes devoirs, et s'avancent chaque jour, de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'ils parviennent à vous voir et à vous posséder dans la céleste Sion.

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Pénitence de Saint François de Borgia.

L'ESPRIT de pénitence est une des vertus qui ont le plus éclaté dans le Serviteur de Dieu. Il prend sa source dans un cœur brisé de douleur ; la componction l'accompagne toujours. Il seroit impossible d'exprimer à quel point le Saint étoit pénétré de douleur, et combien sa componction étoit intime et continuelle. Ce n'est pas qu'il eût jamais été coupable d'aucun désordre ; la Bulle de sa Canonisation fait entendre qu'il

n'avoit rien à se reprocher de considérable dans sa première jeunesse. Etant à la cour de Charles-Quint, il s'armoit déja d'un cilice dans toutes les occasions qui pouvoient être dangereuses pour son innocence. On peut juger par-là de la pureté de ses mœurs. Mais l'idée qu'il se formoit de la grandeur de Dieu, le souvenir de ses bienfaits, la vue de la bassesse et du néant de l'homme, la connoissance qu'il avoit de la malice et de la folie du péché, tout ce que Jesus-Christ a fait, tout ce qu'il a souffert pour l'expier ; tout cela lui donnoit tant d'horreur pour les moindres fautes, qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais pleurer assez celles qu'il avoit commises : il en gémissoit continuellement devant le Seigneur, il se regardoit comme digne de tous les châtimens ; et ne pouvant contenir en lui-même l'horreur que ses péchés lui inspiroient, il prenoit même vis-à-vis des autres les titres les plus propres à faire croire qu'il étoit un grand *pécheur*, que Dieu, par une miséricorde spéciale, avoit retiré de la fange des vices.

Une des plus violentes passions de l'homme, est l'amour désordonné qu'il a pour son corps ; mais il est peu de Saints qui aient porté la haine de leur corps aussi loin que celui dont nous

considérons les vertus : on eût dit qu'il n'avoit un corps que pour le faire souffrir ; tant il étoit attentif à écarter tout ce qui pouvoit lui causer quelque adoucissement, tant il étoit ingénieux à trouver chaque jour de nouveaux moyens de le tourmenter. Lorsqu'on vouloit l'engager à se ménager, et à ne pas refuser certains soulagemens à la nature : « Je le ferai volontiers, disoit-il, lors» que les délices seront pour moi des » tourmens, et que les tourmens se» ront des délices ; c'est une grace que » je demande instamment au Sei» gneur ». Ses disciplines étoient sanglantes et journalières, ses cilices faisoient horreur ; tout devenoit un supplice, par la manière dont il en usoit, et le soin qu'il avoit de rechercher en chaque chose ce qu'elle avoit de plus pénible, et de se priver de ce qu'elle pouvoit avoir d'agréable pour la nature. C'étoit une satisfaction pour lui d'être exposé aux ardeurs brûlantes du soleil, au froid le plus piquant, à tout ce que les vents, les pluies, les frimats ont de plus incommode. Cependant il étoit d'une santé très foible ; il souffroit habituellement des douleurs de goutte et des maux d'estomach si violens, qu'ils lui causoient tous les jours une espèce de martyre pendant deux heures. Il

essuya de plus diverses maladies extraordinaires ; et lorsque, dans ces occasions, on lui ordonnoit des potions dégoutantes pour la nature, il les savouroit à loisir, comme si ç'eût été quelque chose de délicieux. Cela ne le contentoit pas encore, il envioit aux autres leurs douleurs aigues. « Dieu, » disoit-il, les donne souvent à ceux » qui ne les voudroient pas ; et ceux » qui les lui demandent avec ardeur, » ne peuvent pas toujours les obtenir. » C'étoit en effet ce qu'il demandoit pour lui-même. Un Père de la Compagnie l'ayant un jour prié de faire pour lui la même demande qu'il faisoit pour lui-même, le Saint y consentit avec quelque peine ; et bientôt après le Père fut attaqué d'une fièvre brûlante, accompagnée de maux de tête si violens qu'il en perdit presque l'esprit. Il reconnut alors son indiscrétion ; et le saint homme ayant rétracté sa demande, ses maux cessèrent tout-à-coup. Ce grand desir des souffrances venoit, dans le serviteur de Dieu, de son amour pour Jesus crucifié. Il ne pouvoit se rappeller ce qu'il a souffert, sans desirer d'y participer, et sans prendre tous les moyens de contenter ce desir.

Réflexions. 1. Ai-je moins sujet de haïr et de détester le péché, que n'en

avoit ce grand Saint ? Ai-je moins de péchés à pleurer ? Sa vie, dès le tems de sa jeunesse, avoit été bien innocente : la mienne a été remplie de crimes. Pourquoi donc cette immense différence entre lui et moi, entre sa pénitence et la mienne ? Pourquoi ses larmes n'ont-elles jamais cessé de couler, tandis que les miennes ont été si-tôt taries ? Ne diroit-on pas que c'est aux ames innocentes à pleurer leurs fautes légères, et que c'est aux ames criminelles à vivre sans crainte ?

2. On ne peut pas toujours se proposer les Saints pour modèles dans les saintes rigueurs qu'ils ont exercées sur leur corps ; ce seroit une témérité présomptueuse de l'entreprendre. Mais qu'on se prive de bien des satisfactions qui ne sont point nécessaires ; qu'on tienne ses sens dans un continuel assujettissement ; qu'on les réprime, et qu'on ne s'en serve que pour le besoin, la charité, le devoir ; qu'on use d'une grande frugalité dans ses repas ; qu'on ne parle qu'avec réserve et circonspection ; qu'on se tienne toujours dans la posture la plus décente ; qu'on donne à chaque action la perfection dont elle est susceptible, ce qui d'ordinaire ne peut pas se faire sans quelque gêne ; ces choses, et d'autres semblables, fournis-

sent une ample matière de mortifier le corps, sans s'exposer aux inconvéniens qui accompagnent quelquefois les grandes austérités.

PRIÈRE.

Adorable Sauveur, vous qui n'avez pris une nature semblable à la nôtre, que pour l'offrir sans cesse en sacrifice à votre Père céleste ; vous dont le cœur a toujours été pénétré de douleur à la vue de nos péchés ; vous qui, dans les choses les plus pénibles, avez immolé continuellement votre volonté humaine à la volonté divine, et dont le corps a été, dans tous les instans de votre vie mortelle, offert en holocauste à la justice de votre Père : nous vous supplions, par les mérites et l'intercession de votre serviteur François de Borgia, dans qui vous avez fait reluire singulièrement cet esprit de sacrifice, de nous communiquer ce même esprit ; afin qu'après avoir ici-bas mené, comme lui, une vie pénitente et crucifiée, nous puissions, dans le ciel, avoir part aux récompense éternelles, que vous avez destinées aux vrais pénitens. Vous, qui vivez et régnez, etc.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'humilité de Saint François de Borgia.

Le propre de la vertu d'humilité est d'attacher nos esprits à la considération de notre propre foiblesse, de nous la faire aimer, et de nous porter, par une suite de cet amour, à fuir toute espèce d'élévation, et à rechercher au contraire tout ce qui peut servir à nous humilier. Ces effets de l'humilité parurent avec tant de perfection en Saint François de Borgia, qu'on peut le regarder comme un prodige d'humilité; et que l'Eglise elle-même nous le propose comme le plus parfait imitateur de Jesus humilié et anéanti. Toute sa vie fait voir l'intime conviction qu'il avoit de son extrême bassesse. L'abandon qu'il a fait de ses grands biens, et des honneurs et des dignités qu'il possédoit dans le siècle, a paru quelque chose de frappant aux yeux des hommes; mais ce n'étoit rien à ses yeux. Le bonheur de participer aux états humilians de son Sauveur, étoit, à son jugement, quelque chose de bien plus grand et de bien plus honorable.

C'est pourquoi il fit choix par préférence de la Compagnie de Jesus, parce qu'il espéroit y être à l'abri des dignités ecclésiastiques ; et parce qu'étant alors dans ses commencemens pauvre, inconnue et rebutée, il pourroit y trouver davantage les souffrances et les humiliations qu'il desiroit avec ardeur. Une fois admis dans la Compagnie, il rechercha les emplois les plus bas ; et il se soumettoit avec joie aux frères chargés des soins domestiques, lavoit la vaisselle, faisoit l'office de Portier, mandioit du pain par les rues. C'est ce qu'on lui vit faire à Barcelonne, où, quelques années auparavant, on l'avoit vu paroître avec tout l'éclat que demandoit sa qualité de Vice-Roi. Quand dans la suite il eut été choisi Général de la Compagnie, il se joignit à ceux de ses Religieux qui balayoient le côté de la place publique qui tenoit à la Maison Professe. Mais comme son humilité étoit parfaite, et qu'une vertu n'est jamais contraire à une autre vertu (quand elle est véritable), le Serviteur de Dieu y puisoit le courage et la force pour entreprendre et pour exécuter de grandes choses pour sa gloire. On a vu avec quelle grandeur d'ame il soutint le caractère d'Homme public ; cette même grandeur ne l'abandonna jamais. Moins

il se regardoit lui-même, plus il se persuadoit que Dieu suppléeroit à son impuissance. C'est ainsi que Saint Ignace, ayant obtenu pour lui un Bref secret de Paul III, par lequel il lui étoit permis de se comporter dans le monde selon sa qualité de Duc et sa dignité de Vice-Roi, quoiqu'il fût intérieurement lié par les vœux de Religion; il sût parfaitement allier ensemble, pendant près de quatre années, les devoirs d'un grand du monde, et ceux d'un simple Religieux. C'est ainsi que dans ce tems-là même, par les conseils de Saint Ignace, il entreprit l'étude épineuse de la Théologie, et se mit en état de recevoir le bonnet de Docteur, après avoir subi les examens ordinaires. C'est, enfin, ainsi que presque en sortant du siècle, il accepta par obéissance la surveillance de tous les Religieux de la Compagnie de Jesus qui étoient en Espagne. Dieu ne pouvoit en quelque sorte refuser une protection spéciale à cette ame humble, qui mettoit en lui toute sa confiance, qui n'agissoit que pour sa gloire, et qui ne s'approprioit rien de ses dons et de ses succès; mais les rapportoit entièrement à sa divine Majesté.

Réflexions. 1. Si je ne suis pas humble, ce n'est pas que je ne sois convaincu que je n'ai de mon fond que le néant,

la misère, la corruption, la malice : j'en fais à chaque instant l'expérience ; et pour peu que je veuille y réfléchir, je conviens aisément que tout le bien qui est en moi vient de Dieu, soit comme auteur de la nature, soit comme auteur de la grace ; et que je ne puis réclamer comme propre que le péché. C'est une vérité que la foi, que la raison me démontrent ; mais je n'y pense point.

2. Quand on est bien convaincu que toute gloire appartient à Dieu, et que rien ne nous est dû que la honte et la confusion, on doit aussi-tôt renvoyer à Dieu l'honneur, l'estime et les louanges qu'on pourroit recevoir des hommes, et ne retenir pour soi que l'opprobre et le mépris. Il est juste que l'homme se contente de ce qui lui est propre, et qu'il rende à Dieu l'hommage d'un bien qui lui appartient, et qu'il déclare ne vouloir céder à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.* Mais quand on voit que le Verbe fait homme a préféré les humiliations et les mépris, qu'il les a divinisés par son choix, qu'il a témoigné la plus grande ardeur pour toutes ces choses, que le monde rejette avec horreur ; qu'il a voulu s'en rassasier, qu'il nous invite à les embrasser à son exemple ; que nous ne pouvons lui plaire que par elles : comment ne pas en

en reconnoître l'excellence, la bonté, la nécessité ?

3. La véritable humilité, étant produite en nous par l'esprit de vérité et d'amour, est toujours accompagnée et suivie des effets les plus précieux. Ces effets sont ceux qu'on apperçut toujours dans la conduite du Serviteur de Dieu : une obéissance prompte et entière, une patience inaltérable, un grand courage. Si les bas sentimens que j'ai de moi-même ; si la vue de ma misère, de ma foiblesse, de mes péchés, n'opère en moi rien de semblable ; si je tombe dans la défiance, dans l'abbatement, dans le murmure, dans le trouble ; si je m'écarte de l'obéissance ; si je n'ose entreprendre rien de grand, lors même que le Seigneur m'en sollicite, que mon devoir l'exige, ou que mes supérieurs le commandent ; je dois en conclure que ces sentimens n'ont qu'une fausse apparence de l'humilité, et n'ont pas la réalité de cette vertu ; que ce n'est pas un fruit de l'Esprit-Saint, mais un piège de l'esprit de malice qui se cache pour me séduire sous l'apparence de cette vertu. Ne m'a-t-il pas déja souvent trompé par cet artifice ?

PRIÈRE.

Je vous la demande instamment, ô

mon divin Sauveur, cette humilité qui vous fut si chère; c'est par elle que vous avez réparé les outrages que notre orgueil avoit faits à la grandeur de votre Père, et que vous avez obtenu grace pour tous ceux qui seroient vos imitateurs. Gravez-la profondément dans nos cœurs; et faites-nous la grace de l'exprimer dans toutes nos actions: afin que marchant constamment, après vous, avec votre fidèle serviteur François de Borgia, dans le sentier des humiliations, nous puissions rendre gloire à votre Père, réparer nos fautes passées, et participer à la gloire que vous nous avez acquise et méritée par votre humilité. Vous, qui vivez et régnez, etc.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION.

La foi de Saint François de Borgia.

LA foi, nous dit le Saint Concile de Trente, *est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute justification.* C'est sur la foi que pose tout l'édifice de la justice chrétienne. Le Seigneur, dès l'enfance de Saint François de Borgia, l'avoit doué d'une foi vive; de-là, ce goût qu'il pre-

noit déja à entendre la parole de Dieu, le respect profond, la dévotion tendre qu'il avoit pour tout ce qui regardoit le culte divin, et l'amour qu'il avoit pour le saint exercice de l'oraison. Dans un âge plus avancé, n'étant encore que séculier, déja sa vie, comme celle du juste, étoit une vie de foi; et cette foi se produisoit de jour en jour d'une manière plus parfaite. Tout le rappelloit à Dieu. Lorsqu'il regardoit les Cieux, ou qu'il contemploit les autres merveilles de la nature, son esprit s'élevoit vers l'auteur de toutes choses. Jusques dans les délassemens qu'il prenoit alors à la chasse, les moindres objets lui rappelloient quelque vérité touchante qui le pénétroit. La docilité de l'épervier qui se laisse apprivoiser par les hommes pour un peu de nourriture qu'il en reçoit, lui rappelloit la dureté de l'homme, que tous les bienfaits de Dieu ne sont pas capables d'amolir et de gagner. Dans les ruses de cet animal pour se saisir de sa proie, il découvroit les artifices du malin esprit pour séduire les hommes; il voyoit dans la promptitude du chien à se dessaisir de sa proie au premier son de la voix de son maître, un contraste humiliant avec la conduite de l'homme, qui, malgré les ordres et les menaces foudroyantes de son Dieu,

s'acharne souvent à la poursuite des plaisirs vils et dangereux qu'il lui défend. Ces pensées produisoient en lui des actes continuels d'adoration, d'admiration, de reconnoissance et d'amour; et ces actes étoient accompagnés de tous les sacrifices dont les circonstances lui fournissoient l'occasion. C'est ainsi que dans le délassement dont on vient de parler, réprimant l'impétuosité de la nature, il baissoit les yeux dans le moment où l'épervier fondoit sur sa proie.

Jesus-Christ étoit le principal objet de la foi du Serviteur de Dieu, comme il doit l'être de celle de tout chrétien. C'étoit en lui qu'il ne se lassoit point de contempler les perfections de la Divinité. Le mystère d'un Dieu fait homme lui montroit la puissance, la bonté, la grandeur, la sagesse de Dieu, dans un jour qui le ravissoit. Il étoit sur-tout singulièrement affecté envers les souffrances du Sauveur dans sa Passion, et son amour infini pour les hommes dans la sainte Eucharistie. La vue de Jesus-Christ, pauvre, rassasié d'opprobres, tout couvert de plaies, attaché à la croix, étoit toujours présente à son esprit; et c'étoit ce qui lui donnoit tant d'ardeur pour les humiliations et les souffrances. C'est ce qui le portoit à exercer sur lui-même ces saintes ri-

gueurs, que Saint Ignace, quelque mortifié qu'il fût lui-même, se crut obligé de modérer, en chargeant un frère de veiller continuellement sur lui, et d'arrêter en ce point son desir d'imiter le Sauveur. C'est aussi ce qui le faisoit fuir avec tant de soin toutes sortes d'élévation. Son attrait pour le Saint Sacrement ne sauroit s'exprimer : il passoit, dans les églises où Jesus-Christ reposoit dans son tabernacle, tout le tems que ses affaires laissoient à sa disposition, toujours en oraison et dans l'anéantissement le plus profond. Il célébroit chaque jour avec de nouveaux sentimens de respect et de piété ; et lorsqu'il fut élevé aux supériorités de son Ordre, ce qui l'en consoloit, disoit-il, c'étoit le bonheur que lui procuroit son rang, de pouvoir participer aux saints mystères un ou deux jours de plus dans l'année ; savoir le vendredi et le samedi de la Sainte Semaine. Il avouoit aussi qu'un quart d'heure de son action de grace après la communion, lui faisoit goûter plus de délices que tout ce dont il avoit joui dans le monde.

Son attachement pour la sainte Eglise, l'épouse et le corps mystique du Sauveur, répondoit à l'amour qu'il avoit pour son époux et pour son chef. Il ne pouvoit y avoir d'enfant plus soumis et

plus attaché à sa doctrine; il en révéroit tous les usages et toutes les saintes cérémonies ; et le sceau de son approbation lui paroissoit imprimer un nouveau degré d'autorité et de sainteté aux choses les plus saintes et les moins suspectes. C'est ce qui lui fit desirer avec tant d'ardeur, que les Exercices de Saint Ignace recussent une approbation solemnelle du Saint-Siège. Ce même attachement pour l'Eglise et pour la foi de l'Eglise, le remplissoit de zèle pour envoyer des Missionnaires dans les pays les plus éloignés et les plus barbares. Parmi ces Missionnaires de la Compagnie, il y en eut jusqu'à soixante qui, dans le peu d'années qu'il fut Général, scellèrent la foi de leur sang. On peut dire que lui-même mourut pour témoigner son zèle pour l'Eglise, et son obéissance au Souverain Pontife, lorsque le Pape Pie V. voulut qu'il accompagnât le Cardinal Alexandrin, qu'il envoyoit en qualité de son Légat, dans les différentes cours de l'Europe. Le Saint vit bien qu'il ne pourroit pas survivre à la fatigue du voyage ; mais le desir de servir l'Eglise lui fit compter pour rien ce qu'il prévoyoit : car, en arrivant à Rome après son voyage, sa vie étoit désespérée ; et il mourut deux jours après, plein de joie de ce qu'il mouroit comme il l'avoit

desiré, dans la ville sainte, et sous les yeux du vicaire de Jesus-Christ.

Réflexions. 1. C'est de la foi que mes actions doivent tirer l'esprit qui les anime ; sans cela mes actions peuvent être bonnes d'une bonté morale, mais elles ne le seront jamais d'une bonté surnaturelle : et ne dois-je pas sentir qu'ayant été créé pour une fin surnaturelle, il ne me suffiroit pas de donner à mes actions une bonté morale ? Avec cela je ne remplirois pas les desseins de Dieu sur moi.

2. La qualité de chrétien me rappelle sans cesse à Jesus-Christ ; elle m'avertit que je lui dois tout ce que je suis, que je suis tout en lui et que je ne dois vivre que pour lui. C'est par Jesus-Christ que j'ai reçu la foi ; c'est lui que la foi me fait d'abord connoître : Jesus-Christ est Dieu, il est homme. Il est Dieu ; cette qualité me fait voir en lui une grandeur infinie, qui doit m'inspirer le respect le plus intime toutes les fois que je m'approche de lui pour le prier, pour l'honorer, pour le recevoir. Il est homme ; cette qualité me rappelle ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert pour moi. Que cette vue est propre à me remplir de tendresse et de reconnoissance ! Je ne dois point séparer ces deux choses, la divinité et l'humanité de Jesus-Christ.

Je dois toujours joindre à son égard ces deux sentimens, le respect et l'amour. Si ma foi étoit vive, quelle impression ne feroit pas sur moi ce divin assemblage de grandeur et d'abaissement, de justice et de miséricorde, de force et de foiblesse, que j'apperçois en Jesus-Christ? Pourrois-je me défendre d'en être occupé. Que le monde me paroîtroit vil auprès de Jesus-Christ; que cela serviroit à réformer mes jugemens, à me consoler, à m'animer, à me fortifier dans tous les événemens de la vie!

3. C'est dans l'Eglise qu'est le dépôt de la foi; c'est par les mains de son Epouse que Jesus-Christ la communique à mon ame. Si j'ai la foi, je dois appartenir à l'Eglise, je dois être un enfant soumis à ses ordres, croire sans balancer tout ce qu'elle m'enseigne; parce qu'unie étroitement avec Jesus-Christ, dirigée, éclairée par l'esprit de vérité, elle ne peut avoir d'autre langage que celui de la vérité. Je dois demeurer invariablement attaché au corps de ses Pasteurs légitimes; reconnoître dans le Souverain Pontife, Evêque de Rome, le Vicaire de Jesus-Christ; celui à qui le Seigneur a remis les clefs du royaume des Cieux, celui sur lequel il a bâti son Eglise, et à qui il a confié le soin des agneaux et des brebis. Je dois me sou-

mettre à son autorité, et recevoir ses loix avec amour et respect, dans tout ce qui concerne le gouvernement des ames. Ce sont là mes sentimens, et je suis prêt à les signer de mon sang. J'abhorre l'hérésie, le schisme et l'infidélité; je rejette et j'anathématise de tout mon cœur, ce que l'Eglise a rejetté et anathématisé.

Prière.

Soyez béni, Seigneur, de la grace que vous m'avez faite préférablement à tant d'autres, de m'éclairer des pures lumières de la foi, de vous être fait connoître à moi, de m'avoir fait naître dans le sein du Christianisme; soyez béni de ce que, dans ce tems d'orages et de tempêtes, vous m'avez fait la grace de ne me point séparer du tronc et de rester ferme dans la foi de votre Eglise. Mettez le comble à ces graces, en affermissant de plus en plus ma foi, et en la rendant vive et efficace, telle qu'elle fut dans votre serviteur François de Borgia; desorte qu'à son exemple je méprise tous les biens périssables de cette vie, pour m'attacher uniquement à vous, qui vivez et régnez, etc.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION.

L'espérance de Saint François de Borgia.

L'ESPÉRANCE de notre Saint eut toutes les qualités qu'elle doit avoir pour être parfaite : elle fut bien réglée, elle fut persévérante, et portée jusqu'à l'héroïsme. Elle fut bien réglée dans son objet, dans ses motifs et dans ses moyens. 1°. Dans son objet ; il avoit profondément gravé dans le cœur cette sentence du Psalmiste, qui nous défend de mettre notre confiance dans les rois de la terre : *Nolite confidere in principibus* ; et cette autre de l'Apôtre, qui veut qu'on avertisse les riches de ne point s'appuyer sur des richesses toujours incertaines, mais seulement dans le Dieu vivant : *Dicite divitibus.....non sperare in incerto divitiarum, sed in Deo vivo.* Il étoit pénétré de ces sentimens longtems avant que la mort de l'Impératrice Isabelle lui eût montré plus sensiblement le néant de toutes les grandeurs humaines. Dans une maladie assez considérable qu'il eut, étant encore jeune, l'Empereur Charles-Quint l'étant venu visiter, ainsi que plusieurs des grands de

son royaume, et tous lui ayant témoigné la part qu'ils prenoient à son mal; comme le jeune homme n'en souffroit pas moins, lorsqu'ils s'étoient retirés, il le faisoit remarquer à ceux qui se trouvoient près de lui, en leur disant qu'il ne falloit point s'appuyer sur ceux dont le pouvoir étoit si borné; que ce seroit bâtir un édifice sur un sable mouvant. 2°. Les motifs de son espérance furent toujours la miséricorde de Dieu, les mérites de Jesus-Christ, et les promesses qu'il nous a faites. Il se rappelloit sans cesse que les miséricordes de Dieu étoient sans bornes, que les mérites de Jesus-Christ étoient plus que suffisans pour racheter mille mondes; qu'un Dieu, infiniment fidèle, s'étoit engagé lui-même à se donner à ceux qui le cherchoient avec droiture. 3°. Les moyens. Il savoit que si notre espérance doit être sans bornes, à ne considérer que Dieu, elle doit être mêlée de quelque incertitude par rapport à nous; parce que la promesse du salut n'est pas absolue, mais conditionnelle; et que l'accomplissement de cette condition dépend de notre volonté toujours inconstante; que Dieu nous donne, pour fixer cette inconstance, tous les moyens qui nous sont nécessaires; mais que c'est à l'homme à en faire un saint

usage. Ces vérités, qu'il avoit toujours présentes à l'esprit, le rendoient attentif à profiter de toutes les graces du Seigneur, à prier sans cesse, à se mortifier, à veiller sur lui-même; en un mot, à user de tous les moyens les plus efficaces pour rendre certaine sa vocation au bonheur éternel.

2°. Elle fut persévérante et portée jusqu'à l'héroïsme. Quelle persévérance dans la poursuite de sa vocation pour parvenir à ce qu'il desiroit; dans la pratique des vertus les plus rudes et les plus pénibles; dans la prière et l'oraison, à laquelle il consacroit souvent huit heures par jour! Il espéroit même souvent contre toute espérance, ou du moins lorsque tout motif humain d'espérer paroissoit ôté; et Dieu se plaisoit à couronner son espérance par des faits miraculeux. C'est ainsi qu'étant au collège de Séville, lorsqu'il avoit été nommé, par Saint Ignace, Commissaire de la Société en Espagne, un jour qu'il n'y avoit rien à servir à table, il voulut néanmoins qu'on donnât le signal pour aller au réfectoire; et au moment même, il survint des provisions en telle abondance, qu'il y en eut assez pour en distribuer aux pauvres du dehors. On peut aussi attribuer à ses prières et à sa grande confiance en Dieu, le bonheur

qu'eut la Société, sous son gouvernement, de conserver toutes ses maisons, quoiqu'il y en eût alors un grand nombre réduites à une extrême pauvreté.

Réflexions. 1. Combien de personnes dont l'espérance est déréglée dans son objet, dans ses motifs et dans ses moyens! Combien ne desirent point Dieu! Ceux-là ne méritent pas le nom de chrétiens, ils n'ont rien de commun avec Jesus-Christ; tous leurs desirs sont pour la terre, pour ses biens, pour ses plaisirs, ses honneurs, sa réputation; leur esprit est tout occupé de ces faux biens, leur cœur s'y porte sans cesse. Combien se proposent Dieu comme leur dernière fin; et concevant l'espérance de le posséder un jour, ne s'appuient pas entièrement sur la miséricorde de Dieu, sur les mérites de Jesus-Christ, sur les promesses qu'il nous a faites; mais sur leur travail, leurs vertus, leurs efforts, leurs mérites! Ils n'excluent pas, il est vrai, les véritables motifs de l'espérance chrétienne; mais ils ne les estiment pas assez, ils ne s'en occupent pas assez; ce n'est pas de Dieu seul qu'ils attendent leur salut, c'est aussi d'eux-mêmes. Delà vient qu'ils tombent souvent dans l'abbattement et le désespoir, lorsque Dieu, pour les désabuser, permet qu'ils

éprouvent toute leur foiblesse. Combien encore négligent les moyens de salut que le Seigneur exige, ou du moins n'en font pas assez d'usage! Ils ne prient point, ne veillent point sur eux-mêmes; ils se tiennent dans une criminelle oisiveté, comme si Dieu vouloit faire seul l'ouvrage de leur salut, et ne demandoit pas pour agir, leur coopération. Je dois faire là-dessus de sérieuses réflexions.

2. Il y en a très-peu en qui l'espérance soit persévérante; il y en a très-peu qui n'ayent point ici-bas de cité, et qui cherchent celle que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs; il y en a très-peu qui n'ayent de goût que pour les choses du Ciel, et qui foulent aux pieds tout ce que le monde estime. Entrons cependant dans ces sentimens; c'est le caractère des chrétiens, c'est l'esprit du Christianisme, parce que c'est celui de Jesus-Christ. Montrons par-là que nous sommes les enfans de Dieu, et que nous ne voulons point d'autre héritage que celui que nous destine notre Père céleste. Ne nous contentons point encore de ces sentimens dans un dégré de médiocrité; à l'exemple de celui dont nous méditons les vertus, proposons-nous d'en acquérir la perfection. Que notre mépris pour le monde aille jusqu'à la

haine, jusqu'à l'horreur ; regardons le monde avec les yeux de Jesus-Christ ; que nos desirs soient ceux de son cœur adorable ; soupirons, comme lui, après ce que la nature craint, après ce que le monde abhorre ; ne vivons que pour lui, et ne souhaitons que les biens qu'il nous a promis ; mais ne les attendons que de sa miséricorde infinie et des mérites de son sang précieux.

PRIÈRE.

Seigneur, Dieu tout-puissant, qui nous avez tirés du néant pour vous connoître et vous aimer en cette vie, et pour être heureux de votre bonheur, en vous possédant éternellement dans l'autre vie ; pardonnez-nous si nous n'avons que trop souvent perdu de vue une fin si sublime, et substitué la créature au Créateur ; faites-nous la grace d'être tellement remplis de l'espérance chrétienne, que nous ne recherchions, que nous n'amions, que nous ne goûtions rien ici-bas que votre grace et votre amour ; et que par les mépris et la fuite des biens et des honneurs du monde, nous puissions, sur les traces de votre serviteur François de Borgia, arriver au bienheureux séjour où tous les honneurs et tous les biens sont éternels. Nous-vous en supplions par N. S. J. C.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la charité de Saint François de Borgia.

La charité aime Dieu pour lui-même, et le prochain pour Dieu. L'un et l'autre amour fut très-parfait dans notre Saint. Son amour pour le prochain fut très-parfait dans les motifs sur lesquels il étoit appuyé, et dans les effets qu'il produisoit. Les motifs de cet amour n'avoient rien d'humain ; il ne considéroit dans le prochain ni ses bonnes, ni ses mauvaises qualités ; parce que les unes auroient pu altérer la pureté de son amour, et les autres en auroient pu diminuer l'ardeur. Il ne voyoit dans l'homme que la créature de Dieu, son image, son enfant, un être fait pour jouir de Dieu et chanter éternellement ses louanges, le frère d'un Homme-Dieu, le membre de Jesus-Christ, le prix de son sang, un autre Jesus-Christ; et parce qu'il recontroit ces qualités dans tous les hommes, son amour étoit universel. Il embrassoit tous les hommes sans exception, il les aimoit tous de cet amour dont Jesus-Christ les a aimés :

et s'il eût pu connoître le rang que chacun d'eux tenoit dans le cœur de Jesus, il le leur auroit donné dans le sien. Son amour pour ceux que le sang unissoit à lui, étoit de même tout spirituel. *Je les aime*, écrivoit-il à un de ses confrères, *je prie pour eux comme je le dois; et ma prière est d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle tient moins de la chair et du sang.* Lorsqu'il apprit la mort de la Comtesse de Lerme, sa fille, dame ornée des plus rares qualités, le Connétable de Castille, étonné de la tranquillité avec laquelle il recevoit cette nouvelle, lui en demanda la raison. *Depuis que je me suis donné à Dieu*, répondit le Saint, *Dieu m'a demandé mon cœur; et j'ai souhaité le lui donner d'une manière si parfaite, qu'aucune créature, ni vivante, ni morte, ne pût y faire impression.*

Les effets d'un amour si pur répondoient aux motifs qui l'animoient. Il ne pouvoit mépriser ceux dans qui il voyoit des qualités et des titres si dignes d'amour et de respect. Il ne se préféroit à personne, ou plutôt il se tenoit toujours au dernier rang, et estimoit tout le monde plus que lui. Il auroit voulu rendre à chacun ce qu'il eût rendu à Jesus-Christ lui-même, qui considéroit dans la personne du prochain. Il ne

conservoit le souvenir d'une injure que pour s'exciter à aimer davantage celui dont il l'avoit reçue. Il comptoit pour bien peu de chose tout ce qu'il faisoit pour le prochain ; et en effet, tous les services qu'il rendoit aux autres, toutes les peines, tous les travaux qu'il enduroit pour eux, étoient bien peu de chose auprès de ce qu'il auroit voulu faire ou souffrir, sur-tout pour leur procurer des biens spirituels. Il étoit toujours prêt à faire pour eux le sacrifice de la vie, et de tout ce qu'il avoit de plus cher. Il alloit souvent dans les hôpitaux, et s'attachoit à ceux qui étoient attaqués de maladies contagieuses, au risque d'être victime de sa charité. En 1566, une épidémie dangereuse affligea plusieurs quartiers de la ville de Rome ; quatre mille maisons en furent attaquées ; et dans plusieurs de ces maisons, tous les habitans étant malades, il ne se trouvoit personne pour servir les autres. Dans cette extrémité, le Saint, alors Général de la Compagnie, s'offrit lui-même au saint Pape Pie V. avec les siens, pour administrer les secours spirituels et corporels aux malades. Son offre fut acceptée ; et par les soins de sa charité, le fléau cessa bientôt.

2°. Mais s'il aimoit ainsi le prochain

pour Dieu, combien devoit-il aimer Dieu lui-même ? L'amour de Dieu produit deux effets dans l'ame qu'il possède. Le premier, est de lui inspirer l'horreur la plus vive de tout ce qui peut déplaire à Dieu. Il seroit impossible d'exprimer l'horreur que le Saint avoit de ses moindres fautes, et tout le soin qu'il prenoit pour s'en préserver. Il ne pouvoit parler du péché sans être pénétré des plus vifs sentimens d'indignation contre le péché lui-même, et d'une tendre compassion pour les pécheurs. Lorsqu'il prêchoit sur l'offense faite à la Majesté divine, et sur le tort que l'homme se fait à lui-même par le péché, ses paroles étoient comme des coups de tonnerre qui réveilloient le pécheur, et comme des foudres qui brisoient les cœurs des plus endurcis. Pour se maintenir lui-même dans la plus grande pureté, il avoit, deux fois le jour, recours à la piscine sacrée dans le sacrement de Pénitence.

Le second effet de l'amour divin est de nous rendre Dieu présent par-tout. Nous avons déja dit de Saint François de Borgia, qu'il voyoit Dieu dans toutes les créatures. Chaque chose lui rappelloit le rapport qu'elle avoit avec le Dieu Sauveur, dans le mystère de la Rédemption des hommes, et rendoit perpétuel en lui le souvenir de Jesus crucifié :

souvenir qui ranimoit dans son cœur le feu le plus pur et le plus ardent. Rien ne pouvoit le distraire de Dieu et de Jesus-Christ, ni même de la pensée de la Mère de Dieu, pour qui, dès la première enfance, il avoit toujours eu l'affection la plus tendre et la dévotion la plus solide ; les effusions continuelles de son cœur pour elle étoient des preuves de la sincérité et de l'ardeur de son amour.

Réflexions. 1. Quel est mon amour pour le prochain ? Est-ce une véritable charité ? est-ce en Dieu, est-ce pour Dieu que je l'aime ? Est-ce Dieu, est-ce Jesus-Christ que je considère en lui ? Si j'aimois ainsi le prochain, je supporterois sans peine ses défauts, ses misères, ses foiblesses ; ou plutôt, ce que la foi me découvre en lui de divin, voileroit à mes yeux tout ce qu'il y a dans lui de moins aimable, ou je ne le verrois que pour lui porter une tendre compassion ; je l'estimerois, je le préférerois à moi-même, je l'honorerois, je le préviendrois en tout. Ce seroit Jesus-Christ que je servirois en lui, et je me tiendrois honoré de le faire ; le rang, la noblesse, la beauté, les talens, l'esprit, le savoir ne seroient pas ce que j'estimerois en lui ; le défaut de toutes ces qualités ne me le rendroit pas moins

cher. Tout cela ne me paroîtroit qu'un dehors inéprisable, une vile écorce à laquelle je ne dois pas m'arrêter, pour découvrir dans l'homme ce que Dieu y considère uniquement. Que puis-je me répondre là-dessus ? Que j'ai peu connu la charité, que je l'ai peu pratiquée, lors même que croyois aimer le prochain d'une manière plus parfaite.

2. Si mon amour pour mon Dieu étoit une véritable charité, s'il étoit aussi véritable que j'aime quelquefois à le croire, je demeurerois en Dieu, et Dieu demeureroit en moi ; ainsi que le dit le Disciple bien-aimé : *Qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo.* Dieu seroit avec moi comme dans son sanctuaire : je serois en lui comme dans le centre de mon repos, comme dans mon unique refuge ; il seroit avec moi pour me préserver du péché, pour me protéger, pour m'enrichir de ses biens, pour me remplir de sa force, pour me communiquer ses graces : je serois avec lui pour l'honorer, pour le remercier de ses bienfaits ; je penserois toujours à lui, comme il pense toujours à moi ; je me réjouirois en sa présence, je le trouverois par-tout, je le verrois en tout, et mon cœur et mon esprit prendroient sans cesse leur essor vers lui, et se réposeroient dans son sein. L'orai-

son feroit mes délices ; et la plus continuelle comme la plus douce de mes occupations, seroit de m'entretenir avec le Dieu de mon cœur. Ai-je en moi ces preuves d'une véritable charité ? Est-ce de Dieu et des choses de Dieu que mon esprit et mon cœur sont occupés ? Est-ce de Dieu que j'aime à parler et à entendre parler ? Si je m'occupe de la terre, ne dois-je pas craindre que mon trésor soit sur la terre, et non dans le ciel : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.*

Prière.

Esprit saint, amour consubstantiel du Père et du Fils, descendez dans mon cœur, remplissez toute la capacité de mon ame, bannissez-en tout ce qui vous y déplaît, et répandez en moi votre divine charité. Que j'aime mon Dieu pour lui-même, et mon prochain pour Dieu ; que j'aime mon prochain comme moi-même ; que son salut, que son véritable bien me soit cher ; et que je ne néglige ni travaux, ni peines, ni prières pour le procurer. Que j'évite de l'offenser en aucune chose, et que je lui fasse tout le bien qui peut dépendre de moi. Voilà ce que je vous demande, ô mon Dieu, afin qu'après vous avoir aimé dans cette vie de toute l'ardeur de mon

ame, à l'exemple de votre serviteur François de Borgia, je puisse dans l'autre ne plus être qu'un même amour avec vous. Par N. S. J. C.

DIXIÈME MÉDITATION.

Pour la Fête de Saint François de Borgia, le 10 Octobre.

Saint François de Borgia a suivi Notre Seigneur dans les états de sa vie mortelle; il participe maintenant, dans le Ciel, à sa gloire et à son bonheur.

La vie du Saint sur la terre a été, comme celle du Sauveur, une vie d'humiliation, de souffrances et de prières; elle est maintenant, comme celle de Jesus glorifié, une vie de gloire, de bonheur et de jouissance divine. L'Eglise, dans l'oraison du jour consacré à la gloire de ce Saint, l'honore du titre magnifique d'imitateur de l'humilité de Jesus-Christ. C'est à la suite de Jesus, rassasié d'opprobres et d'humiliations, qu'il a constamment marché; et il l'a fait d'une manière éclatante, d'une manière qui l'a rendu digne de devenir lui-même le modèle d'un grand nombre, sur-tout des grands de la terre: *Imitatorem gloriosum.*

Il a imité le Fils de Dieu autant qu'il lui étoit possible, en se dépouillant de tout l'éclat de la gloire dont il étoit environné ; il l'a imité dans le choix qu'il a fait d'une vie obscure ; il l'a imité dans la soif qu'il avoit pour le mépris, et dans son amour pour l'abjection, pour la pauvreté, pour la nudité de la croix, et dans la pratique de toutes les vertus que le monde abhorre et méprise : et c'est par cette imitation des humiliations de Jesus, qu'on doit juger de la part qu'il a maintenant à sa gloire. Cette gloire a commencé à sa mort, à ce moment où finit celle des grands du siècle. Dès ce moment, on s'est prosterné devant lui, on l'a invoqué, on a employé son crédit et sa puissance. Sa gloire a rempli l'univers ; avec quelle pompe a-t-on célébré son triomphe, lorsqu'il a été placé sur nos autels ? Foible image de la gloire dont il a joui dans le Ciel dès l'instant de son bienheureux trépas. Cette gloire est proportionnée à son humilité. Sur la terre, il a foulé aux pieds la grandeur, les honneurs, les dignités ; il a toujours recherché la dernière place : à quel haut rang le Seigneur ne l'a-t-il pas fait monter dans son royaume céleste ? *Qui se humiliaverit, exaltabitur.*

L'amour des souffrances est inséparable

rable de l'amour des humiliations ; le Saint les a possédés l'un et l'autre. Avide de souffrances, il n'en étoit jamais pleinement rassasié ; il recevoit avec reconnoissance toutes celles que le Seigneur lui envoyoit, de quelque nature qu'elles fussent ; et comme si celles-ci, quoique continuelles, n'eussent pas été suffisantes, il étoit ingénieux à se tourmenter lui-même. Il refusoit à ses sens, autant qu'il le pouvoit, toutes sortes de satisfactions. Il pouvoit bien dire avec l'Apôtre, qu'il portoit toujours dans son cœur la mortification de Jesus-Christ. Souvent le Seigneur l'en récompensoit en inondant son ame de délices célestes. Mais c'est à la mort, c'est après la mort qu'un bonheur incomparable devoit être son partage. A la mort, la joie divine qui éclatoit sur son visage, ravissoit tous ceux qui eurent le bonheur d'en être témoins. Mais qui pourroit exprimer celle que goûta ce serviteur fidèle, lorsque, pour récompenser toutes les peines qu'il avoit endurées à son service, et pour le faire aimer des hommes, le Seigneur lui àdressa ces consolantes paroles : « Cou-
» rage, bon et fidèle Serviteur ; parce
» que vous avez été fidèle en peu de
» choses, entrez dans la joie de votre
» maître ? »

Le don de prière et d'oraison a pareillement éclaté dans Saint François de Borgia. Il donnoit ordinairement huit heures par jour au saint exercice de l'oraison ; ou plutôt sa vie n'étoit qu'une oraison continuelle. Tout l'élevoit à Dieu, tout l'unissoit à Dieu ; et Dieu se plaisoit à se communiquer à son ame d'une manière toute particulière ; il éclairoit son esprit des plus pures lumières, il lui dévoiloit l'avenir, il lui découvroit le secret des cœurs, il lui mettoit à la bouche des paroles enflammées qui touchoient, qui convertissoient les pécheurs les plus endurcis. C'étoit en même-tems un feu consumant qui purifioit sans cesse son cœur, qui l'embrâsoit des plus vives ardeurs de la charité, qui le transformoit en lui-même. Que le desir qu'il avoit de voir Dieu sans voiles et sans nuages étoit brûlant! quelle sainte impatience de posséder le souverain bien, de s'unir à lui, d'aimer sans partage et sans distraction cette infinie beauté, qui seule lui paroissoit aimable ! que l'espoir de posséder bientôt le bien-aimé de son cœur, répandit de douceur sur le dernier jour de sa vie, sur ce moment qui paroît si redoutable à ceux dont la vie n'a pas été toute de prières! Oh ! qu'elle fut après sa mort, et qu'elle est maintenant par-

faite, qu'elle est délicieuse, la jouissance de ce bien, après lequel il avoit tant soupiré ! avec quelle joie toujours nouvelle contemple-t-il dans la gloire, celui qu'il ne cessoit point de contempler ici-bas dans les souffrances et les humiliations ! Quelle joie doit-il maintenant goûter dans sa compagnie, dans celle de l'auguste Marie à laquelle il étoit si singulièrement dévoué, dans celle des Anges et des Saints, lui qui pendant sa vie avoit mis sa gloire et son bonheur même à tenir le dernier rang dans sa compagnie souffrante et persécutée !

Réflexions. 1. Que le sort de ceux qui sont véritablement à Jesus-Christ est préférable à celui des gens du monde ! La gloire de ceux-ci ne s'étend pas au-delà du trépas ; toute leur grandeur vient se briser contre le tombeau. Tôt-ou-tard leurs cendres, et le souvenir même de leur nom périt avec eux. C'est un son qui frappe inutilement l'air, et qui ne le frappe qu'un moment : *Periit memoria eorum cum sonitu.* Que deviennent-ils eux-mêmes ? Quel est leur partage ? Que leur reste-t-il de ces postes éclatans qu'ils ont occupés, de ce bruit qu'ils ont fait sur la terre, de cette réputation qu'ils s'étoient acquise ? Plus ils ont été grands aux yeux des hommes,

s'ils ne l'ont pas été devant Dieu par la sainteté de leur vie, plus ils sont vils et mépriſables ; ils sont sous les pieds de ceux qu'ils ne daignoient pas même regarder sur la terre, ils sont couverts d'un opprobre éternel. La gloire des serviteurs de Dieu commence à leur mort. Ils n'ont pas voulu de la gloire du monde, ils ont mieux aimé partager l'opprobre de Jesus-Christ avec le peuple de Dieu, que de jouir de la faveur passagère des maîtres de l'Egypte. A la mort, le Roi des Cieux leur fait part de sa gloire. De l'ombre même du tombeau sort l'éclat qui les environne. Le monde rend justice à leur haute vertu ; ou si Dieu permet qu'elle reste dans l'oubli sur la terre, il la proclame hautement devant tous les habitans du Ciel. Tel est le sort de Saint François de Borgia ; mais ai-je sujet de l'espérer ? Que dois-je faire pour le mériter ?

2. Que le bonheur dont jouit maintenant ce grand Saint, me fait sentir bien vivement la vérité de cette parole de l'Apôtre : « Que les souffrances de » cette vie ne peuvent entrer en com- » paraison avec la gloire qui nous est » réservée en l'autre ; et qu'un moment » de la plus légère souffrance opère en » nous, au-delà de toute mesure et de » toute élévation, un poids immense

» de gloire »! Lorsque nous fixons nos regards, non sur les objets qui frappent nos yeux, mais sur ceux que la foi présente à nos esprits, les peines ne sont plus, elles se sont évanouies comme un songe, elles n'ont duré que le court moment de la vie présente ; les joies dureront toujours. C'est le partage qu'a choisi Saint François de Borgia, et qui ne lui sera point ôté ; l'éternité toute entière est la mesure de son bonheur. Que les joies auxquelles il a renoncé sont peu de chose en comparaison de ce torrent de voluptés pures, dans lequel son ame est toute plongée! O mon Dieu, que cette pensée me semble lumineuse! Sa lumière m'éclaireroit-elle en vain ? Quand, enfin, me consacrerai-je à la poursuite de la sagesse, et mépriserai-je les joies dont elle me montre la folie ?

3. C'est par mon assiduité, par ma ferveur dans la prière, que je témoigne à mon Dieu le desir que j'ai de jouir éternellement de sa présence, et que je travaille à m'en rendre digne. Par la prière, on s'approche de Dieu, on quitte le commerce des hommes pour s'entretenir avec lui ; on quitte le séjour de la terre, pour s'élever jusqu'au séjour bienheureux, où il fait éclater sa gloire ; on se prosterne devant sa Ma-

jesté divine ; on se mêle au chœur des Anges , pour chanter avec eux ses louanges ; on a recours à sa bonté paternelle pour en être soulagé dans ses besoins. Si donc je néglige la prière , si je ne lui donne que peu de tems , si je ne la fais même qu'à regret , si je me laisse aller au dégoût , à l'ennui , à la paresse ; quelle marque puis-je lui donner que je veux sincèrement être avec lui , que je desire le Ciel , que je le regarde comme ma patrie ; et que ce monde n'est pour moi qu'un lieu d'exil , une terre étrangère ? Que j'aime bien peu mon Dieu , si je n'aime pas la prière ! Que je suis ennemi de moi-même et de mon bonheur dans cette vie et dans l'autre ! Dans cette vie , la prière , et sur-tout l'oraison , est un paradis de délices pour l'ame. Dans l'autre vie , la grandeur de la jouissance est proportionnée d'ordinaire à la ferveur et à la constance du saint exercice de la prière en celle-ci. Puissions-nous être , à l'exemple de Saint François de Borgia , des hommes de prière ! Puisse notre vie être comme la sienne , une vie de prière ! Conjurons tous ce grand Saint de nous obtenir un don si précieux ; un don , la source et la mesure de tous les autres dons célestes.

LITANIES

En l'honneur de Saint François de Borgia.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo Virginum, ora pro nobis.
Sancte Francisce Borgia, beatæ Virgini Dei Matri devotissime, ora pro nobis.
Juvenis morum innocentiâ, pietate, et studio admirabilis, ora pro nobis.
Contemptor tuî et omnium terrestrium, ora pro nobis.
Inter meritos plausus humillime, ora.
In prosperis modestissime, ora.
In adversis patientissime, ora.
Principum Miraculum meritò cognominate, ora pro nobis.
Perfectum secularis virtutis exemplar, ora pro nobis.
Divinæ voluntati subditissime, ora.

Regularum observator et assertor studiosissime, ora pro nobis.
In negotiorum turbis Deo constanter unite, ora pro nobis.
Qui verbis et exemplo principes multos ad abdicandas dignitates incitasti, ora pro nobis.
Propriæ carnis hostis indefesse, ora.
Salutis animarum zelo flagrantissime, ora pro nobis.
In Societate Jesu regendâ, subditorum amor et veneratio, ora pro nobis.
Principibus ac summis Pontificibus ob tuam sanctitatem et prudentiam carissime, ora pro nobis.
Qui, missis in diversas plagas apostolicis viris, christianam fidem propagasti, ora pro nobis.
Qui centies in die, flexo genu, Deum adorabas, ora pro nobis.
Cujus facies in concionando aut peragendo sacro resplenduit, ora.
Sacratissimi corporis Christi in Eucharistiâ velati cliens perpetue, ora.
Præclaro sancti ac fidelis ministri nomine insignite, ora pro nobis.
In Cœlestium contemplatione solidas consumens horas, ora pro nobis.
Contumeliarum, opprobrii et dolorum sitientissime, ora pro nobis.
Virtutum omnium in terris exemplar, ora pro nobis.

Hispaniæ præsidium et gloria, ora.
Societatis Jesu decus et patrone, ora.
Auxiliator omnium ad te clamantium, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

℣. Ora pro nobis, Sancte Francisce Borgia;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Domine Jesu Christe, veræ humilitatis et exemplar et premium, quæsumus ut, sicut beatum Franciscum in terreni honoris contemptu imitatorem tuî gloriosum effecisti, ita nos ejusdem imitatores, et gloriæ tribuas esse consortes. Qui vivis et regnas, etc.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.

Dieu, le Père des Cieux,
ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde,
ayez pitié de nous.
Saint-Esprit, vrai Dieu,
ayez pitié de nous.
SainteTrinité, un seul Dieu,
ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mere de Dieu, priez pour nous.
Sainte Vierge des Vieeges, priez.
Saint François de Borgia, très-dévôt à la bienheureuse Vierge Mère de Dieu,
priez pour nous.
Vous, dont la jeunesse fut admirable par l'innocence des mœurs, la ferveur de la piété et l'amour de l'étude,
priez pour nous.
Vous, qui n'eûtes que du mépris pour vous même, et pour toutes les choses de la terre, priez pour nous.
Vous qui fûtes si humble au milieu des applaudissemens les plus mérités,
priez pour nous.
Vous, qui fûtes si modeste dans les succès, et si patient dans les revers,
priez pour nous.
Vous, qui fûtes si justement appellé l'honneur et la merveille des Princes,
priez pour nous.
Parfait modèle de vertus pour les personnes engagées dans le monde, priez.

Cœur entièrement soumis à la volonté divine, priez pour nous.
Observateur fidele et zèlé défenseur des Règles, priez pour nous.
Vous, qui au milieu des soins d'ici-bas fûtes constamment uni à Dieu, priez pour nous.
Vous, qui par vos discours et vos exemples engageâtes plusieurs Princes à renoncer à leurs dignités, priez.
Implacable ennemi de votre corps, priez.
Zélateur ardent du salut des ames, priez pour nous.
Vous qui, à la tête de la Société de Jesus, inspirâtes tant d'amour et de vénération à ceux qui vous étoient soumis, priez pour nous.
Vous, que la réunion d'une prudence consommée à une sainteté éminente rendit également cher aux Princes du siècle et au Chef de l'Eglise, priez.
Vous, qui étendîtes la foi Catholique par les hommes apostoliques que vous envoyâtes dans les diverses parties du monde, priez pour nous.
Vous, qui fléchissiez le genou cent fois le jour pour adorer Dieu, priez.
Vous, dont le visage brilloit d'un éclat céleste dans la célébration des saints Mystères, ou lorsque vous annonciez les vérités du salut, priez pour nous.
Adorateur perpétuel du Sacré Corps de

Jesus-Christ, caché sous les voiles de l'Eucharistie, priez pour nous.
Vous, qui fûtes si digne du beau nom de ministre saint et fidèle, priez.
Vous, qui passiez des heures entières dans la contemplation des choses divines, priez pour nous.
Vous, qui ne soupiriez qu'après les humiliations et les souffrances, priez.
Vous, qui fûtes sur la terre le modèle de toutes les vertus, priez.
La gloire et l'appui de l'Espagne, priez.
L'ornement et la protection de la Société de Jesus, priez pour nous.
La ressource assurée de ceux qui vous invoquent, priez pour nous.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Jesus, écoutez-nous.
Jesus, exaucez-nous.

℣. Saint François de Borgia, priez pour nous ;

℟. Afin que nous nous rendions dignes des promesses de Jesus-Christ.

Oraison.

Seigneur Jesus, le modèle et le prix de la véritable humilité, nous vous

supplions que, comme vous avez rendu le bienheureux François de Borgia votre imitateur, par le mépris qu'il a fait des honneurs de la terre, vous nous accordiez la grace, qu'en vous imitant, nous soyons un jour participans de la gloire dont il jouit dans le Ciel. Vous qui vivez et régnez.

NEUVAINE

A SAINT

JEAN-FRANÇOIS REGIS,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

Abrégé de sa vie, tiré de son Office.

10. JEAN-FRANÇOIS REGIS, né de parens nobles à Foncouverte, petite ville du Languedoc, donna, dès sa plus tendre enfance, des marques d'une sainteté éminente. On voyoit déja briller en lui une innocence admirable, un ardent amour pour l'oraison, une pudeur et une modestie rares. A l'âge de dix-neuf ans, il entra à Toulouse dans la Compagnie de Jesus; et s'y distingua par l'humilité, l'obéissance, la charité, l'abnégation, et les autres vertus de la vie religieuse. Après avoir achevé ses études, il se consacra tout entier au salut des ames. Il entreprit de défricher les affreuses montagnes du Vivarais, du Velay et du Forez, pays vastes et stériles, presque toujours hérissés de glaces et couverts de neiges; il se mit

R.P. Jean François Regis
de la Compagnie de Jesus.

Dupin Sculp.

à cultiver leurs habitans, qu'une ignorance grossière et une barbarie sauvage rendoient intraitables. Ses soins eurent un succès si heureux, qu'il convertit à la foi Catholique, ou à la piété chrétienne, un grand nombre de personnes égarées par le Calvinisme, ou entraînées dans le libertinage.

2°. Pendant l'hyver, il faisoit ses missions dans les campagnes. Dans l'été, il revenoit au Puy: et là, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les maisons particulières, dans les places publiques et les temples, il subvenoit aux différens besoins des malheureux, et se faisoit tout à tous. Une foule d'indigens vivoit des secours qu'il ramassoit de tous côtés, sur-tout dans les momens de disette; et plus d'une fois le bled se multiplia miraculeusement entre ses mains: ce qui lui fit donner le surnom de *Père des pauvres*. On a peine à croire combien il souffrit d'injures et d'outrages, pour retirer de la fange du vice une multitude d'hommes corrompus, et sur-tout de femmes livrées à la débauche: les glaives appuyés sur sa gorge, les soufflets appliqués sur ses joues, les coups déchargés sur son corps, ne pouvoient jamais ébranler sa fermeté; une noble assurance et une aimable gaieté étoient toujours peintes sur son visage.

Dans les tems de peste, il visitoit soigneusement tous ceux qui étoient atteints de cette déplorable maladie, et leur prodiguoit les marques de sa tendre charité. Doux et libéral envers les autres, il exerçoit sur lui-même de pieuses cruautés : il se couvroit d'un rude cilice, se chargeoit de chaînes de fer, se déchiroit à coups de fouet, dormoit à la hâte sur une planche ou sur la terre, s'interdisoit l'usage du vin, se nourrissoit des alimens les plus grossiers ; et poussoit si loin l'abstinence, que ses repas servoient moins à le faire vivre, qu'à l'empêcher de mourir.

3°. Le divin amour qui l'embrâsoit, paroissoit être l'unique objet de ses desirs, de ses pensées et de ses paroles. Il donnoit plusieurs heures de la nuit à l'oraison : un torrent de délices spirituelles inondoit son ame, et souvent il étoit ravi hors de lui-même. Il célébroit les saints Mystères avec une religieuse attention, et un visage enflammé : le feu sacré dont il brûloit, se communiquoit même aux assistans. Il eut, dans un dégré éminent, le don des miracles et plusieurs autres graces surnaturelles. Enfin Dieu l'appella à recevoir la récompense de ses travaux, et à jouir du repos éternel. Dans un village du diocèse de Vienne, nommé la Louvesc, il fut atta-

qué d'une maladie mortelle, qu'il avoit contractée par ses travaux apostoliques, continués malgré l'extrême rigueur du froid ; là, après avoir eu plusieurs révélations qui lui étoient données comme un avant-goût de la félicité céleste, il rendit son ame à son Créateur, dans la quarante-quatrième année de son âge, l'an mil six cent quarante, le dernier jour de Décembre. Le bruit des miracles qui s'opéroient à son tombeau, se répandit au loin : les peuples, jaloux d'honorer le lieu de sa sépulture, y couroient en foule ; et franchissoient continuellement ces montagnes escarpées, pour satisfaire leur dévotion. Tant de preuves d'une éclatante sainteté firent impression sur Clément XI : et ce Pontife mit Jean-François Regis au rang des Bienheureux, l'an mil sept cent seize. De nouveaux prodiges engagèrent Clément XII. à le placer solemnellement dans le catalogue des Saints, le seize Juin de l'année suivante : et Benoît XIV. fixa dans la suite à ce jour la célébration de sa fête.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'humilité de S. Jean-François Regis.

Beati pauperes spiritu. Matth. c. 5.
Bienheureux les pauvres d'esprit.

SAINT AUGUSTIN et plusieurs autres Pères entendent par cette pauvreté d'esprit l'humilité chrétienne. Avec quelle perfection Saint Regis ne pratiqua-t-il pas cette vertu, qui est la source, pour ainsi dire, ou le fondement de toutes les autres ? Le premier dégré de cette humilité consiste dans les bas sentimens qu'on a intérieurement de soi-même et le mépris de sa propre personne. C'est ainsi que pensoit Saint Regis ; aussi disoit-il souvent, que si on le connoissoit et qu'on lui rendît justice, on le fouleroit aux pieds comme le plus vil et le plus méprisable de tous les hommes. Il s'étoit si intimement rempli de cette idée, qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit et qu'il ne pouvoit y avoir ni injures, ni insultes, ni sortes de traitemens ignominieux qui ne lui fussent dûs. Le

Seigneur le mit plus d'une fois à l'épreuve. Combien de fois ne fut-il pas durant sa vie cruellement outragé par des impies, qui l'accablèrent de coups et le foulèrent réellement aux pieds en différentes occasions? La manière dont il reçut ces épreuves sans la moindre marque de ressentiment, d'impatience, d'altération même, marquoit bien la sincérité de son humilité: aussi, loin de se plaindre de ces sanglans outrages, il consoloit ceux de ses amis qui en étoient affligés, en les assurant que ce qui venoit de lui arriver, étoit au fond peu de chose; qu'on lui avoit véritablement fait moins de tort que de grace, et qu'il devoit s'applaudir d'avoir été épargné.

Réflexion. Admirons à la bonne heure ces héroïques sentimens d'humilité dans un homme favorisé des plus précieux dons de la grace, qui l'avoit élevé à une si éminente sainteté; mais étonnons-nous encore davantage de cet incompréhensible prodige d'orgueil, qui fait que, tout couverts que nous sommes de péchés, et remplis de foiblesse et peut-être de vices, nous osons encore nous estimer et nous croire quelque chose de grand. Rougissons de notre injustice, et travaillons sincèrement, à l'exemple de notre Bienheureux, à détruire en nous cet orgueil. Jamais Dieu

ne remplira notre ame de ses graces, si nous n'avons eu soin de la vuider de toute estime de nous-même : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.*

2. Le second degré de l'humilité est de joindre au mépris que l'on a de soi-même le desir sincère d'être également méprisé de tout le monde. Non-seulement Saint Regis eut toujours une extrême aversion des éloges; les moindres louanges lui faisoient une peine extrême qui le déconcertoient, l'affligeoient, le troubloient, et lui faisoient perdre cette profonde paix de son ame que les plus grands outrages n'étoient pas capables d'altérer. Son trouble, dans ces occasions, se faisoit paroître jusques sur son visage qu'on voyoit alors couvert de honte et de confusion. Un jour qu'au sortir d'une maison où il venoit d'opérer un éclatant miracle, il trouva une grande foule de peuple qui s'étoit assemblé pour applaudir à ce prodige ; le Saint fut si consterné des louanges qu'il s'entendit donner dans cette occason, qu'il en fut frappé jusqu'à se trouver mal ; et il avoua depuis à son Directeur qu'il avoit failli mourir sur le champ, tant la honte avoit fait d'impression sur son ame. Il avoit tant d'ardeur pour le mépris, qu'elle alloit jusqu'à lui faire user de divers innocens artifices pour se l'atti-

rer ; de là ces airs simples et grossiers qu'il affectoit, cette élocution populaire dont il se servoit dans ses discours particuliers et publics, quoiqu'ils fussent néanmoins toujours touchans et instructifs, cette pauvreté qu'on remarquoit dans ses habits et dans tout ce qui servoit à ses usages, qu'on craignoit qu'il ne portât trop loin, et qui paroissoit quelquefois choquante à des yeux moins religieux que les siens.

Réflexion. Humilions-nous à la vue de ses exemples ; nous ne pouvons nous défendre de les admirer, mais nous sentons-nous au moins quelqu'envie de les suivre ? Comprenons au moins qu'il ne nous sert de rien d'être estimés, loués des hommes, tandis que nous ne travaillons pas sérieusement à nous faire grands devant Dieu même ; grandeur absolument incompatible avec l'amour de l'estime et des louanges humaines. *Non enim qui se ipsum commendat, ille probatus est ; sed quem Deus commendat.*

3°. Se mépriser soi-même, desirer d'être également méprisé par les autres, deux sentimens qu'on peut regarder comme les deux premiers dégrés de l'humilité chrétienne ; auxquels on peut en ajouter un troisième, qui seroit le choix de l'état de vie qu'on croiroit le plus

propre à entretenir ces bas sentimens que nous avons conçus de nous-mêmes, et faire passer les mêmes idées jusques dans l'esprit de tous ceux avec qui nous avons à vivre. C'est pour s'élever jusqu'à ce troisième dégré, que Saint Régis choisit, tant qu'il en fut le maître, les emplois les moins propres à lui attirer l'honneur et la réputation du monde. Quoique rempli d'un zèle qui lui faisoit desirer avec ardeur de faire connoître Jesus-Christ par-tout, la dignité du Sacerdoce effraya sa modestie; il fut long-tems tenté de prier ses Supérieurs de l'en éloigner, pour ne s'occuper ensuite que des emplois les plus obscurs et les plus humilians. Obligé par obéissance d'entrer dans le sacré Ministère, il voulut au moins s'y borner aux fonctions qui ont le moins d'éclat. Catéchiser les enfans et les pauvres, prêcher dans les bourgades à des peuples grossiers et ignorans, entendre les confessions des gens de la campagne ou de la plus vile populace qui se trouve dans les villes, furent les humbles fonctions qu'il préféra à toutes les autres. Souvent invité, forcé de prêcher dans les auditoires les plus brillans, il prêcha, mais de la manière la plus simple et la plus populaire; son penchant invincible pour l'humilité chrétienne, l'engageant à supprimer

tous les talens qu'on sait qu'il avoit reçus de la nature pour parler en public avec grace et éloquence : tant il craignoit sincèrement jusqu'aux moindres applaudissemens, qui pouvoient lui venir de la part des hommes.

Réflexion. C'est par cette route que cet humble serviteur de Dieu est parvenu au plus haut point de la gloire. Nous aspirons, disons-nous, à une pareille récompense ; mais croyons-nous y pouvoir arriver par un chemin si contraire ? Non, il n'y a que l'humilité qui conduise sûrement à ce terme : *Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum.*

PRIÈRE.

Vous voyez à vos pieds un composé de misères et d'orgueil. Quelle confusion pour moi, si je compare ma vie avec la vôtre, votre profonde humilité avec l'injuste enflure que je nourris dans mon cœur! Ayez, grand Saint, compassion d'une foiblesse qui est au fond une véritable folie ; j'en ai honte, je veux guérir ; obtenez-moi de Jesus-Christ, qui est le premier modèle et la glorieuse récompense de l'humilité chrétienne, un solide et constant amour pour une vertu qui vous a été si chère et qui m'est si nécessaire.

SECOND JOUR.

MÉDITATION.

Sur la douceur de Saint Regis.

Beati mites. Matth. 5. 4.
Bienheureux ceux qui sont doux.

La douceur que l'Evangile canonise et qu'on vous propose ici à imiter dans Saint Regis, n'est pas une simple douceur de tempérament et de complexion, c'est une vertu surnaturelle acquise avec la grace par le travail et perfectionnée par la patience. Ce fut dans les rudes épreuves des plus humiliantes injures, des plus sanglans outrages auxquels notre Bienheureux fut si souvent exposé, qu'il fit toujours éclater son inaltérable douceur. Il souffrit tout en silence et en paix; on auroit cru à le voir, ou qu'il ne sentioit rien, ou que les plus indignes traitemens qu'il reçut durant tant d'années de ses ennemis acharnés, de ses amis séduits, de ses supérieurs même prévenus ou trompés, lui étoient étrangers et tomboient sur un autre. On l'accusa d'indiscrétion et presque de folie; on donna les plus sinistres

sinistres interprétations à son zèle, on lui imputa des crimes, ou du moins des fautes grossières dont il fut souvent réprimandé avec aigreur, quelquefois même puni avec sévérité ; jamais sa bouche ne fut ouverte à la moindre plainte, à la justification qui lui eût été si aisée, à l'apologie qui eût paru si nécessaire à l'amour-propre, s'il en fût resté la moindre étincelle dans son cœur.

Réflexion. Telle étoit la douceur de Régis : quelle est la vôtre ? La plus légère injure, un simple mépris, une seule marque de froideur, d'indifférence vous altère, vous irrite, allume le feu dans vos yeux et sur tout votre visage ; vous éclatez en plaintes, en murmures, en récriminations. Quel humiliant contraste entre vous et ce Bienheureux ! Humiliez-vous donc ; et si vous n'êtes pas encore assez maître de votre cœur, soyez-le du moins de votre extérieur, et commencez par vertu à réprimer l'agitation qui y paroît d'abord.

2. Paroître insensible et l'être même aux paroles piquantes, aux discours injurieux ; c'est un grand degré de douceur, mais ce n'est encore que le premier : le second est de conserver cette même tranquillité jusqu'au milieu des plus rudes traitemens, ainsi que Saint

Régis. Combien de fois l'a-t-on vu renversé, roué de coups, meurtri de soufflets, couvert de boue, accablé de rudes et humiliantes bastonades, assailli par des furieux armés d'épées et de poignards, conserver un visage serein, plein de douceur, confondre ses persécuteurs par les discours les plus charitables et les plus tendres, les embrasser, se jetter à leurs pieds, les remercier de leurs outrages et leur demander pardon des insultes qu'ils lui faisoient.

Réflexion. On ne vous demande pas comment vous vous comportez en de pareilles rencontres. Dieu connoît trop votre foiblesse, votre lâcheté, pour exposer votre mince vertu à de si grandes épreuves ; vous sentez bien qu'elle y feroit un triste naufrage. Cette seule idée doit au moins redoubler votre admiration pour le modèle qu'on vous propose, et la confusion que vous devez concevoir de vous-même. Combien y a-t-il d'années que vous êtes dans l'école de Jesus-Christ, dont la première leçon est celle qui regarde la douceur et l'humilité ? quels progrès y avez-vous faits jusqu'ici ?

3. Un troisième degré de cette douceur évangélique est de répondre aux injures et aux coups par des bienfaits réels ; et telle fut constamment la con-

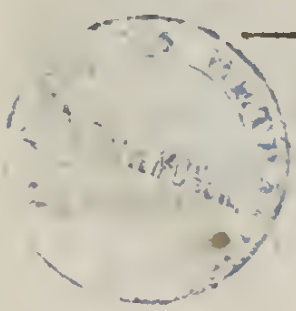
duite de Régis. Tantôt on le vit assailli par une troupe de libertins, qui, après l'avoir laissé couvert de plaies et nâgeant dans son sang, furent bien surpris de le voir élever les yeux et les mains vers le Ciel, rappeller ce qui lui restoit de forces pour adresser à Dieu la plus fervente prière pour tous ces scélérats; il falloit que sa prière fût bien sincère, puisqu'elle fut efficace, et qu'elle attira une grace de conversion à ses cruels ennemis. Avec quel zèle, quel empressement, quelle fatigue ne le vit-on pas dans une autre rencontre solliciter la grace d'un meurtrier qui avoit attenté à sa vie? Ses poursuites furent si constantes et ses larmes si touchantes, qu'il obtint enfin la révocation de la juste sentence que le magistrat avoit déja portée.

Réflexion. O mon Dieu, que nous sommes éloignés de cet héroïque degré de vertu: que nous avons mal profité de cette première leçon de douceur et d'humilité, dont vous faites le fondement de toute votre morale! Il semble que ce soit l'unique chose que vous vouliez que nous apprenions de vos discours et de votre exemple. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*; et c'est peut-être le point que nous négligeons le plus, la loi dont la transgres-

sion nous paroît la moins importante. La dangereuse erreur !

PRIÈRE.

Aimable Saint, parfait imitateur de la douceur de Jesus-Christ, est-il un homme plus justement obligé que moi à recevoir en silence, sans plainte et sans murmure, les marques de mépris, les injures que je puis quelquefois recevoir de mes frères ? Hélas ! je sais, et je ne saurois en disconvenir, que la multitude et la grieveté de mes péchés me rendent digne de tous les mépris et de tous les mauvais traitemens de tous les hommes. Je l'avoue quelquefois au pied du crucifix; mais mes actions qui ne manquent jamais de démentir ces paroles, ne prouvent que trop que mon cœur n'a guères de part à ce que prononcent alors mes lèvres : obtenez-moi par vos merites et par votre intercession le pardon de la crininelle contradiction qui se trouve entre mes sentimens et mes paroles.



TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la pénitence de Saint Régis.

Beati qui lugent. Matth. 5. 5.
Bienheureux ceux qui pleurent.

Les larmes de la Pénitence ne sont point essentiellement extérieures et sensibles, elles le sont néanmoins quelquefois dans certaines ames privilégiées qui ont reçu ce don du Ciel; hé! qui l'eut jamais davantage que notre Bienheureux? Quel pécheur, dans la ferveur de sa pénitence, versa plus longtems et de plus abondantes larmes que Régis, quoique toujours innocent? De quelles austérités n'accompagna-t-il pas toujours et son innocence et ses larmes? Le corps revêtu d'un rude cilice, ses reins étroitement serrés d'une chaîne de fer toute hérissée de pointes, un jeûne perpétuel presque au pain et à l'eau, de continuelles courses au travers des rochers escarpés et couverts de neige, à peine trois heures de sommeil prises ordinairement sur la terre, précédées ou suivies chaque nuit d'une sanglante

discipline ; telle fut la pénitence de notre fervent Missionnaire.

Réflexion. Quelle impression font sur nous ces exemples de mortifications, de pénitence? Peut-être les regarderoit-on comme indiscrets, même dans un grand pécheur converti. De quel œil la fausse sagesse, la criminelle délicatesse du siècle profane ne l'envisagera-t-elle pas dans un si grand Saint? Gardons-nous de blasphêmer ces merveilleuses opérations de la grace ; et si nous n'avons pas le courage de pratiquer cette pénitence extérieure, travaillons au moins à en avoir l'esprit, c'est-à-dire, une sincère et profonde douleur de nos péchés passés. Si elle est telle, elle ne manquera pas de produire bientôt en nous des effets extérieurs, sinon semblables à ceux que nous venons d'admirer dans S. Régis, au moins proportionnés à nos forces, à notre état, à l'attrait de la grace.

2. Remarquons avec soin que ces inconcevables austérités de notre Bienheureux, ne furent pas, comme dans plusieurs autres Saints, des pratiques passagères de quelques momens de ferveur, de quelques mois ou de quelques années ; non, ce fut un système suivi, un état fixe et immuable, dans lequel il s'établit dès son entrée dans la Reli-

gion, et dans lequel il persévéra toujours. Son héroïque amour pour la Croix lui apprit le secret de réunir toutes les rigueurs des Anachoretes avec tous les fatiguans, mais utiles travaux des Apôtres. De faux sages voulurent lui faire regarder ces mortifications comme des excès blâmables; des amis, quoique vertueux, mais moins éclairés que lui dans la suréminente science de la Croix de Jesus-Christ, osèrent lui faire scrupule d'une vie si austère, ils le pressoient de descendre de la Croix; mais intérieurement instruit et fortifié par son Maître, y étant une fois attaché avec lui, comme lui il n'en descendit qu'après la mort.

Réflexion. De tout cela, quel fruit osons-nous nous promettre de recueillir? Notre lâcheté, notre tiédeur ordinaire ne nous répond que trop que nous imiterons mal ces miraculeux exemples de pénitence; du moins remportons-en un fond de confusion et de honte qui puisse nous être salutaire. Peut-être avons-nous quelquefois commencé quelques legers exercices de l'austérité chrétienne; mais les plus légères raisons, souvent de vains prétextes, nous les ont bientôt fait interrompre: Hélas! ce qui n'étoit que louable dans S. Régis, est nécessaire et indispensable pour nous.

Ne vaut-il donc pas mieux effacer à présent nos péchés par les eaux de la pénitence, que de les voir un jour consumés par le feu de la justice divine. *Melius est fonte purgari quàm igne.*

3. Quelque sainte, quelque méritoire que soit cette mortification extérieure que nous venons d'admirer, il en est une plus parfaite et plus sainte, et qui coûte peut-être encore davantage à la nature, c'est la mortification intérieure qui a pour objet l'esprit et le cœur, dont on combat tous les mouvemens, tous les penchans, toutes les inclinations quoiqu'innocentes, mais qu'on juge trop naturelles; c'est ce qu'on appelle, dans l'école de la perfection, la vie crucifiée, le renoncement à soi-même, l'abnégation chrétienne; et c'est en quoi notre Bienheureux réussit toujours d'une si excellente manière. La terrible guerre qu'il déclara à son corps ne fut presque rien en comparaison de celle qu'il fit à son esprit. Il avoit acquis un si grand empire sur tous les mouvemens de son cœur, qu'il paroissoit se porter par une inclination naturelle à toutes les choses les plus contraires à la nature, et n'avoir désormais d'autre passion que celle de procurer la gloire de Dieu, le salut des ames et la destruction de sa propre chair.

Réflexion. Que cet exemple serve au moins à guérir la dangereuse illusion de certaines ames qui, se flattant de marcher dans les voies de la perfection, travaillent beaucoup sans rien amasser de solide ; contentes des pratiques extérieures d'une vie pénitente, elles se livrent aux jeûnes, aux prières, aux austérités ; mais en même-tems elles entretiennent, elles fomentent dans leur cœur les plus vives passions. Quelle séduction ! elles n'arriveront jamais à leur terme, chaque pas les égare ou les conduit au précipice.

PRIÈRE.

Que j'aime, ô fidèle amant de la Croix, de voir briller avec tant d'éclat les glorieuses stigmates de Jesus-Christ crucifié, sur votre chair innocente ! Il me seroit bien plus nécessaire qu'à vous d'exprimer en moi tous ces traits sanglans qui forment l'image d'un Dieu crucifié pour expier mes crimes. La foi m'apprend que tout efficace qu'est par lui-même le sacrifice du Sauveur, il me servira peu, si touché de votre exemple, et docile à la voix de l'Apôtre, je n'ai soin d'achever en moi ce qui manque pour moi aux souffrances du Rédempteur. Obtenez-moi, par vos prières, la force ou le courage qui m'a manqué jus-

qu'ici ; afin que, de pécheur devenu pénitent, j'obtienne la solide consolation que l'Evangile promet à la pénitence chrétienne.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur le zèle de S. Jean-François Régis.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam. Matth. 5.
Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice.

CETTE soif spirituelle fut dans le Bienheureux Régis, de la nature de celle que Jesus-Christ sentit et exprima en mourant sur la Croix, c'est-à-dire, un sincère et effectif desir du salut des hommes. Soif, en premier lieu, très-ardente : ce serviteur de Dieu eut-il, durant tout le cours de sa vie, d'autre passion, d'autre occupation que de sauver les ames ? Appliqué sans relâche, ou à sanctifier les justes, ou à convertir les pécheurs : le jour et la nuit dans les villes et dans les campagnes, dans les églises et dans les places publiques, dans les prisons et dans les

hôpitaux, dans les maisons particulières, tous ses momens, toutes ses forces étoient employées aux exercices de ce zèle saint et sanctifiant.

Réflexion. Avons-nous jamais ressenti quelque chose de cette ardente soif du salut de nos frères ? Je conviens que tous ne sont point favorisés d'une grace si singulière, que tous ne sont point appellés à ce ministère apostolique : mais il n'est pas moins vrai aussi que tout Chrétien est chargé à sa manière du salut de son prochain ; et il n'est point d'état où un homme zélé autant qu'il est obligé de l'être, ne trouve des occasions dans sa famille, dans sa société, parmi les personnes avec qui il a à vivre, d'exercer de tems en tems utilement les fonctions de cet indispensable apostolat par ses conversations édifiantes, ses bons exemples, ses pieuses instructions, ses sages remontrances, ses charitables corrections, au moins par ses ferventes prières pour la conversion des pécheurs et la perfection des justes.

Soif, en second lieu, très-douloureuse dans Régis : que ne lui coûta-t-elle pas pour la satisfaire ; combien de travaux à soutenir, combien de périls à essuyer ? Il passa toute sa vie, tantôt à descendre ou à monter les rochers

escarpés en se traînant sur ses pieds et sur ses mains, tantôt à traverser de rapides torrens dont il fut tant de fois entraîné, tantôt à parcourir les montagnes au travers des pluies, des neiges et des glaces ; tantôt à passer les jours et les nuits entières en rase campagne, exposé à toutes les injures de l'air dans les saisons les plus rudes de l'année : car c'étoit ce tems qu'il avoit choisi par une espèce de prédilection pour être employé à ses chères Missions.

Arrivoit-il quelquefois que malgré tous ces soins il ne pût à son gré satisfaire cette soif, je veux dire, qu'il n'eût pas réussi à travailler au salut de quelque ame ; quelle douleur, quelle inquiétude ; quelle consternation ! sa santé en étoit altérée, il en tomboit malade ; et combien de fois ceux qui ont vécu quelque tems avec Régis, n'ont-ils pas vu de ces merveilleuses impressions de son zèle ?

Réflexion. Réfléchissons ici un moment sur nous-mêmes. Le zèle, ou ce qui est la même chose, l'amour chrétien, la charité que nous devons à tous nos frères, a-t-elle jamais produit en nous de pareils effets? Nous savons bien que non, et nous sommes tranquilles, parce que nous n'avons jamais compris jusqu'où vont à cet égard nos obliga-

tions. Je ne prétends pas qu'elle doive nous porter nécessairement jusqu'où l'avoit porté Régis ; mais laisser périr un parent, un ami, fût-ce un étranger dont nous eussions pu sauver l'ame, par un peu plus de soin, par quelques démarches, quelques avis, quelques justes reproches que notre timidité, notre indolence, le respect humain, nous ont empêché de faire ; quel crime ? Mais c'est un crime qu'on n'apperçoit pas seulement.

3. Soif, en troisième lieu, constante, continuelle, et qui dura dans Régis jusqu'au dernier soupir. Il apprend, par une révélation qui n'a rien d'incertain ni de suspect, qu'il est au bout de sa carrière, prêt à aller rendre compte à son Maître de toutes les actions de sa vie. A l'exemple de tant d'autres grands Saints, prend-il le parti d'une exacte retraite, pour ne s'occuper plus que de son seul salut, et préparer en repos le redoutable compte qu'il doit rendre bientôt ? Non, il avoit indiqué une Mission à Lalouvesc ; il sait qu'une nombreuse foule de peuple doit s'y rendre pour entendre la parole de Dieu, résolue d'en profiter. Régis, plein de confiance en Dieu, auquel il remet tous ses intérêts personnels, ne suit que les impressions de son zèle pour la gloire

de son Maître et pour le salut de ses frères, court où son ministère l'appelle; il entreprend un long et pénible voyage, il arrive épuisé de forces, et au jugement de ses amis déja à demi mort; il commence, dès le premier moment de son arrivée, ses fatiguans exercices; la maladie continue, elle augmente, Régis continue ses travaux, il les redouble durant plusieurs jours; la nature succombe sous le mal, on le transporte comme malgré lui dans une cabanne, on l'y étend sur une couche champêtre; de dessus ce lit de douleur il achève des confessions commencées, il en écoute de nouvelles, et expire enfin dans l'exercice actuel de son zèle.

Réflexion. Une vertu portée à un tel héroïsme, peut-elle nous servir de modèle? Est-il encore quelqu'un même parmi les Ministres de l'Eglise à qui l'on ose encore la proposer pour exemple? Desirons au moins avec une sainte mais sincère ardeur, de consacrer tous les momens de notre vie à la gloire de notre Dieu, au salut de nos frères; envions le bonheur de ces hommes privilégiés, que le moment de la mort trouve les armes à la main, combattans courageusement les ennemis du Seigneur. *Beatus quem, cùm venerit Dominus, invenerit ita facientem.*

PRIÈRE.

Que pourrois-je vous dire, ô grand Apôtre, quelle prière pourrois-je vous adresser ? Je suis saisi d'admiration ; je révère, j'aime même la sainte ardeur de votre zèle, quoique je ne ressente dans moi que froideur, qu'indifférence pour le salut de ceux même que Dieu a confiés le plus spécialement à mes soins : je commence à en rougir ; j'ai honte de ma nonchalence, aidez-moi à en sortir ; faites-moi connoître, ou plutôt faites-moi estimer autant que je le dois, le prix et la valeur d'une ame immortelle rachetée par la mort d'un Dieu.

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la miséricorde de Saint Régis.

Beati misericordes. Matth. 5. 7.
Bienheureux ceux qui usent de miséricorde.

LE premier et le plus immédiat objet de la miséricorde chrétienne, sont ordinairement ceux de nos frères qui souffrent, ou de la pauvreté, ou de quel-

ques autres maux naturels. Tel fut l'objet que Régis donna à la sienne. Il aimoit tous les hommes en général, parce qu'il reconnoissoit en tous l'image de son Dieu; mais sa prédilection, les plus vifs transports de sa tendresse étoient pour les pauvres. Leur seule vue l'attendrissoit jusqu'aux larmes; il regardoit, dit un Auteur de sa vie, qui avoit été son ami particulier, les malades les plus abandonnés comme ses richesses et ses délices; aussi mettoit-il toute sa joie à se tenir attaché à eux et à les secourir assiduement par les services même les plus pénibles et les plus humilians.

Réflexion. Pourquoi n'éprouvons-nous pas ces mêmes sentimens d'une généreuse tendresse pour les pauvres, et en général pour tous ceux que nous voyons dans les souffances? Nous savons non-seulement qu'ils sont les enfans de Dieu comme ses créatures; l'Evangile nous apprend encore qu'à ces traits de pauvreté et de souffrance nous devons les regarder comme les amis, comme les frères, comme les membres même de Jesus-Christ, qui leur a donné tous ces titres glorieux; pourquoi donc ne ressentons-nous pour eux que de l'indifférence, peut-être même que du mépris, que de l'aversion pour leur état et pour leur personne? C'est

apparemment, ou que nous n'avons point de foi, ou que nous manquons d'amour pour le Sauveur.

2. S'attendrir aisément sur les misères d'autrui, c'est une heureuse disposition à la miséricorde, mais ce n'est point encore la miséricorde même ; elle commence, il est vrai, par les sentimens ; pour la consommer, il faut des effets réels. Régis en étoit persuadé, et c'est pour cela qu'il se fit en effet, si l'on peut parler de la sorte, l'agent général des pauvres, le défenseur de tous les opprimés, le réfuge de tous les misérables, le tuteur de tous les orphelins, le protecteur de toutes les veuves, en un mot le père commun de tous ceux qui souffroient de quelque manière qu'ils souffrissent. Il alloit mandier de porte en porte du pain pour les uns, du bois pour les autres, des lits ou des paillasses pour des malades qu'il trouvoit couchés sur la terre ; combien de fois l'a-t-on vu traverser les rues des plus grandes villes, chargé de ces glorieux fardeaux qu'il ne rougissoit pas de porter lui-même sur ses épaules à ses chers enfans ? car c'est le nom qu'il donnoit à tous les pauvres ; sa tendresse pour eux étoit si vive, qu'elle lui fit dans plusieurs rencontres solliciter et obtenir du Ciel des miracles en leur faveur ;

témoin la multiplication miraculeuse des provisions qu'il avoit amassées pour eux; témoin le prodige plusieurs fois redoublé, par lequel on vit le grenier qu'il avoit vuidé en un jour pour nourrir une populace affamée, se trouver rempli dès le lendemain matin autant qu'il l'étoit la veille avant la pieuse distribution des grains qu'il en avoit tirés.

Réflexion. Heureuses les ames qui, selon l'avis du Sauveur, se sont fait, par les œuvres de leur miséricorde, une foule de protecteurs, d'amis puissans auprès du Souverain Juge; elles leur ouvriront, au moment de la mort, une glorieuse entrée dans les tabernacles éternels. Desirez ardemment cette heureuse ressource, travaillez efficacement à l'obtenir.

3. A quel point de générosité notre Bienheureux ne porta-t-il pas sa tendre miséricorde? Plein de mépris pour sa vie, il l'exposa sans peine dès qu'il se crut utile à ses frères. On le vit se consacrer plusieurs fois au service des pestiférés, sans penser seulement au danger évident de la mort à laquelle il s'exposoit avec joie. Assidu dans les hôpitaux, ceux dont il paroissoit le plus inséparable, étoient précisément toujours ceux qui, par leur état et la qualité de leurs maladies ou de leurs plaies,

inspiroient le plus d'horreur à la nature. Combien de fois a-t-on vu Régis les embrasser tendrement, laver, panser leurs plaies, baiser leurs ulcères, et de ses lèvres en exprimer le pus ?

Réflexion. Nous regardons avec étonnement ces actions de Régis, nous en sommes saisis d'admiration, nous les envisageons comme des prodiges, des miracles ; après tout, ce ne sont néanmoins que les suites comme naturelles de sa foi. Croyons aussi sincérement, aussi parfaitement que lui ; dès lors nos répugnances cesseront ; et peut-être, si l'occasion s'en présente, en ferons-nous autant que lui. Si malgré notre insensibilité pour les pauvres, notre délicatesse, nous voyions de nos yeux Jesus-Christ dans l'état où nous voyons tous les jours ces pauvres, ces malades, ne vainquerions-nous pas toutes nos répugnaces naturelles, et n'aurions-nous pas le courage de rendre à sa divine personne les mêmes services que Régis rendit si souvent à ces membres ? Pour être capable de ces actes héroïques de miséricorde, il ne faudroit qu'une véritable foi ; le reste nous coûteroit peu de chose. Croyons, mais croyons comme il faut, ce que nous dit le Sauveur : tous les obstacles qui s'opposent à la générosité de notre miséricorde disparoîtront bien-

tôt. *Quamdiu uni ex his minimis meis fecistis, mihi fecistis.*

PRIÈRE.

O homme de miséricorde ! car à qui convient mieux qu'à vous ce terme dont s'est servi l'Esprit Saint : *Vir misericordiarum ?* dans ce haut point de félicité et de gloire où cette vertu vous a élevé, ne fait-elle plus aujourd'hui d'impression sur votre cœur ? Ces misères corporelles qui l'attendrissoient autrefois, vous paroissent peut-être aujourd'hui trop légères ou trop courtes ; mais je vous en présente qui sont encore dignes de votre attention, ce sont les plaies de mon ame, les dangers qui la menacent d'une mort éternelle. Ces objets sont bien propres à vous intéresser en ma faveur, à exciter votre compassion ; je vous la demande, ô mon saint Protecteur ; soyez insensible, j'y consens, aux maux qui affligent mon corps, mais soyez touché de ceux qui menacent mon ame.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la pureté du cœur de Saint Régis.

Beati mundo corde. Matth. 5.
Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.

CETTE pureté ne consiste pas précisément dans l'exemption de ces vices honteux qui deshonorent l'homme ; ce n'en est là encore que le premier degré. A quel point de perfection Régis ne le porta-t-il pas ce premier degré ? On sait que non-seulement il conserva son corps et son ame exempts jusqu'au dernier soupir de tout péché de sensualité ; on sait encore, que par une grace aussi précieuse qu'elle est rare, il fut toujours préservé de ces combats intérieurs, de ces involontaires révoltes de la chair qui font souvent gémir les ames les plus saintes. C'est le glorieux aveu qu'il fit un jour à l'un de ses Directeurs : Un des plus grands bienfaits que j'aye reçus, lui dit-il, de la main miséricordieuse de mon Dieu, c'est d'avoir ignoré jusqu'ici ce que c'est que l'aiguillon de la

chair. C'étoit le commun sentiment de tous ceux qui ont connu ce grand Saint, que ses conversations, ses regards, sa seule présence avoient la vertu d'inspirer l'amour de la pureté. Un seul de ses entretiens suffisoit souvent pour exciter dans le cœur d'un homme le plus dominé par cette vile passion, une subite mais efficace horreur de son impureté. On a les témoignages non-suspects de plusieurs personnes, qui attestent que s'étant confessés à ce serviteur de Dieu, ils s'étoient tout d'un coup trouvé changés en des hommes tout nouveaux, et délivrés pour toujours de l'humiliante tyrannie du démon de l'impureté, qui les dominoit depuis longues années.

Réflexion. Que vous n'ayez pas reçu du Ciel des graces si privilégiées, ce n'est pas de quoi vous devez, ni vous affliger, ni vous plaindre. Le mal essentiel n'est pas d'avoir des combats à livrer, mais c'est de manquer de courage lorsqu'on y est engagé, ou de prudence pour les éviter. Veillez avec plus de soin sur votre cœur, gardez avec plus d'exactitude les avenues de vos sens, évitez avec plus de précaution tous ces objets séduisans si capables de faire impression sur votre ame; en un mot, priez et agissez; priez pour obtenir la grace sans laquelle vous ne pouvez com-

battre avec succès ; mais travaillez à rendre cette grace efficace. Alors vous remporterez infailliblement la victoire, et la victoire vous procurera la couronne.

2. Le second degré de la pureté du cœur nécessaire pour mériter de voir Dieu, consiste dans l'exemption de toutes sortes de péchés griefs, en quelque sorte de matière que ce soit. Que cette pureté fut admirable dans Régis ! Non-seulement il s'éleva à ce dégré dans le tems de son apostolat ; mais il y parvint dès le commencement de sa vie et s'y maintint jusqu'au dernier soupir. Car tel est le glorieux témoignage que lui a juridiquement rendu, et par serment, son religieux confrère qui l'assista durant sa dernière maladie, pendant laquelle Régis lui fit une confession générale. Le Confesseur dépose, que non-seulement il n'y trouva pas un seul péché mortel, mais pas même une seule faute vénielle entièrement volontaire, et parfaitement délibérée.

Réflexion. Quels transports de joie pour cette ame innocente, lorsque dans l'exacte recherche qu'elle fait de tous les momens d'une vie dont elle va rendre compte à Dieu même, elle a la consolation de n'y appercevoir qu'une constante fidélité ! Au contraire, quel

trouble, quel remord, peut-être quel désespoir pour un Chrétien qui, au moment de la mort, trouve presque toutes les actions de sa vie marquées au terrible sceau de l'infidélité et du crime! Il n'y a que deux routes qui conduisent au Ciel, l'innocence et la pénitence. Nous avons quitté sans retour la première; entrons incessamment dans la seconde, marchons-y avec courage et n'en sortons jamais.

3. Enfin, le dernier degré, et qui fait la plus sublime perfection de la pureté de cœur, est d'être exempt de toute inclination, de tout penchant vers tous les objets capables de porter aux fautes les plus légères; et de n'éprouver dans son intérieur que des mouvemens qui ne lui donnent que du dégoût de tous les biens sensibles, et de l'attrait pour toutes les vertus. Tel étoit l'état habituel de Régis; il avouoit que non-seulement il ne voyoit rien sur la terre, qu'il ne concevoit même dans le Ciel rien de capable d'occuper un moment ni son esprit ni son cœur; aussi l'entendoit-on fréquemment prononcer avec amour ces paroles du Prophete: *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram?*

Réflexion. Que nous sommes éloignés de ces heureuses dispositions! On n'exige pas que vous parveniez d'abord à cette

cette haute perfection ; on ne peut s'y élever que par dégrés. Commencez par travailler à purifier votre ame de l'attache de tout péchés, même les plus légers. Cette méditation ne vous sera pas inutile, si vous en tirez ce fruit.

PRIÈRE.

Vous voyez à vos pieds, grand Saint, un objet bien plus digne de votre compassion que tous ces malades qui environnent sans cesse votre Sépulchre. Semblable à ce Lazare dont il est parlé dans l'Evangile, comme lui, je suis couvert d'ulcères ; plus infortuné que lui, c'est mon ame qui en est couverte, et mes plaies surpassent les siennes en laideur et en honte ; et ma misère est d'autant plus extrême, qu'encore que je la sente, que je la pleure même, je suis si foible, ou plutôt si lâche, que je n'ai pas le courage de sortir de ce déplorable état. Le miracle donc que je vous demande, que j'ose même espérer, c'est de me fortifier, de ranimer mon zèle pour la sanctification de mon ame, en un mot, de la guérir, comme vous avez fait tant d'autres, en la rendant agréable aux yeux de notre Dieu.

SEPTIEME JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'union de Saint Régis avec Dieu.

Beati pacifici. Matth. 5.
Bienheureux ceux qui ont l'esprit pacifique.

CONSIDÉREZ à quel sublime dégré le Bienheureux Régis posséda ce qui est le principe de cette bienheureuse paix, qui n'est autre chose que l'union avec Dieu. La source de cette union est la prière : c'est là que Régis l'avoit puisé, et c'est pour cela qu'il fut toujours si attaché à ce sanctifiant exercice. Il passoit les nuits presque toutes entières à converser familièrement avec Dieu ; et cela non-seulement dans les maisons de son Ordre, mais par-tout ailleurs, dans ses voyages et jusques dans ses missions, pendant lesquelles tout le jour étoit pour les fatiguans travaux de l'Apostolat, la nuit étant employée à traiter avec Dieu du salut des ames et de sa propre perfection.

Réflexion. Nous envions quelquefois aux Saints cette paix inaltérable qui

les met au-dessus de tous les événemens de la vie. Nous l'avons dit, la source de cette paix est l'union avec Dieu ; et cette union ne s'acquiert, ne s'entretient, ne se perfectionne que par l'Oraison. Si nous desirons donc cette aimable paix, employons le seul moyen qui peut nous y conduire; aimons la Prière, appliquons-nous-y avec ardeur, avec assiduité.

2. Cette sainte et étroite union de Régis avec Dieu n'étoit pas une simple disposition d'esprit et de cœur qui ne duroit qu'autant que ses oraisons. C'étoit en lui un état habituel et fixe dont il ne sortoit jamais. Dans les rues, dans les places publiques, dans les conversations et dans tous les exercices extérieurs de charité et de zèle dont il étoit si souvent occupé, il conservoit son recueillement, et ne perdoit pas un seul moment la présence de Dieu. Toutes les créatures disparoissoient à ses yeux, il ne voyoit dans toutes les choses qui se présentoient à lui que le Créateur. Il sembloit que la divine Majesté lui fût devenue sensible, tant il en paroissoit occupé.

Réflexion. Rien de plus ordinaire que la plainte de certaines ames tièdes et imparfaites qui rejettent leur dissipation, leur défaut de recueillement, sur les oc-

cupations que leur donne la charité ou le devoir ; vaines excuses. Si leur intention étoit bien pure, s'ils n'agissoient que par la seule impression de l'Esprit Saint et uniquement pour la gloire de Dieu, nulle occupation n'affoibliroit l'attention intérieure qu'elles doivent à la présence du Dieu qui les anime et pour qui elles agissent. Combien de Saints ont eu par leur état plus d'affaires que nous, et d'affaires naturellement plus dissipantes que les nôtres ! cependant rien ne les dissipoit en effet ; pourquoi ? parce qu'ils agissoient sincérement pour Dieu, et qu'ils n'agissoient absolument que pour lui ; parce qu'ils en conservoient soigneusement le souvenir, qu'ils le renouvelloient à tout moment par de ferventes et vives aspirations. Imitons ces vrais, ces fidèles serviteurs de Dieu, ne nous occupons dans les choses extérieures que comme eux : et comme eux nous éprouverons bientôt que de si saintes occupations, loin d'empêcher ou d'affoiblir la dévotion sensible, ne servent au contraire qu'à l'augmenter et l'accroître.

3. Conserver une étroite et sensible union avec Dieu au milieu des plus fatigantes occupations, c'est sans doute la marque d'une vertu bien sublime ; mais la conserver cette même union lorsqu'on

se voit environné des plus grands dangers de la vie, c'est un prodige qui vaut en quelque sorte lui seul tous les autres miracles. Or, c'est ce prodige qu'on a vu se renouveller tant de fois dans Saint Régis. Un jour il est attaqué par des assassins qui, les armes à la main, se disposent au milieu d'une campagne, à l'immoler à leur rage; le serviteur de Dieu les regarde, avec sa tranquillité ordinaire, s'approcher en poussant de grands cris; il s'arrête, il s'avance même vers eux avec un visage serein, et sans discontinuer seulement les prières qu'il avoit commencées. Un autre jour, un jeune libertin le saisit à la gorge, prêt à lui enfoncer le poignard dans le sein: Régis immobile, sans changer de visage, transporté même de joie par l'espérance qu'il a de verser son sang pour la cause de Dieu, présente sa poitrine au meurtrier, sans prononcer d'autres mots que le nom de Jesus et de Marie, auxquels il demande la grace et le pardon de celui qui se prépare à lui donner la mort. Tantôt prêt à se voir entraîner par de rapides torrens, tantôt dans des périls évidens de se voir à chaque pas précipité du haut des rochers dans de profonds abîmes, ceux qui l'accompagnent sont dans la consternation, se troublent et se désolent: Régis

conserve sa bienheureuse paix ; ferme et insensible à tous les maux dont il est menacé, il rassure ses compagnons. Ne craignez rien, mes frères, leur disoit-il d'un ton assuré, Dieu est votre guide, il ne peut vous arriver aucun mal.

Réflexion. Heureux fruit de cette intime union avec Dieu que rien ne peut interrompre! Heureux nous-mêmes, si nous pouvions parvenir à nous attacher ainsi si étroitement et si constamment à Dieu, que rien ne fût capable de nous faire perdre un moment sa présence! S'il est un vrai bonheur sur la terre, c'est sans doute dans cet état qu'il consiste. Que n'y aspirons-nous donc, et par les moyens qui y ont conduit Saint Régis ?

PRIÈRE.

Je comprens à présent, ô bienheureux Apôtre, pourquoi j'ai été jusqu'ici un de ces malheureux dont parle le Prophete. Ma vie, comme la leur, n'a été qu'une suite d'inquiétudes et de douleurs : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* C'est que, comme eux, je n'ai point connu la voie qui conduit à la paix ; ou si je l'ai connue, plus coupable qu'eux, j'ai refusé de la prendre en m'unissant à mon Dieu par les efficaces exercices de la prière et de l'oraison.

Obtenez-moi par votre puissante intercession que je rentre dans la voie dont je me suis écarté ; faites que désormais, dans tous les accidens qui partageront ma vie, je n'aye recours qu'à mon Dieu ; et qu'uniquement et inviolablement attaché à lui seul, il accomplisse en ma faveur la promesse qu'il fait, par Isaïe, à une ame fidèle : Je noyerai toutes ces amertumes dans le fleuve d'une douce paix, *Ego declinabo super eam quasi fluvium pacis.*

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la force chrétienne de Saint Régis.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. Matth. 5.
Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

De tous les Saints qui ont travaillé au salut des ames depuis que l'Eglise jouit de la paix par la mort des Empereurs ses persécuteurs, il y a peu d'ouvriers Evangéliques qui aient eu tant à souffrir que Saint Régis. Les dix années de son Apostolat ne furent qu'une guerre

continuelle de sa part contre les vices, et de la part des vicieux contre lui-même ; guerre sans interruption et sans relâche, combats vifs et sanglans, il est attaqué dans sa vie et dans sa réputation ; Le Bienheureux Apôtre souffre toutes ces épreuves avec courage, rien ne le déconcerte, rien ne le trouble, rien ne lui fait quitter, pas même interrompre, la moindre entreprise pour la gloire de Dieu. Quelle force ! Elle parut à tout le monde un prodige.

Réflexion. Que nous sommes éloignés de cette générosité chrétienne ! Nous formons peut-être encore quelque dessein pour le service de Dieu, pour le bien des ames ; mais le plus faible obstacle, la moindre contradiction nous trouble, nous abbat, nous fait abandonner tous nos projets ; quelle pusillanimité ! quelle foiblesse ! quelle erreur ! Car, enfin, sommes-nous donc si peu instruits de la conduite ordinaire de Dieu avec ses serviteurs ? N'est-ce pas une maxime connue des personnes même les moins avançées dans les voies intérieures, Que toute œuvre de Dieu est toujours traversée ? N'est-ce pas un oracle de l'Apôtre même, Que quiconque veut vivre avec piété selon l'esprit de Jesus-Christ, sera infailliblement persécuté ? Aimons donc de telles persécu-

tions ; et si nous voulons craindre quelque chose, que ce soit d'en manquer.

2. Pour graver encore plus profondément dans notre esprit, et y conserver une plus vive idée du courage héroïque de Régis, rappellons quelques circonstances de sa vie, que nous avons déja considérés, mais dans lesquelles nulle vertu n'éclate davantage que la magnanimité chrétienne. Je me borne à deux seuls exemples, entre une infinité d'autres que je pourrois pareillement proposer. Voici le premier. Allant un jour pour sauver l'innocence d'une jeune personne qu'il savoit devoir être bientôt vivement attaquée, il le fut lui-même par une troupe de libertins, qui tous l'épée et le poignard à la main, étoient déterminés, ou à ravir leur proie, ou à percer de mille coups le généreux Pasteur de cette foible brebis. Il se présente donc à ces furieux avec intrépidité, il leur offre sa poitrine : Frappez, leur dit-il, j'y consens, enlevez-moi la vie, vous le pouvez ; mais vous ne m'enleverez pas cet innocent objet de votre brutale passion. Voici le second. C'est la maison du refuge qu'il établit pour servir de boulevard à l'innocence, ou à la pénitence d'une infinité d'ames qui, par-tout ailleurs, couroient risque de périr sans secours. Sainte entreprise si

glorieuse à Dieu, si utile au prochain, si pénible à Régis ; que de travaux, que de sueurs, que de larmes ne lui coutâtes-vous pas ? Vous faillites à lui couter tout son sang ! Une troupe de débauchés en fureur de se voir enlever les divers objets de leur honteuse passion, viennent en foule à main armée pour renverser ce pieux édifice. Régis l'apprend, il y court, il se fait passage au travers des épées ; et perçant jusqu'à la porte de cette salutaire retraite, il s'y tient avec intrépidité ; seul il soutient, le crucifix à la main, l'assaut de tous ces furieux ; il les dissipe, il les met tous en fuite.

Réflexion. Il est rare que nous nous trouvions dans de pareilles occasions ; Dieu connoît trop notre lâcheté pour la mettre à de si grandes épreuves ; nous qui, à la première contradiction, abandonnons souvent l'œuvre de Dieu, et qui osons honorer notre foiblesse du beau nom de prudence. La crainte ne trouve point un si facile accès dans une ame que la charité domine : *Charitas foràs mittit timorem.* Efforçons-nous donc de l'allumer dans notre cœur ce feu divin, si nous voulons le fortifier efficacement contre les attaques de tous nos ennemis.

3. Le mérite de la force chrétienne

ne consiste pas précisément dans ce que le Chrétien a à souffrir, mais dans le motif pour lequel il souffre, c'est-à-dire, pour la justice, pour la piété, pour la gloire de Dieu ; et ce sont uniquement ces glorieux motifs de zèle, d'amour pour Dieu, de charité pour le prochain, qui attirèrent à Régis toutes ces différentes persécutions, qu'il soutint toujours avec tant de grandeur d'ame.

Réflexion. On voit tous les jours des Chrétiens souffrir beaucoup, peut-être même avec assez de courage ; mais parviendront-ils pour cela au bonheur promis à la force chrétienne? Non. Pourquoi ? Parce que c'est l'amour-propre, l'ambition, l'imprudence, la jalousie, l'immortification qui leur attirent toutes leurs souffrances. Rentrons ici dans nous-mêmes, et nous trouverons dans ce peu de paroles une grande matière de réflexions, et, si nous le voulons, de réflexions utiles.

PRIÈRE.

Que mon esprit et mon cœur sont charmés, ô grand Saint, à la vue de tous les traits de cette force héroïque qu'on remarque dans vous ; mais en même-tems qu'ils doivent m'inspirer de confusion et de honte, pour peu que je réfléchisse sur ma propre foiblesse et

sur ma lâcheté! Hélas ! je suis bien loin d'avoir résisté jusqu'à l'effusion de mon sang aux ennemis de mon Dieu. Le plus vil intérêt m'a souvent fait abandonner son parti. La crainte d'un léger mépris, une foible raillerie, la moindre peine ont suffi pour me faire trahir les intérêts de Jesus-Christ. J'en gémis aujourd'hui, je déteste ma monstrueuse infidélité ; aidez-moi, par vos prières, à obtenir la rémission de ces crimes ; demandez pour moi au Seigneur que le souvenir de vos exemples, joint à l'efficacité de vos prières, remplisse mon cœur d'une force qui le mette à l'épreuve des plus grandes persécutions, et lui fasse aimer même à souffrir les plus grands maux pour soutenir les intérêts de Jesus-Christ.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la bienheureuse mort de Saint Régis.

Beati qui in Domino moriuntur.

Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

LA mort des Saints est, dit l'Ecriture, *précieuse aux yeux de Dieu.* Celle de Saint Régis le fut en particulier, 1°. par les circonstances qui l'accompagnèrent ; 2°. par les sentimens qu'il éprouva ; 3°. par les graces singulières dont il fut favorisé. Voilà ce qui rendit sensiblement précieuse aux yeux de Dieu la mort de Saint Régis. J'appelle circonstances, le lieu et le tems où il mourut. J'avoue qu'en quelque tems, qu'en quelque lieu qu'il eût plu au Seigneur d'appeller à lui cette sainte ame, elle n'eût eu que des sujets de consolation et d'espérance : mais Dieu les lui rendit encore plus sensibles, en se conformant, pour ainsi dire, aux humbles dispositions de son serviteur, qui avoit toujours desiré avec ardeur de mourir où il avoit toujours le plus aimé à vivre,

c'est-à-dire, dans une obscure bourgade, sous le chaume d'une vile cabane, au milieu des pauvres et privé comme eux de toutes les commodités. C'est ainsi qu'il eut la tendre satisfaction de mourir à *Lalouvesc*; hé! dans quel tems? précisément dans celui-là même qu'il avoit consacré depuis longtems à ses pénibles Missions, c'est-à-dire, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, au cœur de l'hyver, et dans les jours mêmes de cette triste saison, qui sont ordinairement les plus rudes, ceux auxquels le Sauveur naquit autrefois sur la terre.

Réflexion. Desirez-vous d'avoir à l'heure de la mort quelque consolation à-peu-près semblable à celle que reçut notre Bienheureux dans ce dernier moment? appliquez-vous à consacrer tous les lieux que vous habitez, toutes les personnes avec qui vous vivez, par une vie véritablement chrétienne, par des exemples de toutes les vertus, par des discours édifians et propres à gagner vos frères à Jesus-Christ. Sanctifiez tous les jours de votre vie par une exacte observance de tous les devoirs de votre état, par la pratique de toutes les vertus, par une constante application à faire sans cesse de nouveaux progrès dans la science des Saints. Pour obtenir une mort douce et consolante,

il n'est pas toujours nécessaire d'être parvenu à la perfection, mais il est nécessaire d'y avoir toujours sincèrement aspiré.

2. Mort de Régis précieuse devant Dieu par les douces consolations dont il remplit alors l'ame de ce fidèle serviteur. Elle fut inondée, pour me servir des termes de l'Ecriture, d'un torrent de délices. Quelle paix, quel calme, quelle tranquillité ne goute-t-il pas! Son cœur fut rempli des sentimens de la plus ferme espérance, et par conséquent de la joie la plus vive : joie qui rejaillissoit jusque sur son visage ; joie qui s'accrut, qui s'augmenta toujours à mesure qu'il approchoit de plus près de son bienheureux terme. Quoique son corps fût accablé des plus violentes douleurs, un moment avant que d'expirer, il se tourna vers son compagnon et lui dit : *Ah, mon cher frère, que je meurs satisfait et content!* Un Saint de son caractère pouvoit-il mourir autrement? Que peut craindre d'un Dieu infiniment libéral, infiniment bon, infiniment miséricordieux, un homme qui ne paroît devant lui que rempli des plus grands mérites, que chargé des dépouilles de l'enfer, qu'accompagné d'un nombreux cortège d'ames qu'il a gagnées et attachées à son Dieu?

Réflexion. Nous nous sentons touchés attendris à la vue d'une mort si précieuse; nous nous écrions peut-être avec le Prophète : *Moriatur anima mea morte justorum.* Oh! si je pouvois mourir d'une semblable mort! Nous sentons ce desir, et nous le croyons sincère ; ce n'est néanmoins qu'une illusion dangereuse, si nous ne travaillons de bonne foi à réformer nos mœurs, et à passer du moins le reste de nos jours dans la fervente pratique de tous nos devoirs.

3. Mort de Régis précieuse devant Dieu par les graces les plus singulières et les plus signalées dont elle fut accompagnée. Jugeons-en par son propre témoignage, il ne peut être suspect. Un moment avant de rendre sa bienheureuse ame, revenant tout-à-coup comme d'une profonde extase et ranimant ses forces : *ô mon Dieu*, l'entendit-on s'écrier, *que vous êtes bon! que mon sort est doux! Je vois Jesus et Marie qui daignent venir à ma rencontre, pour me conduire dans le fortuné séjour des Saints.* Puis, élevant les yeux et les mains vers le Ciel, il ajouta d'une voix haute et distincte: *Jesus, mon Sauveur, je vous recommande mon ame, je la remets entre vos mains.* C'est en finissant ces mots qu'il rendit doucement

son esprit au Créateur. O précieuse mort ! ô faveurs inestimables !

Réflexion. La plus éminente vertu, les plus rudes travaux, la vie la plus mortifiée et la plus sainte, ne seroient-elles pas bien récompensées dans notre dernier moment, par des graces si consolantes mais si rares ? Ce seroit témérité, présomption, de nous promettre de voir sensiblement au moment de notre mort, Jesus et Marie se présenter à nous. Mais ayons souvent à présent devant les yeux les images de ces deux dignes objets. Ayons soin qu'on nous les présente à l'heure de notre mort ; mais souvenons-nous que ces précieux gages de leur amour pour nous, nous seront peu utiles, si nous ne travaillons durant le reste de notre vie à nous rendre conformes à Marie par une pureté parfaite ; et à Jesus, par la pénitence et la mortification chrétienne.

Prière.

Fidèle et bienheureux serviteur du meilleur et du plus libéral de tous les Maîtres, mon cœur est pénétré de la plus douce joie, et mon esprit saisi de l'admiration la plus grande, à la vue des précieuses graces dont il vous comble au moment de votre mort ; ce moment si terrible pour la plupart des hommes,

mais si doux, si consolant pour vous. Je n'ai garde de demander de pareilles faveurs, je sens trop combien j'en suis indigne ; mais ce que je desire avec ardeur et ce que j'ose vous prier de m'obtenir par votre intercession, c'est une mort douce et tranquille ; c'est une agonie dont le trouble et l'agitation ne diminuent rien de ma foi, de mon espérance, de ma charité ; c'est, en un mot, de mourir en grace dans le baiser du Seigneur, et en prononçant avec amour et confiance les salutaires noms de Jesus et de Marie.

MÉDITATION

Pour la Fête de Saint Régis, le 16 juin.

Beati qui habitant in domo tua, Domine.

Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur.

Avec quel excès ce serviteur de Dieu n'est-il pas dédommagé dans cette bienheureuse demeure, du nombre, de la grandeur, de la durée de ses travaux ? Oui, il a beaucoup travaillé sur la terre: mais il jouit de beaucoup plus de récom-

penses dans le Ciel. Quand nous réfléchissons sur l'histoire de sa vie, ses fatigues, ses souffrances dont elle n'est qu'un tissu, nous paroissent innombrables; et elles le sont en effet, par rapport à nous : mais Dieu en connoît mieux que nous et le nombre et le prix; et néanmoins il les regarde comme peu de chose, en comparaison des biens par lesquels il veut les récompenser : *Super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.*

Qu'elles sont donc grandes, ô mon Dieu, abondantes, immenses, incompréhensibles, ces célestes récompenses dont vous avez mis en possession ce serviteur fidèle! Qui pourroit entreprendre, je ne dis pas d'en expliquer l'infinie multitude, même de s'en former quelque idée raisonnable ? Le Roi Prophete ne parloit qu'avec extase de la multitude des biens que Dieu a réservés à ceux qui l'ont craint : *Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!*

Quels sont donc les biens, Seigneur, dont vous faites aujourd'hui jouir une ame qui non-seulement vous a craint, mais qui vous a toujours servi avec tant d'ardeur ?

Réflexion. Nous admirons la magnificence et le nombre de ces célestes ré-

compenses ; nous les desirons, nous les espérons même. Et cependant tel est notre honteuse lâcheté, notre stupide indolence ; nous ne voulons rien faire pour les mériter. Jesus-Christ, pour confondre notre paresse ou pour exciter notre ardeur, compare le chrétien à un négociant. Or, quel est le négociant assez paresseux pour ne pas se livrer au travail le plus assidu, s'il espéroit d'y gagner un pour cent ? Dieu nous assure en termes formels de ce centuple ; et il veut même que nous ne regardions ce centuple que comme un léger commencement de l'éternelle récompense qu'il destine à nos travaux : *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* Pourrons-nous bien encore refuser de travailler pour un maître si magnifique et si fidèle dans ses promesses ?

2. Il n'est pas moins magnifiquement récompensé de la grandeur de ses travaux. Ils ont été pénibles et douloureux, j'en conviens ; ils ont même été longs selon les vues de la nature, et à n'en juger que par les règles de nos sens qui sont également et trompés et trompeurs : mais comment la vérité elle-même regarde-t-elle toutes nos années passées dans la souffrance ? Comme un moment rapide qui finit presque aussitôt qu'il commence : *Momentaneum et*

et breve tribulationis nostræ. Cependant ce court instant de douleurs, d'humiliations, que mérite-t-il auprès du Dieu que nous servons ? Rien moins, nous apprend Saint Paul, qu'une mesure infinie, qu'un immense poids d'une gloire qui n'a ni bornes ni mesures, et qui est éternelle : *æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

Si Dieu n'avoit récompensé les grands services de Régis que par les honneurs d'un glorieux tombeau qui l'illustre chaque jour depuis déja près de cent ans, par le concours de tant de peuples qui s'empressent de venir l'honorer, par l'éclat de tant de prodiges qu'il y opère, ce seroit déja une récompense supérieure à celle que les princes de ce monde, les plus reconnoissans, accordent quelquefois aux plus importans services de quelques-uns de leurs héros, auxquels ils élèvent des mausolées dans les lieux réservés à la sépulture des seuls Rois. Mais la magnificence du Maître que nous servons va d'autant plus loin, que son amour et sa puissance surpassent tout ce que nous appercevons dans les plus grands princes de la terre. Dieu récompense en Dieu, parce qu'il ne suit dans ses récompenses que le mouvement de son cœur infiniment bon, et de sa main infiniment

puissante : c'est de-là que résulte le bonheur infini des Saints, qui surpasse non-seulement leur espérance, mais leur desir, mais leur propre compréhension.

Réflexion. N'entreprenons donc pas nous-mêmes de le comprendre, ni par conséquent de l'expliquer ; contentons-nous de nous en réjouir avec notre Saint, de bénir l'immense libéralité de notre Maître, et de travailler, quoiqu'il doive nous en couter, à mériter de pareilles récompenses. N'épargnons pour cela ni peines, ni travaux ; intimement convaincus que toutes les souffrances de ce monde, fussent-elles réunies pour nous accabler, ne sont rien au fond, comparées à la gloire à venir, qu'elles peuvent, qu'elles doivent même nous procurer infailliblement dans le Ciel : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.*

3. Enfin, la durée des travaux de Régis est couronnée par la durée des plus abondantes récompenses. Il n'a passé que dix ans dans les laborieux exercices de l'Apostolat ; il y en a déja plus de cent qu'il jouit dans le sein de la gloire du plus heureux repos, comblé de joie, enivré de délices. Quel est l'homme assez lâche pour ne vouloir pas

acheter par un travail de dix ans, cent années d'un pareil bonheur ? Hélas ! un seul jour d'une félicité si complette en vaut plus de mille du bonheur le plus parfait dont un homme peut jouir sur la terre : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* Mais Dieu, dont la magnificence est sans limites, ne borne pas la récompense de Régis à cent ans de bonheur, il durera ce bonheur ineffable cent millions de siècles; et au bout de cette immense durée de siècles, ce bonheur infini ne fera que commencer, pour durer pendant toute une éternité, durant laquelle il régnera glorieux avec son Dieu, heureux du même bonheur pendant tout ce règne qui n'aura point de fin : *Cujus regni non erit finis.*

Réflexion. Que cette pensée est consolante ! Conservons-en précieusement le souvenir, méditons-la avec soin ; nous y trouverons un fonds inépuisable de forces qui nous feront supporter avec patience, avec joie même, avec une sainte allégresse, les plus rudes épreuves et les plus pénibles travaux de la vie chrétienne.

LITANIES

En l'honneur de S. Jean-François Régis.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo Virginum, ora pro nobis.
Sancte Joannes-Francisce Regis, ora.
Ab utero matris à Deo vocate, ora.
Ab infantia piissime, ora pro nobis.
In ipso juventis flore castissime, ora.
Carnis illecebrarum constantissime victor, ora pro nobis.
Christo vocanti fidelissime, ora.
Religiosi hominis virtutibus decorate, ora pro nobis.
Paupertatis Christi æmule, ora.
Ad obedientiæ normam in omnibus composite, ora pro nobis.
Humanis laudibus infensissime, ora.
Propriæ gloriæ contemptor generosissime, ora pro nobis.

In humilitatis abyssis semper absconditè, ora pro nobis.
Abstinentiæ observator rigidissime, ora pro nobis.
Christo crucifixo comes individue, ora.
Improperiis crucis inhians assiduè, ora.
Christi in Eucharistiâ adorator ferventissime, ora pro nobis.
Cœlorum Reginæ cultûs studiosissime, ora pro nobis.
Laborum patientissime, ora pro nob.
Honoris divini zelator ardentissime, ora pro nobis.
Venator animarum cupidissime, ora.
Vitiorum profligator imperterrite, ora.
In malè nuptis à vitiorum gurgite extrahendis invictissime, ora pro nobis.
Peccatorum susceptor misericordissime, ora pro nobis.
Perditissimorum conversione celeberrime, ora pro nobis.
Opere et sermone potentissime, ora.
In sublevandis pauperum miseriis præsentissime, ora pro nobis.
Calamitatibus publicis compatientissime, ora pro nobis.
Lue laborantibus sæpiùs ultro immolate, ora pro nobis.
Pauperum Virginum parens dulcissime,
Cœlestium charismatum abundantiâ impinguate, ora pro nobis.
Contemplationis gratiâ donate, ora.

Sensibus frequenter inter extases derelicte, ora pro nobis.
Benedictionibus dulcedinis delibute, ora.
Iteratâ frumenti multiplicatione nobilissime, ora pro nobis.
A confractione cruris mirabiliter sanate, ora pro nobis.
Temporum nostrorum thaumaturge, ora pro nobis.
In vitandis levioribus culpis feliciter vigilantissime, ora pro nobis.
Deiparæ apparitione in extremis recreate, ora pro nobis.
Cum baptismali justitiâ ante Christi tribunal præsentate, ora pro nobis.
Mitissimi Jesu discipule mitissime, ora pro nobis.
Christi doloribus cum Maria vulnerate, ora pro nobis.
Pœnitentiæ et innocentiæ fœdere præcursor alter illustrissime, ora.
Cherubim ardoribus inflammate, ora.
Angelorum puritati simillime, ora.
Patriarcharum fide fulgentissime, ora.
Prophetarum spiritu afflate, ora.
Apostolicæ vitæ imitator egregie, ora.
Martyrum periculis sociate, ora.
Sanctissimi Confessoris operibus inclite, ora pro nobis.
Periclitantium Virginum defensor strenuissime, ora pro nobis.
Omnium justorum meritis plenissime, ora pro nobis.

Velaunorum ac Vivarensium apostole, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei, etc. exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, etc. miserere nobis.

℣. Ora pro nobis, Sancte Joannes-Francisce Regis;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus, qui ad plurimos pro salute animarum perferendos labores Beatum Joannem-Franciscum Confessorem tuum mirabili charitate et invictâ patientiâ decorasti; concede propitius, ut ejus exemplis instructi et intercessionibus adjuti æternæ vitæ præmia consequamur. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, etc.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, écoutez-nous.
Jesus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié.
Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié.

Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
Sainte Vierge des Vierges, priez.
Saint Jean-François Régis, priez.
Régis, appellé de Dieu dès le sein de votre mère, priez pour nous.
Régis, dévot dès votre enfance, priez.
Régis, qui avez conservé la chasteté à la fleur de votre âge, priez pour nous.
Qui avez toujours triomphé des tentations de la chair, priez pour nous.
Qui avez été fidèle à la voix de Jesus-Christ, priez pour nous.
Qui avez paru avec toutes les vertus d'un homme religieux, priez.
Qui avez imité la pauvreté de Jesus-Christ, priez pour nous.
Qui avez toujours été fidèle aux règles de l'obéissance, priez pour nous.
Qui avez été ennemi des louanges des hommes, priez pour nous.
Qui avez méprisé généreusement les vains sentimens de l'amour-propre, priez.
Qui vous êtes dérobé aux yeux du monde par l'humilité la plus grande, priez.
Rigoureux observateur d'une parfaite abstinence, priez pour nous.
Compagnon inséparable de Jesus crucifié, priez pour nous.
Qui avez ardemment souhaité les op-

probres de la croix, priez pour nous.
Fervent adorateur de Jesus-Christ, caché dans l'Eucharistie, priez.
Partisan zélé de la Reine des Cieux, priez pour nous.
Qui avez supporté patiemment les plus grands travaux, priez pour nous.
Zélateur ardent de la gloire de Dieu, priez pour nous.
Recherchant avec ardeur le salut des ames, priez pour nous.
Destructeur infatigable de tous les vices, priez pour nous.
Intrépide pour retirer du vice de la chair les ames qu'il avoit entraînées, priez.
Réconciliateur modéré des pécheurs, priez pour nous.
Célèbre par la conversion des plus grands pécheurs, priez pour nous.
Également puissant par vos œuvres et vos discours, priez pour nous.
Très-attentif à soulager la misère des pauvres, priez pour nous.
Compatissant charitable aux calamités publiques, priez pour nous.
Qui vous êtes souvent sacrifié pour secourir les pestiférés, priez.
Père tendre des Vierges pauvres, priez.
Nourri de l'abondance des graces célestes, priez pour nous.
Favorisé du don de contemplation, priez pour nous.

Souvent privé des sens par vos extases, priez pour nous.
Comblé de bénédictions pleines de douceur, priez pour nous.
Illustre par la multiplication réïtérée des pains, priez pour nous.
Miraculeusement guéri d'une fracture de jambe, priez pour nous.
Thaumaturge de notre siècle, priez.
Religieusement attentif à éviter les moindres fautes, priez pour nous.
Honoré à l'extrémité d'une apparition de la Sainte Vierge, priez pour nous.
Qui avez paru au tribunal de Dieu avec votre innocence baptismale, priez.
Disciple affable de Jesus plein de douceur, priez pour nous.
Qui avez partagé avec Marie les souffrances du Seigneur, priez.
Nouveau Précurseur, fameux par votre pénitence et l'innocence de vos mœurs, priez pour nous.
Enflammé de l'ardeur des Chérubins, priez pour nous.
Pur comme les Anges, priez.
Plein de foi comme les Patriarches, priez pour nous.
Inspiré comme les Prophetes, priez.
Imitateur fidèle de la conduite des Apôtres, priez pour nous.
Qui avez couru les dangers des Martyrs, priez pour nous.

Aussi zélé que les plus saints Confesseurs, priez pour nous.
Défenseur courageux des Vierges exposées, priez pour nous.
Qui avez réuni les mérites de tous les justes, priez pour nous.
Apôtre du Vélai et du Vivarais, priez.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

℣. Priez pour nous, Saint Jean-François Régis;

℟. Afin que nous nous rendions dignes des promesses du Seigneur.

Oraison.

O Dieu, qui avez doué le Bienheureux Jean-François Régis, votre Confesseur, d'une charité admirable, et qui lui avez fait supporter avec une patience héroïque des travaux innombrables pour le salut des ames: daignez vous rendre favorable à nos prières; afin qu'animés par son exemple, et soutenus par son intercession, nous puissions acquérir la couronne de l'immortalité. Par Notre Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

NEUVAINE
A SAINT LOUIS DE GONZAGUE,
de la Compagnie de Jesus.

Abrégé de sa vie, tiré de son Office.

1°. LOUIS eut pour père Ferdinand de Gonzague, Marquis de Châtillon, en Lombardie : l'instant de sa naissance fut presque celui de sa mort ; on se hâta de lui donner le Baptême, et il sembla naître pour le Ciel avant d'être né pour la terre. Il conserva si constamment cette première grace, qu'on eut lieu de croire qu'il y étoit solidement affermi : le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu, et il commença dès-lors à mener une vie chaque jour plus sainte. Il n'avoit encore que neuf ans, lorsqu'à Florence, devant l'autel de la Vierge Marie, qu'il regarda toujours comme sa mère, il fit vœu d'une virginité perpétuelle ; et par une faveur spéciale de Dieu, il la conserva pure et intacte, sans avoir jamais eu à lutter contre l'imagination et la chair. A cet âge, il sut réprimer avec

tant de courage toutes les autres passions de l'ame, qu'il fut même à l'abri de leurs premiers mouvemens. Il veilla avec tant de sévérité sur ses sens, et particulièrement sur ses yeux, qu'ayant été pendant plusieurs années au nombre des enfans d'honneur du Prince d'Espagne, il ne regarda jamais en face l'Impératrice Marie d'Autriche, quoiqu'il allât tous les jours la saluer. Aussi avoit-on coutume de l'appeller *l'Homme angélique*, ou *l'Ange dans un corps humain.*

2°. A l'égard de ses sens, il ajouta les plus rigoureuses mortifications de la chair. Il jeûnoit trois fois la semaine, et ordinairement au pain et à l'eau; quoiqu'alors on pût regarder sa vie comme un jeûne continuel, puisqu'il ne prenoit ordinairement à ses repas qu'une once de nourriture. Souvent trois fois le jour il se déchiroit le corps avec des cordes ou des chaînes: quelquefois, au lieu de discipline, il se servoit d'un gros fouet; et des molettes d'éperons étoient son cilice. Son lit lui paroissoit trop mol: il avoit trouvé le secret de le rendre dur en y glissant secrètement des ais. Afin d'être plutôt éveillé pour la prière, il passoit la plus grande partie de la nuit, même au plus fort de l'hiver, dans la contemplation des choses

célestes, n'étant couvert que d'un seul vêtement ; à genoux ou étendu et prosterné sur la terre, lorsque sa foiblesse l'empêchoit de se soutenir. Et même pendant le jour, il restoit attaché à cet exercice pendant l'espace de trois, quatre et cinq heures, jusqu'à ce qu'il en eût passé au moins une sans aucune distraction.

Le prix de sa constance fut un parfait recueillement de l'ame qui, dans l'oraison, ne s'égaroit jamais sur aucun autre objet, et qu'une extase continuelle sembloit avoir invariablement fixée vers Dieu. Ce fut pour s'y attacher uniquement, qu'il entra à Rome dans la Compagnie de Jesus, à laquelle il s'étoit senti appellé par une voix céleste à Madrid ; après avoir soutenu pendant trois ans les terribles assauts que lui livra l'autorité paternelle, et après avoir cédé à son frère tous les droits que lui donnoit la naissance à l'héritage de ses ancêtres.

3°. Dès le Noviciat, il parut un maître consommé dans la pratique de toutes les vertus. Exact observateur des moindres règles, il avoit pris pour le monde un souverain mépris, et une haine implacable contre lui-même. Il brûloit d'un si ardent amour de Dieu,

que son corps en étoit insensiblement consumé. Ses supérieurs lui ordonnèrent enfin de détourner son esprit de la méditation des choses divines ; Louis ne faisoit que d'inutiles efforts pour se dérober à Dieu, qui par-tout se présentoit à lui.

Animé de la plus fervente charité, il fut attaqué d'une fièvre pestilentielle dans les hôpitaux où le zèle l'avoit conduit pour y servir les malades ; lentement consumé par cette contagion, il passa enfin de la terre au ciel le jour même qu'il l'avoit prédit, le vingt-un juin, au commencement de sa vingt-quatrième année.

Dieu le fit voir à sainte Madeleine de Pazzi, environné de tant de gloire, qu'elle avoit peine à croire qu'il y en eût dans le Ciel une pareille ; elle publia que Louis étoit un grand Saint, et que l'excès de sa charité en avoit fait un martyr caché. Plusieurs miracles éclatans attestèrent sa sainteté ; et Benoît XIII, après en avoir constaté l'authenticité avec les formalités ordinaires, inscrivit dans les fastes des Saints ce jeune homme angélique ; il le proposa comme un modèle d'innocence et de pureté, et le donna sur-tout pour patron aux jeunes étudians.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague modèle d'innocence.

Le Ciel avoit fait naître Louis de Gonzague d'une mère vraiment chrétienne et vertueuse, qui lui inculqua de bonne heure cette importante leçon, *qu'il n'est rien de plus précieux que la grace de Dieu.* Comme c'est le péché qui nous prive d'un bien si excellent, le premier soin de notre jeune Saint fut de fermer les avenues de son cœur à ce cruel ennemi de nos ames. On peut dire que, dès qu'il le connut, il commença à le haïr et à l'avoir en horreur. Il étoit bien éloigné de le regarder comme une foiblesse pardonnable, et qui trouve son excuse dans la fragilité humaine. Sa délicatesse de conscience s'alarmoit des moindres fautes, de l'ombre même du péché. C'étoit avec les marques et les sentimens de la plus grande componction, qu'il s'accusoit dans le tribunal de la pénitence des plus petites imperfections. La première confession générale qu'il fit, fut marquée à des signes d'une douleur si vive, que le ministre du sacre-

ment crut qu'il expireroit à ses pieds. Il lui étoit échappé, à l'âge de quatre ou cinq ans, quelques paroles libres qu'il avoit entendu dire, sans en comprendre le sens, à des hommes nourris dans la licence des armes : il en conçut tant de regret, après en avoir été repris, qu'il ne s'en rappelloit le souvenir qu'avec amertume ; il appelloit le tems de ses désordres, celui où il avoit eu le malheur, ainsi qu'il s'exprimoit, de tomber dans cette faute ; et c'est ce qui lui inspira cet esprit de pénitence, qu'il porta si loin.

Réflexion. Oh! que n'ai-je la même horreur du péché ! Je ne le commettrois pas avec tant de facilité ; je ne serois pas si tranquille après l'avoir commis ; je ne m'en accuserois point avec tant de froideur et d'insensibilité ; je craindrois bien davantage d'y retomber ; mes résolutions auroient bien plus de solidité. Je n'ignore pas cependant que la moindre offense de Dieu est, aux yeux de la foi, un plus grand mal, que ne le seroit la ruine entière de l'univers, que ne le seroit même l'éternel malheur de tous les hommes. Mais, hélas ! cette vérité n'a fait jusqu'ici sur moi que de foibles impressions. Je veux du moins aujourd'hui m'en bien pénétrer. Entrant désormais dans les sentimens du modèle

qui m'est remis devant les yeux, je ne craindrai rien tant que ce qui pourroit, ou me ravir la grace de mon Dieu, ou m'exposer au danger de la perdre. C'est vous, Seigneur, qui m'inspirez cette résolution; donnez-moi le courage de l'effectuer.

2. Qui craint Dieu, ne néglige rien. *Qui timet Deum, nihil negligit.* Telle fut la règle de conduite que suivit constamment Saint Louis de Gonzague. Il ne crut pas pouvoir prendre trop de précautions, pour se préserver des souillures du péché. De-là cette garde fidèle de ses sens, cette vigilance continuelle sur les mouvemens de son ame, cette sage circonspection dans toutes ses démarches; de-là ces fréquens examens de conscience, ces confessions faites avec tant de soin, ces revues générales de tems à autre, ce recours à Dieu plein d'amour et de confiance, cette fidélité inviolable jusques dans les plus petites choses. La crainte, au reste, qu'il avoit de commettre les moindres manquemens, n'étoit point en lui l'effet du scrupule; elle ne provenoit que du desir qu'il avoit de plaire à Dieu, et de se conserver pur à ses yeux. Ainsi parvint-il à cette innocence de vie, et à cette pureté de conscience, dont on voit peu d'exemples: ainsi conserva-t-il jus-

qu'à la fin la grace de son baptême, et porta-t-il sans souillure au tribunal de Dieu la robe d'innocence, qu'il avoit reçue sur les fonts sacrés, comme en fait foi le décret de sa canonisation.

Précieuse innocence! Heureux celui en qui elle se trouve. *Beatus vir qui inventus est sine maculâ.*

Réflexion. Faut-il, hélas! que je l'aie perdue par ma faute et mon peu de fidélité? Ah! il eût mieux valu pour moi être dépouillé de tous les biens de la fortune et de tous les avantages humains, que de perdre un si riche trésor. Non, je ne pourrai jamais assez en regretter la perte. Que ne dois-je pas faire pour la réparer? Il ne me reste que la ressource de la pénitence dans mon malheur. Je ne cesserai donc de pleurer toute ma vie le péché qui m'a ravi le plus desirable de tous les biens: et puisque la miséricorde de mon Dieu a daigné me le pardonner; puisquelle l'a porté à me rétablir dans l'état de la grace; je n'aurai rien désormais plus à cœur, que de me conserver dans cet heureux état. Je me souviendrai de ce que dit l'Apôtre, Que nous portons le trésor de la grace dans des vases fragiles; que je dois par conséquent être continuellement en garde contre ma foiblesse.

PRIÈRE.

Vous la connoissez, Seigneur, cette foiblesse, vous y compatissez : voilà ce qui me remplit d'une sainte confiance. Pour vous, modèle des ames pures, bienheureux Gonzague, daignez me prendre sous votre protection ; je sais le crédit que vous avez au Ciel. Tant de merveilles, opérées tous les jours par votre intercession, l'attestent hautement ; faites-m'en sentir les salutaires effets. Je ne vous demande point ici des graces temporelles ; ce que je sollicite aujourd'hui par votre médiation, l'emporte sur toutes les faveurs qui sont dans l'ordre naturel. Obtenez-moi seulement cette crainte amoureuse de Dieu, qui vous fit éviter avec tant de soin le péché ; faites qu'elle m'accompagne partout ; qu'elle soit mon conseil, mon rempart et ma sauve-garde.

Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague, modèle de la vie intérieure et de l'esprit d'oraison.

En quoi Saint Louis de Gonzague peut-il servir aux commençans de modèle de la vie intérieure et de l'esprit d'oraison? En ce que dès l'âge le plus tendre, il chercha le Seigneur pour s'entretenir avec lui; en ce qu'il sut dès-lors pratiquer un saint recueillement. Les Historiens de sa vie nous attestent, qu'âgé tout au plus de trois ou quatre ans, on le trouva plus d'une fois retiré à l'écart, les genoux en terre, occupé de la prière. Il sembloit que l'Esprit Saint se plût dès-lors à jetter dans cette ame, encore si tendre, les heureux germes de la vie parfaite, à laquelle il devoit parvenir.

A mesure que sa raison se développoit, le pieux attrait qu'il avoit pour les exercices de la vie intérieure se manifestoit. Il ne se contentoit pas de payer chaque jour à Dieu un tribut réglé d'hommages, il passoit quelquefois en

prières cinq heures de suite. Combien de fois abrégea-t-il son repos, pour vaquer à la contemplation des choses saintes ? Rien ne lui étoit plus ordinaire que de passer, étant encore dans le monde, une grande partie de la nuit, même au fort de l'hiver, dans ce saint exercice. Mon Dieu ! quand une ame a une fois goûté la douceur de vos ineffables communications, qu'il doit lui être dur de se séparer de vous !

Mais Saint Louis de Gonzague, en quittant la prière, ne cessoit pas pour cela d'être uni à Dieu. Au milieu du tumulte et de la dissipation des Cours où il eut à vivre, il savoit s'en rappeller la présence ; s'entretenir intérieurement avec lui, entendre sa voix, et lui répondre par celle de ses affections. Son penchant toutefois le portoit vers la solitude, parce qu'il avoit appris de l'Esprit-Saint, que c'est-là particulièrement que Dieu parle au cœur de ceux qu'il y conduit : ses plus délicieux momens étoient ceux, où se dérobant aux regards des hommes, il se trouvoit seul avec Dieu, et répandoit librement son cœur en sa présence. Il s'étoit fait une telle habitude du recueillement, qu'il paroissoit avoir un empire absolu sur ses sens et sur son imagination ; il avoua même un jour à quelqu'un, avec qui il

s'entretenoit confidemment, que toutes les distractions qu'il pouvoit avoir eu pendant toute une année dans la prière, réunies et rassemblées, eussent à peine égalé la durée d'un quart d'heure.

Réflexion. Que je suis éloigné de cette perfection ! Quand je rapproche de cet esprit de prière et de recueillement ma dissipation habituelle, l'oubli de Dieu dans lequel je vis; n'ai-je pas bien sujet de me confondre et de m'humilier? Regarderois-je donc la prière comme un exercice indifférent ? Mais ce qui sert à entretenir et à perfectionner les vertus essentielles du Christianisme, ce qui nourrit la foi, ranime l'espérance, épure la charité et l'augmente ; ce qui contribue le plus à la sanctification des ames, peut-il être négligé sans crime ? Je ne dois plus être surpris, si je suis si languissant au service de Dieu, et si j'y ai fait jusqu'ici si peu de progrès. Qui ne prie point, ou qui prie sans recueillement, ce que je n'ai que trop à me reprocher, peut-il avoir le goût de la piété ?

2. Ce n'est pas seulement aux commençans que Saint Louis de Gonzague peut servir de modèle, pour la vie intérieure et l'esprit d'oraison ; il peut encore en servir aux personnes plus avancées. Qu'elles le suivent en effet

dans les différens âges de sa vie, quelque courte qu'elle ait été, elle n'en offre pas moins à leur imitation une vertu consommée dans les voies sublimes de l'oraison et de la vie intérieure. Saint Charles Borromée, si versé lui-même dans les voies de Dieu, assuroit, après s'être entretenu avec Louis de Gonzague, âgé alors d'environ huit ans, que dès-lors ce saint enfant étoit parvenu à un très-haut dégré de contemplation. Aussi ne pouvoit-on se lasser d'admirer les trésors de grace, dont étoit enrichie cette ame encore si tendre; son union avec Dieu étoit presque continuelle. Autant il en coûte aux ames dissipées, pour se recueillir et élever leurs pensées vers le Ciel; autant lui en coûtoit-il pour être quelque tems sans penser à Dieu, et sans s'entretenir avec lui. Ses supérieurs attribuant les violens maux de tête qu'il enduroit, à sa trop grande application au saint exercice de l'oraison, crurent devoir le lui interdire pour un tems; c'étoit la plus rude épreuve à laquelle pût être mise son obéissance; il obéit néanmoins de son mieux. Mais il n'étoit point maître de son cœur; le Seigneur en avoit pris une telle possession, que plus il faisoit effort, par esprit d'obéissance, pour éloigner de lui la pensée de Dieu, plus elle se présentoit à lui.

Il fallut donc lui permettre de suivre le plus doux des attraits. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une oraison continuelle. Toutes ses pensées et affections se portoient vers Dieu ; il n'en entendoit plus parler, qu'il ne se fît sur son visage une altération sensible. Qui pourroit exprimer les saintes ardeurs dont son cœur étoit embrâsé, les transports amoureux qu'il ressentoit dans les intimes communications qu'il lui étoit permis d'avoir avec le Seigneur?

Réflexion. Flammes sacrées qui le consumâtes et en fîtes un holocauste, venez embrâser mon cœur, venez en purifier les souillures, en amollir la dureté, en détruire les affections terrestres, en épurer les sentimens. O Dieu d'amour! que ne suis-je épris de vos charmes, comme le fut Louis de Gonzague? Que ne m'est-il donné de ressentir les célestes impressions que faisoient sur lui la pensée de vos adorables perfections, le souvenir de vos bienfaits, la méditation des grands mystères qu'il vous a plû nous révéler? Ah! si je ne puis prétendre aux faveurs singulières dont vous avez récompensé, même ici-bas, son innocence et sa fidélité; daignez du moins m'accorder la grace de faire de l'oraison et de la vie intérieure l'aliment de ma piété, la dou-

ceur de mes jours, le lien de mon union avec vous, et conséquemment les délices de mon cœur.

PRIÈRE.

Je m'adresse à vous, grand Saint, qui m'êtes ici proposé pour modèle, dans la vue d'obtenir cette ineffable faveur : demandez-la au ciel pour moi ; et faites que ressentant déja le pouvoir de votre exemple, je ressente encore celui de votre intercession.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague modèle de pureté.

CE que Salomon dit des charmes puissans qu'eut pour lui la Sagesse, peut bien être appliqué à l'amour de Saint Louis de Gonzague pour la pureté. Ce fut, en effet, dès sa jeunesse qu'il fut épris de la beauté de cette vertu, et qu'il en fit l'objet de ses recherches. *Hanc amavi et exquisivi à juventute meâ.* Ce fut dès-lors qu'il souhaita l'avoir pour épouse. *Et quæsivi sponsam eam mihi assumere.* Il n'avoit point en-

core dix ans, qu'il voua, dans la ville de Florence, une éternelle virginité, sous les auspices de la sainte Vierge. Aussi tout en lui, pensées, desirs, affections, regards, entretiens, actions, porta-il l'empreinte de cette vertu. Comme la pureté ne marche jamais sans la modestie et la pudeur, on l'eût pris pour un Ange, tant il étoit modeste et retenu dans toute sa personne. Il suffisoit de le voir, pour se sentir excité à l'amour de cette excellente vertu. On n'eût point osé se permettre en sa présence de ces conversations libres, si ordinaires dans les compagnies et les cercles du monde. Sa délicatesse sur ce point étoit si grande, qu'une seule parole, dont la pureté auroit pu être blessée, ne l'eût pas seulement allarmé, mais eût été un véritable tourment pour son cœur.

Réflexion. L'ai-je cette délicatesse qui s'allarme des moindres atteintes portées à la pureté? Ah! si je chéris cette vertu autant qu'elle mérite de l'être, qu'elle attention ne dois-je pas avoir à éloigner de moi tout ce qui peut y être contraire? Vertu angélique, qui devroit être le principal ornement de toute ame chrétienne, on t'expose tous les jours aux traits de mille ennemis. Tu ne trouves presque plus de cœurs

sensibles à tes charmes, et qui veulent vivre sous tes loix. Mon Dieu ! ne permettez pas que je sois jamais du nombre de ces cœurs charnels. Vous êtes le Dieu de pureté ; je suis devenu par le baptême, et en vertu de l'alliance que vous avez bien voulu contracter avec les hommes, le temple vivant de l'Esprit-Saint : de quelle abomination ne me rendrois-je pas coupable à vos yeux, si je consentois à profaner ce temple par des souillures ?

2. Saint Louis de Gonzague n'ignoroit pas que la vertu de pureté est une fleur tendre et délicate, que le moindre souffle peut ternir : il ne crut pas pouvoir en conserver l'éclat sans user des préservatifs que suggère aux ames timorées l'esprit de religion. C'est pour cela qu'il évita avec tant de soin la rencontre des objets qui ont coutume de séduire l'innocence ; qu'il fit un pacte avec ses yeux, pour qu'ils ne s'arrêtassent jamais sur ce qui eût été capable de porter le trouble dans ses sens ; qu'il ne prêta jamais l'oreille à un langage suborneur, que le monde qualifie d'enjouement. C'est pour cela sur-tout qu'il eut toujours une dévotion marquée aux saints Anges, mais bien plus encore à la Reine des Anges ; qu'il approchoit souvent de la sainte table ; qu'il mortifioit

fioit sa chair, et tenoit ses sens dans une continuelle sujétion.

Tels furent les préservatifs qu'il fit servir à la conservation d'une vertu qui lui fut toujours si chère. Par-là il respira l'air contagieux du plus grand monde sans en recevoir la moindre atteinte. On ne pouvoit assez s'étonner de voir tant de réserve et d'innocence dans un jeune prince à qui le monde s'empressoit de plaire. On disoit de lui communément qu'il sembloit être privilégié, et être exempt des foiblesses de la chair.

Réflexion. C'est à moi à profiter d'un si bel exemple ; il ne m'est remis devant les yeux que pour exciter mon émulation. Mais ce ne sera qu'en me mettant en garde contre mon propre cœur, qu'en captivant mes sens, qu'en fuyant toute dissipation ennemie de l'innocence, qu'en me nourrissant souvent du pain des Anges, qu'en me dévouant au culte de la plus pure des Vierges, que je mettrai en assurance la précieuse vertu qui m'est proposée à imiter. Faites, ô mon Dieu, que je ne m'en tienne point à de stériles desirs, et que je ne démente point dans la pratique les pieux sentimens qui me sont inspirés par votre grace.

3. *Celui qui chérit la pureté*, dit le

Sage, *aura le Roi pour ami.* Or, comme cette vertu a été portée à un si haut point de perfection par Saint Louis de Gonzague, quelle faveur n'a-t-elle pas dû lui mériter de la part du Dieu de pureté ?

Dieu plein de charmes, qui aimez à vous communiquer aux ames chastes, oui, vous dûtes favoriser de bien des graces cette ame selon votre cœur; vous dûtes faire couler dans elle l'abondance de vos consolations, lui faire sentir les douces effusions de votre esprit, lui faire goûter les délices ineffables de votre amour, la nourrir d'une manne savoureuse et toute céleste. Ce n'a été là toutefois que la moindre partie de vos faveurs. Vous vous êtes hâté de la tirer de ce lieu d'exil, et de l'appeller à vous pour l'associer aux Anges, et la faire entrer en participation de la gloire de vos Elus.

PRIÈRE.

Heureux Gonzague ! vous voilà donc à la suite de l'Agneau sans tache ! Quel bonheur est le vôtre ! Il vous est donné d'entendre cet immortel cantique, que peuvent seules chanter les ames chastes, qui, comme vous, ont conservé une inviolable pureté. Jouissez, grand Saint, jouissez de cette glorieuse prérogative.

Mais daignez vous intéresser en faveur d'une ame foible, qui a tout à craindre pour l'inestimable vertu que le Ciel a couronnée dans vous d'une éternelle gloire.

Hélas ! que d'ennemis cherchent à nous enlever ce précieux trésor ! Comment le mettre en assurance sans une grace spéciale de préservation ? Vous pouvez me l'obtenir cette grace insigne ; j'ose l'espérer de votre puissante intercession. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague modèle de détachement et d'abnégation.

L'ESPRIT de détachement et d'abnégation se connoît par les sacrifices qu'il inspire, par la générosité avec laquelle on les fait, par la fidélité enfin avec laquelle on les consomme.

A peine Saint Louis de Gonzague fut-il en âge de faire usage de sa raison, qu'il reconnut la vanité de tout ce que le monde a coutume d'estimer. Lorsqu'on lui vantoit les titres d'honneur auxquels sa naissance lui donnoit droit:

Que sert tout cela pour l'éternité, répondoit-il ? *Quid hoc ad æternitatem?*

Jugeant des choses par le rapport qu'elles peuvent avoir au salut et à la fin dernière, il n'estima que ce qui nous rapproche de Dieu ; il vit d'un œil indifférent la magnificence des cours, les distinctions de la naissance, l'encens et les hommages adressés à la grandeur. Ce fut même, parmi ce que le monde étale de plus brillant, qu'il en conçut plus de dégoût, et qu'il forma le projet de ce renoncement évangélique, dont les grandes ames sont seules capables. Il commença dès-lors à s'y exercer par le retranchement de mille superfluités qu'imagine chaque jour la vanité du siècle : dès-lors il chercha la plus grande simplicité dans ses habits ; dès-lors il eût souhaité, sans les égards dûs à sa condition, fouler aux pieds le faste et les pompes du monde, en se produisant sous l'extérieur le plus négligé. Ainsi préludoit-il à cette généreuse renonciation au monde et à tous ses avantages, qu'il fit peu de tems après.

Réflexion. Oh ! qu'il y a de grandeur et d'élévation d'ame dans un tel détachement ! Car qui ne sait ce qu'a de séduisant pour un jeune cœur l'appareil de la grandeur, la pompe des honneurs,

le faste des richesses, l'étalage, en un mot, de toutes les vanités mondaines ? Mais quand on consulte la foi, comme fit Saint Louis de Gonzague, quand on en fait la règle de ses jugemens, qu'on pense bien différemment des mondains sur les prétendus biens et avantages de la vie présente ! Que paroît en effet à des yeux chrétiens toute la gloire du monde ? Un pur néant. Qu'est-ce que toute la félicité humaine, pesée au poids du sanctuaire et mise dans la balance de l'éternité ? *Quid hoc ad æternitatem ?* Règle divine ! tu me serviras désormais à apprécier les choses d'ici-bas : lorsque le monde cherchera à me faire illusion et à m'attirer à sa suite, je m'écrierai avec mon digne modèle : *Quid hoc ad æternitatem ?* Que sont toutes les offres du monde par rapport à l'éternité ?

2. Le Seigneur avoit fait entendre sa voix à Louis de Gonzague. Ce fut pour y obéir, que ce cœur généreux se détermina à quitter tout, pour suivre le Dieu qui l'appelloit à sa suite. Rien ne fut capable de l'arrêter. En vain le monde s'efforça-t-il de le retenir ; en vain fit-il parler la nature, et l'arma-t-il de ce qu'elle avoit de plus puissant sur le cœur d'un fils : tout fut inutile ; Louis de Gonzague demeura ferme dans sa résolution. Mais comme les sacrifices qu'on

fait au Seigneur, lui sont d'autant plus agréables, que le cœur y a plus de part, et qu'il y entre plus de générosité ; de quel mérite ne dût pas être à ses yeux le sacrifice de notre jeune Saint ? Quelle joie et quel contentement ne fit-il pas paroître, lorsqu'on lui permit enfin de se démettre de sa Principauté ! Quelqu'un lui ayant dit alors que cette renonciation faisoit bien plaisir au jeune Rodolphe, son frère : *Je vous assure*, répondit-il, *que je cède toutes mes prétentions avec mille fois plus de satisfaction, qu'il n'en peut avoir de la cession que je lui en fais.*

Réflexion. Ce que je viens de considérer, doit m'animer puissamment à faire au Seigneur les sacrifices qu'il peut demander de moi. Pour être moins considérables dans leur objet que ceux qu'il exigea de Louis de Gonzague, ils ne lui en seront pas moins agréables, dès que je les lui ferai avec générosité. Eh ! quoi ? mon Dieu ! voudrois-je donc toujours vous servir, vous qui êtes le Dieu jaloux, avec les ménagemens et les réserves d'un cœur étroit ? Refuserai-je toujours de vous sacrifier les attaches, qui ont retardé jusqu'ici ma course, et ont empêché l'entier accomplissement de vos desseins sur moi ? Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi. Parlez,

qu'exigez-vous de moi ? Il me semble que, par votre grace, je suis disposé à tout.

3. Ce n'étoit point assez pour Louis de Gonzague d'avoir renoncé par un généreux détachement aux grandes espérances, que donne une naissance illustre ; son sacrifice devoit encore être sans retour, comme il avoit été sans réserve. Ainsi, loin de chercher dans l'état religieux aucune sorte de dédommagement à ce qu'il avoit quitté, il ne souffrit jamais, autant qu'il fut en lui, qu'on y eût égard à sa naissance et à son nom. On ne pouvoit lui faire une peine plus sensible que de lui rappeller ce qu'il avoit sacrifié. Il eût cru commettre une rapine dans l'holocauste, s'il se fût permis un seul regard de complaisance sur aucun des objets qui étoient entrés dans la matière de son sacrifice. Quel plaisir, au contraire, n'étoit-ce pas pour lui de paroître avec les livrées de la pauvreté, et d'en éprouver les effets ?

Faut-il s'étonner, après cela, qu'il eût tant de facilité de s'élever vers Dieu ? Quand une ame est entièrement dégagée, comme il l'étoit, de tout ce que le monde recherche et ambitionne, la terre n'est plus pour elle que comme une demeure étrangère ; tandis qu'elle y est encore retenue par les liens du corps, sa con-

versation est dans les cieux. Aussi le cœur de Louis de Gonzague fut-il tout entier au ciel. Combien de fois ne gémit-il pas, à l'exemple de l'Apôtre, de ce que le poids de son corps le retenoit ici bas ? Combien de fois ne soupira-t-il pas après le moment où ses liens seroient prêts à se briser, et où il pourroit se réunir à son Créateur ? Lorsqu'il vit cet heureux moment approcher, il ne put s'empêcher de faire éclater son contentement : *Nous nous en allons*, dit-il alors à un des Pères de la maison, *et nous nous en allons avec joie.* Il n'étoit cependant qu'au printems de son âge ; âge où il est si naturel de souhaiter de vivre. Mais quand on a vécu sans attache, on quitte la vie sans regret ; à quelqu'âge que ce puisse être. La mort n'a rien de terrible pour qui s'y est préparé, comme avoit fait Saint Louis de Gonzague, en mourant chaque jour à l'amour des choses créées.

Réflexion. Quelle source de tranquillité ne doit-ce pas être pour un Chrétien, à l'égard de qui le monde va finir, d'avoir placé de bonne heure ses affections dans les biens de l'éternité ! Il ne tient qu'à moi de me la procurer cette tranquillité desirable. Voudrois-je encore m'attacher à ce monde, dont la figure passe ? Les biens qu'il peut m'offrir sont-

ils de nature à contenter une ame faite pour le ciel? Non ; s'il est quelque chose ici-bas qui puisse l'amuser pour un tems, il n'est rien qui puisse la rassasier pleinement, et lui tenir lieu de l'éternel objet à qui elle se doit : *Animam Dei capacem, quidquid Deo minus est, occupare potest, implere non potest.* Elevons-nous enfin au-dessus de tous les objets périssables, ne nous attachons qu'à ce qui est éternel ; souvenons-nous que le ciel est notre patrie ; ne retenons des biens présens que l'usage ; que notre cœur reste tout entier aux biens qui ne passeront jamais : *Temporalia sint in usu, æterna in desiderio.*

Prière.

Grand Saint, votre abnégation s'est étendue à tout : biens, honneurs, estime, réputation, volonté propre, douceur et durée de la vie ; elle a tout embrassé. Ah ! que n'ai-je le courage d'imiter un détachement si parfait ? L'exemple que vous m'en donnez m'excitera du moins à m'affranchir de bien des affections terrestres, qui m'ont empêché jusqu'ici de porter mes regards vers le ciel : aidé de plus par votre puissante intercession, je m'y éleverai souvent en esprit, jusqu'à ce qu'il plaise

au Seigneur de m'y faire régner avec lui. Ainsi soit-il.

CINQUIEME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague, modèle de la dévotion envers le Saint Sacrement de l'Autel.

Ce n'est pas sans raison qu'on représente Saint Louis de Gonzague, dans un grand nombre de ses images, prosterné aux pieds des saints Autels. La foi vive dont il étoit animé, son ardent amour pour Jesus-Christ, en firent en effet un des assidus et des plus fervens adorateurs de ce Dieu caché sous les voiles eucharistiques. Pour bien connoître quelle fut à cet égard la vivacité de sa foi, il suffit de nous rappeller ce qu'en ont écrit les Historiens de sa vie : ils nous le représentent à l'âge où l'on est le plus porté à la dissipation, tellement recueilli dans le lieu saint, qu'il ne s'y permit jamais la moindre légèreté ; on l'y voyoit immobile, les yeux fixés vers l'Autel, ou modestement abaissés vers la terre, le corps humblement incliné, tel à-peu-près qu'on nous peint les Anges adorateurs. C'étoit, sur-tout

dans le tems du sacrifice que redoubloit son attention : tout occupé des grandes merveilles qui s'y opèrent, rien n'étoit capable de le distraire de l'espèce de ravissement où étoient alors les puissances de son ame. On eût dit que, perçant les ombres mystérieuses, qui dérobent à nos yeux le Dieu de majesté, il voyoit Jesus-Christ descendre sur l'Autel.

A une foi si vive répondit le plus fervent amour. Vrai Séraphin par les ardeurs saintes qui s'exhaloient de son cœur, c'étoit assez de le considérer pour se sentir échauffé du feu divin, dont il sembloit être tout embrâsé : ce qu'il en produisoit au dehors faisoit juger quelle devoit être au-dedans la ferveur de son amour. C'étoit de-là que partoit l'abondance de larmes que répandoit ce cœur tendre et affectueux, au moment de la consécration ; de-là que venoit cette tendresse de dévotion, ces saints transports, qu'il ressentoit dans la communion ; de-là, enfin, que naissoient ces doux épanchemens de cœur, dans les longues et fréquentes visites qu'il rendoit à Jesus-Christ dans son Sacrement.

Réflexion. Quels reproches n'ai-je pas à me faire ici sur mon peu de foi, et conséquemment sur mon indifférence et mes froideurs à l'égard d'un Dieu si

près de moi, et qui lui-même est tout amour pour moi ! Suis-je bien persuadé de la présence réelle de mon Sauveur dans l'Eucharistie ? Si je le suis en effet, comme je dois l'être, quels hommages reçoit-il de moi ? Me voit-il souvent aux pieds de ses Autels lui rendre mes adorations, lui porter mes vœux, lui adresser mes prières ? Dans quel esprit m'y présenté-je ?

2. Sans parler des consolations et des douceurs toutes célestes que répandoit dans l'ame de Saint Louis de Gonzague le Dieu d'amour, soit dans la communion, soit dans les visites que lui rendoit ce fidèle adorateur ; de combien d'autres graces encore plus précieuses ne le combla-t-il pas ? Il n'étoit qu'un enfant pour l'âge, et il parloit déja des choses de Dieu, au rapport de Saint Charles Borromée et du célèbre Bellarmin, comme auroient pu faire les esprits les plus éclairés. D'où lui venoient ces lumières et ces connoissances ? Sinon des fréquentes communications qu'il avoit avec Jesus-Christ auprès de son adorable sanctuaire ? C'est-là qu'il en apprenoit mille fois plus qu'il en eût pu apprendre à l'école des plus habiles maîtres.

Mais il n'y recevoit pas seulement des lumières qui éclairassent son entende-

ment, il y puisoit encore mille saintes affections dont il se remplissoit le cœur; il y puisoit sur-tout l'amour de ces excellentes vertus que nous y enseigne, par son exemple, notre divin Maître. Car si l'on admira dans lui tant de douceur et d'humilité, tant de patience et de charité; s'il fit voir un si parfait détachement de toutes les choses d'ici-bas, un esprit de sacrifice qui le porta à renoncer à tout et à se renoncer lui-même en toutes choses; c'est qu'il se forma sur le cœur même de l'Homme-Dieu, qui nous est spécialement ouvert dans la divine Eucharistie.

Cœur adorable, sanctuaire de toutes les vertus, source de toute perfection, trésor inépuisable de graces, vous qui reçûtes si souvent les hommages du juste Gonzague, daignerez-vous accepter ceux d'une ame infidèle qui vous a si peu honoré jusqu'ici?

Réflexion. Hélas! que j'ai été ennemi de moi-même! que j'ai peu connu mes véritables intérêts! Il ne tenoit qu'à moi de venir puiser à la même source que Louis de Gonzague, les véritables richesses; il ne tenoit qu'à moi de venir m'éclairer à la même lumière, me purifier au même creuset, m'échauffer des mêmes flammes, me sanctifier par les mêmes exemples; et je ne suis

que ténèbres, que souillure, que tiédeur, qu'imperfection ! Mais ce qui me rassure en ce moment, c'est cette immense et cette inaltérable charité, qui vous fait recevoir les pécheurs que la pénitence conduit auprès de vous.

PRIÈRE.

Bienheureux Gonzague, c'est sous vos auspices que je me consacre et me dévoue au culte de ce cœur, dont vous fûtes un si fervent adorateur ; rendez-le moi propice. Je renonce pour toujours à ce qui pourroit m'en fermer l'entrée, à ce qui pourroit même le refroidir à mon égard. Puisse-t-il, en devenant dès ce moment mon asyle, être en même-tems mon modèle ! Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague, modèle de pénitence et de mortification.

C'EST dans les palais des grands qu'habite plus communément la mollesse. *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus Regum sunt.* Mais ce vice, si répandu parmi les personnes nées au sein de l'opulence et des grandeurs,

n'étendit jamais sa contagion jusqu'à Louis de Gonzague ; jamais l'usage de la mortification de ses sens ne lui fut étranger ; dans le monde, comme dans la religion, on la lui vit pratiquer constamment. Il n'avoit point encore atteint l'âge de l'adolescence, que déja il affligeoit sa chair par des austérités capables d'effrayer la délicatesse du siècle. Pour ne point parler de mille petites satisfactions qu'il eût pu se permettre, et qu'il refusoit à la nature, par amour pour la croix, il est incroyable combien de sortes de rigueurs il exerçoit dès-lors sur son corps innocent. Quelque précaution qu'il prît pour en dérober la connoissance, les marques de son sang imprimées sur le linge dont il faisoit usage, les décèlerent plus d'une fois.

Connut-il jamais les ménagemens que suggère aux personnes du monde le soin excessif de leur santé ? Quoique d'une complexion délicate, il jeûnoit trois fois la semaine, se contentant le plus souvent d'un peu de pain et d'eau ; durant même un assez long espace de tems, sa vie fut comme un jeûne continuel, puisque ce qu'il prenoit de nourriture dans chacun de ses repas, pesoit à peine une once. Combien de fois coucha-t-il sur la dure, et interrompit-il son sommeil, autant pour se mortifier,

que pour satisfaire sa piété ? C'est par le même esprit de pénitence qu'il enduroit les incommodités des saisons, sans s'accorder aucun des soulagemens qui peuvent les rendre plus supportables : froids piquans, chaleurs excessives, tout lui étoit égal ; il se faisoit de tout une matière de mortification. Il fallut plus d'une fois mettre des bornes à sa ferveur en ce point.

Lorsqu'il eut embrassé la vie religieuse, loin de chercher des adoucissemens à ce que la discipline régulière peut avoir d'austère et d'assujettissant ; il y ajoutoit encore des mortifications volontaires, et si l'obéissance le lui eût permis, il y en eût ajouté d'excessives, tant il en paroissoit insatiable.

Réflexion. Que dois-je admirer ici davantage, ou de la vie pénitente et austère de Saint Louis de Gonzague, ou de mon immortification et de l'excessive indulgence que j'ai pour moi-même ? Saint Louis de Gonzague déclara une guerre continuelle à ses sens ; il traita toujours son corps avec la plus grande rigueur, quoiqu'il ne se fût jamais écarté des voies de l'innocence : et moi, tout pécheur que je suis, je ne me mortifie en rien, je recherche en tout mes aises et mes commodités, j'ignoredans la pratique ce que c'est que

mortification des sens et crucifiement de la chair !

Ah ! cessons de nous abuser. Je ne puis appartenir à Jesus-Christ, selon le langage de l'Apôtre, qu'autant que je crucifierai ma chair avec ses vices et ses convoitises. Je dois conséquemment m'armer du glaive de la mortification, réprimer la sensualité, fuir la mollesse, me retrancher tout ce qui seroit capable d'entretenir la révolte des sens, me condamner même à quelques-unes des privations qui ont été familières aux Saints et en particulier à Saint Louis de Gonzague.

2. A la plus austère mortification des sens, Saint Louis de Gonzague joignit toujours la mortification des passions. Il savoit que celle-ci est d'une nécessité bien plus indispensable que la première. C'est pourquoi il s'appliqua de si bonne heure à dompter son humeur, et à régler tous les mouvemens de son ame. Comme il étoit naturellement vif, il sut si bien réprimer les premières saillies de cette vivacité, qu'on le croyoit né sans passion. Quelle douceur et quelle égalité d'ame ne montra-t-il pas dans sa dernière maladie, qui fut une maladie de langueur ! Il ne lui échappoit pas même de ces mouve-

mens involontaires qu'on pardonne à la foiblesse humaine.

Réflexion. Quand me déterminerai-je enfin à me faire violence à moi-même ? Je n'ai que trop flatté jusqu'ici mes penchans vicieux ; je ne me suis que trop laissé dominer par l'humeur ; je n'ai que trop écouté les dangereuses suggestions de mon amour-propre. Quand en viendrai-je à cette circoncision du cœur dont l'Evangile fait une obligation étroite à tout Chrétien ? Je puis bien être dispensé, pour de justes raisons, des œuvres de la pénitence les plus pénibles ; l'exemption de la loi du jeûne et de l'abstinence peut m'être accordée, si la foiblesse de mon tempérament, ou le dérangement de ma santé ne me permet pas d'en supporter la rigueur : mais rien ne peut me dispenser de la mortification des passions ; je serai inexcusable de ne point mettre de frein à ma langue, d'être impétueux dans mes desirs, entier dans mes sentimens, ardent et prêt à prendre feu, quand il s'agit de mes intérêts, impatient dans mes maux, colère et vindicatif.

Hé bien ! quoiqu'il doive m'en coûter, j'en fais aujourd'hui la résolution ; j'éloignerai désormais de mon esprit, autant qu'il me sera possible, toutes ces pensées d'immortification dans lesquelles

je me suis si souvent entretenu ; si-tôt qu'il s'élevera dans moi quelque sentiment, ou d'impatience et d'animosité, ou de vaine gloire et d'amour-propre, ou d'humeur et de vivacité ; je le combattrai en y opposant, tantôt un sentiment contraire, tantôt une acte extérieur de la vertu qui en doit être le remède.

PRIÈRE.

Ce doit être là, ô mon Dieu, le triomphe de votre grace : revêtez-moi donc de cette force que vous communiquâtes à Saint Louis de Gonzague. Je m'adresse à vous, ô mon puissant protecteur, pour être aidé dans le combat que j'entreprends. Je m'y sens déja animé par votre exemple ; mais j'ai tout à craindre de ma foiblesse. Me confiant toutefois en vos mérites et en votre intercession, j'ose espérer que ce ne sera pas sans fruit que je me serai occupé dans cet exercice de votre pénitence et de votre mortification. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague, modèle d'humilité.

Si c'est un avantage, selon le monde, d'avoir reçu une naissance distinguée, et de se voir, par la prééminence de son rang, placé au-dessus d'une partie des hommes ; ce n'est, hélas ! que trop souvent un danger de plus pour le salut. Saint Louis de Gonzague l'avoit bien compris ; de-là l'éloignement qu'il montra toute sa vie pour ce qui tend à nourrir en nous le ver de l'orgueil. Jamais on ne remarqua en lui ces airs de hauteur et de fierté, si ordinaires aux grands : affable à l'égard de tout le monde, il ne se prévalut jamais des droits attachés à sa naissance ; ennemi du faste et de l'éclat, il se déroboit le plus qu'il pouvoit aux honneurs qu'on a coutume de rendre aux personnes de son rang ; il eût voulu pouvoir s'ensevelir dans l'obscurité, et vivre entièrement inconnu ; il redouta sur-tout le poison des louanges et de la flatterie ; quelques sincères que pussent être les éloges qu'on lui donnoit, la rougeur de

son visage et son sérieux témoignoient assez quelle peine c'étoit lui faire que de le louer.

Les honneurs que lui réservoit le monde ne le tentèrent jamais. Il y avoit déja long-tems qu'il y avoit renoncé de cœur, avant de consommer la généreuse abdication qu'il en fit pour suivre la vocation du ciel. Celui des corps religieux, auquel il s'attacha, ne fixa son choix que parce qu'on y fait vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques. S'il eût suivi l'esprit de pénitence qui l'animoit, il se fût décidé pour quelque Ordre plus austère; mais il appréhendoit que les honneurs ne vinssent l'y chercher, et qu'il ne lui fallût sortir de l'état humble qu'il auroit embrassé.

Réflexion. C'est vous, Seigneur, qui lui inspirâtes ce saint éloignement pour tout ce qui peut flatter l'orgueil et l'amour-propre. Tel est l'esprit de votre Evangile. Mais que je m'y suis peu conformé jusqu'à présent! J'ai poursuivi un vain phantôme de gloire, j'ai voulu qu'on m'honorât: bien différent de Saint Louis de Gonzague, je n'ai pris conseil que de ma vanité, mes regards se sont portés sur tout ce qui pouvoit la flatter; l'envie de paroître et de me faire remarquer, a été le mobile de presque toutes mes actions; je me suis glorifié de mille

frivoles avantages que prise un monde aveugle. Mon Dieu, ne permettez pas que je me laisse davantage fasciner les yeux par l'enchantement de la bagatelle.

2. Quelle fut la joie de Saint Louis de Gonzague, lorsqu'après avoir dit un éternel adieu à toutes les pompes et les grandeurs du siècle, il eut pris pour son partage l'humilité de la croix! Il prisoit trop cet heureux partage, pour négliger de s'en assurer à jamais la possession. Les observances auxquelles il se portoit plus volontiers, étoient celles dont l'amour-propre a communément plus d'horreur et d'éloignement. Ce qu'il y avoit de plus vil dans la maison, étoit l'objet de son ambition: toujours prêt d'ailleurs à céder aux autres, il ne le faisoit qu'à regret, lorsqu'il s'agissoit d'une pratique humiliante; loin de fuir l'humiliation, il la desiroit. Un jour qu'il devoit paroître en public, et faire preuve de sa capacité, il lui vint une forte pensée de montrer de l'insuffisance, dans la vue de se faire mépriser; et il l'auroit en effet suivie, s'il n'eut eu autant de soumission et déférence qu'il en avoit, pour les sentimens de ses maîtres et de ses directeurs. Il fut véritablement affligé qu'on lui eût enlevé une si belle occasion de pratiquer l'humilité: les

applaudissemens, au reste, qu'il s'attira, ne firent que mettre dans un plus grand jour sa modestie, et l'air dont il les reçut ne laissa aucun lieu de douter que sa vertu ne fût à l'épreuve des tentations de la vaine gloire.

Réflexion. Mon Dieu! que les Saints ont des sentimens bien différens de ceux des ames vulgaires! Celles-ci ne recherchent rien tant que les distinctions; il n'est rien qu'elles redoutent davantage que l'humiliation. Ceux-là, au contraire, se dérobant aux honneurs et aux applaudissemens, aiment à vivre dans l'oubli et le mépris. C'est que les uns, se conduisant par les sens, font de la gloire du monde une idole qu'ils encensent en aveugles; et que les autres consultant leur foi, découvrent une grandeur solide jusques dans les plus profonds abaissemens.

Aidé de cette même grace, je m'efforcerai de la retracer dans moi le plus fidèlement qu'il me sera possible; et comme ce n'est qu'en multipliant les actes d'une vertu qu'on en acquiert l'habitude, je tâcherai de ne paseer aucun jour sans pratiquer quelque acte de l'excellente vertu à laquelle j'aspire. S'il arrive donc qu'on me dise quelque chose de mortifiant; que donnant aux autres la préférence sur moi, on me laisse dans

l'oubli ; qu'on me témoigne de l'indifférence et du mépris ; qu'on me blâme et qu'on me reprenne ; qu'il se présente, en un mot, quelqu'autre humiliation à souffrir ; je vous l'offrirai, Seigneur, je la mettrai aux pieds de votre croix, je reconnoîtrai devant vous mon néant : *Il m'a été avantageux*, vous dirai-je avec le Roi Prophete, *d'être humilié. Bonum mihi, quia humiliasti me.*

PRIÈRE.

Daignez me confirmer vous-même, ô mon Dieu, dans ces sentimens ; je vous le demande par l'humilité que vous êtes venu nous enseigner sur la terre, ainsi que par celle qu'a pratiquée si parfaitement le bienheureux Gonzague dont je réclame ici la protection.

Ah ! grand Saint, qui vous félicitez aujourd'hui d'avoir imité les abaissemens de votre Sauveur, et qui jouissez de la gloire assurée aux humbles de cœur, vous ne rejetterez point la prière que je vous fais : je desire devenir l'imitateur de votre humilité ; mais je ne le puis sans une grace bien puissante, qui me soutienne dans la pratique d'une vertu si difficile, et à laquelle j'ai eu jusqu'ici tant d'opposition. Employez à cet effet votre intercession, et obtenez-moi ce qui fait l'objet de ma demande.

Ainsi soit-il.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague, modèle de charité.

La charité exige des attentions ; elle prescrit des égards et des ménagemens ; elle nous fait une loi d'éviter ce qui peut contrister le prochain ; elle nous ordonne de couvrir ses défauts et de les supporter dans un esprit de douceur. Telles sont les obligations les plus ordinaires qu'impose cette vertu. La perfection avec laquelle les remplit Saint Louis de Gonzague, peut bien ici nous servir de modèle. Les attentions de sa charité alloient jusqu'à la prévenance ; il n'avoit point de plus grand plaisir que d'obliger, et il le faisoit toujours avec un air gracieux dont on étoit charmé. Doux et honnête à l'égard de tout le monde, il eût été au désespoir d'offenser personne. Il évitoit donc avec le plus grand soin ce qui auroit pu blesser la délicatesse et la sensibilité du prochain : s'étant apperçu dans une revue générale de sa conscience, qu'il lui échappoit quelquefois dans la conversation de petits traits de raillerie qu'une

scrupuleuse charité ne devoit pas se permettre, il résolut dès-lors de se les interdire, et il en fit la matière d'un examen particulier. C'est ce qui le porta pareillement à s'observer encore plus qu'il n'avoit fait jusques-là, sur certains mouvemens de vivacité, qui, quoiqu'involontaires, excitèrent toujours sa vigilance.

Mais plus il fut sévère envers lui-même sur l'article de la charité, et moins il se pardonnoit ce qui lui paroissoit en altérer tant soit peu la perfection; plus il étoit indulgent à l'égard des autres, et porté à excuser leurs manquemens. Sa charité ingénieuse ne manquoit jamais ou de jetter un voile officieux sur les défauts du prochain, ou d'y opposer les bonnes qualités qu'il avoit remarquées en lui.

Réflexion. Me reconnois-je à ce portrait? ou ne formé-je pas plutôt, par tout ce que j'ai à me reprocher contre la vertu de charité, un contraste marqué avec ce digne modèle? Comment en ai-je agi avec le prochain? Ai-je saisi l'occasion de l'obliger lorsqu'elle s'est présentée? L'ai-je traité avec douceur et ménagement? Ai-je excusé ses fautes, dissimulé ses torts, supporté sans humeur ses défauts? Ai-je craint de le mortifier? Car voilà ce que j'au-

rois dû faire, si j'avois eu l'esprit de charité. Qu'est-il arrivé au contraire ? C'est qu'occupé uniquement de moi-même, j'aurois voulu que toutes les attentions et toutes les prévenances eussent été pour moi ; c'est que me laissant aller à l'humeur, j'ai usé de paroles brusques et peu mesurées, j'ai éclaté en reproches amers, j'ai eu recours aux traits piquants de la raillerie et de la récrimination ; c'est que, les yeux volontairement fermés sur mes propres défauts, malignement ouverts sur ceux d'autrui, je me suis pardonné tout à moi-même, et n'ai fait aucune grace aux autres.

2. Soulager les malheureux ; réconcilier les cœurs divisés ; enseigner la voie du salut à ceux qui l'ignorent, ou s'en écartent ; offrir sa vie en sacrifice pour le prochain ; c'est à quoi l'on reconnoît une charité également active et généreuse. Telle fut la charité qui anima toujours Saint Louis de Gonzague. Se présentoit-il à ses yeux quelque spectacle de misère ? Il en étoit aussitôt attendri, et s'empressoit de secourir ceux qui le lui offroient. L'esprit de discorde semoit-il la division parmi les domestiques de sa maison, ou parmi ses vassaux ? Il ne se donnoit point de repos qu'il ne les eût réconciliés. Il avoit

reçu du ciel un talent tout particulier de pacifier les esprits, et il eut occasion de le faire éclater en faveur de sa propre famille. On avoit eu recours à sa médiation pour mettre fin à un différend qui s'étoit élevé entre le marquis de Châtillon, son frère, et le duc de Mantoue; le succès répondit parfaitement à l'attente publique; il sut en effet si bien manier les esprits, qu'on s'en remit de part et d'autre à sa décision, et qu'il termina le différend à la satisfaction des deux parties.

Que n'est pas capable d'opérer une charité industrieuse, et qui ne cherche que le bien! Le zèle fut toujours inséparable de celle de Louis de Gonzague. Un de ses exercices assez ordinaires, avant même qu'il eût embrassé la profession religieuse, fut d'enseigner les premiers principes de la foi au simple peuple et à de jeunes enfans qu'il rassembloit: devenu membre d'une Société toute dévouée au service du prochain, combien de fois ne le vit-on pas dans les rues de Rome catéchiser les enfans et les pauvres, exhorter les pécheurs à la pénitence, les amener lui-même aux pieds d'un confesseur? Animé de l'esprit qui fait les Apôtres, il parloit de Dieu et des choses saintes avec tant d'onction, qu'il gagna dans la ville de

Sienne un grand nombre de jeunes gens, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Quel bien ne fit-il pas parmi ses frères par ses discours édifians ? A combien d'eux ne communiqua-t-il pas sa ferveur ? Mais où sa charité se déploya toute entière, ce fut au service des malades, dans un tems de misère et de calamité dont fut affligée l'Italie, et qui se fit sentir particulièrement à Rome. Cette grande ville étant devenue comme un vaste hôpital par le nombre des malades qui augmentoit chaque jour, le Collège Romain crut devoir voler à leur secours, et s'employer à les servir. Louis de Gonzague, qui y faisoit alors ses études de Théologie, se distingua entre tous les autres par l'ardeur avec laquelle il se porta à cette œuvre de charité : tantôt par la ville, à recueillir les aumônes ; tantôt au lit des malades, à leur rendre les services les plus dégoûtans ; on eût dit qu'il avoit le talent de se multiplier.

Il ne peut y avoir, selon le témoignage de celui qui est la vérité même, d'acte de charité plus grand et plus héroïque, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* C'est ce qu'a fait Saint Louis de Gonzague, puisqu'il con-

tracta dans les hôpitaux la maladie dont il mourut. Mourir victime de la charité, s'il ne pouvoit mourir martyr, étoit l'objet de toute son ambition. Le vœu qu'il fit alors de s'employer au service des pestiférés, en est une preuve éclatante.

Réflexion. Voilà jusqu'où va la générosité des sentimens d'un cœur chrétien et charitable. Puis-je dire que ce soit-là le mien ? Qu'ai-je fait jusqu'ici pour le prochain ? La charité m'a-t-elle fait ressentir ses maux ? Lui ai-je tendu une main secourable dans ses besoins, lorsque je l'ai pu ? Loin de m'affectionner aux œuvres de miséricorde que recommande l'Evangile, ne les ai-je pas omises et négligées dans mille occasions ? J'aurois pu, dans plus d'une occurrence, me rendre utile à mes frères ; placer à propos un avis charitable ; procurer une réconciliation ; mêler à la conversation des traits édifians ; faire l'office d'Ange consolateur à l'égard de quelque ame affligée ; adoucir la misère du pauvre, soulager l'infirmité.

Prière.

Vous, qui m'en fournissez un si admirable modèle, ô bienheureux Gonzague, venez, venez à mon secours : secondez la résolution que je prends de

marcher, autant que je le pourrai, sur vos traces ; exercez encore ici-bas une vertu qui vous fut autrefois si chère. Je sollicite en ce jour un nouveau témoignage de votre charité. Vous reposez dans le sein de celui dont elle émane ; faites-en descendre par votre intercession quelque vive étincelle dans mon cœur, qui m'anime et me rende tout de feu pour les intérêts de Dieu et ceux du prochain. Ainsi soit-il.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Saint Louis de Gonzague, modèle de ferveur dans le monde.

On sait que l'enfance est un âge dont la dissipation, la légéreté, l'inconstance et la frivolité, semblent être l'appanage. Mais il est des ames en quelque sorte privilégiées, en qui la vertu commence à paroître presque dès l'aurore de leurs jours. Saint Louis de Gonzague fut de ce nombre ; on ne lui eut pas plutôt appris à connoître Dieu, qu'il se tourna vers lui, et lui consacra les prémices de son cœur. La docilité avec laquelle il écoutoit les pieuses leçons de

sa vertueuse mère et des autres personnes qui furent chargées de sa première éducation ; le goût qu'il faisoit paroître pour les choses saintes et pour tout ce qui a rapport à la Religion ; l'air de dévotion et de recueillement qu'on remarquoit en lui dans le tems de la prière ; le saint empressement qu'on lui voyoit pour tous les autres exercices de la piété chrétienne ; les sentimens de compassion qu'il témoignoit pour les indigens ; l'allégresse avec laquelle il se portoit à les soulager ; furent comme les premières étincelles de sa ferveur et les pronostics de sa sainteté.

A peine sorti de la première enfance, on le vit renoncer de lui-même à ces jeux et à ces amusemens puériles, que l'on retient quelquefois bien au-delà de l'âge où ils peuvent être de saison ; il n'eut jamais à déplorer la perte de ces précieuses années que tant d'autres donnent à la bagatelle ; il put se rendre le consolant témoignage, qu'il vous aima toujours, ô mon Dieu, dès qu'il vous eut connu. On a su de lui, en effet, que dès l'âge de sept ans, âge auquel on fixe communément le premier usage de la raison, il avoit commencé à se donner entièrement à Dieu ; c'est ce qui lui faisoit regarder ce tems comme l'époque de sa conversion, ainsi qu'il

s'exprimoit : il disoit même avec une admirable candeur, qu'il comptoit parmi les principales faveurs dont le Seigneur l'avoit comblé, celle de l'avoir fait passer tout de suite de l'enfance à son saint amour. Le Cardinal Bellarmin, qui avoit dirigé sa conscience, et qui connoissoit son intérieur, a de plus assuré que dès-lors Louis de Gonzague étoit plus qu'initié dans la vie parfaite.

Réflexion. Ah ! que n'ai-je connu aussi-tôt que ce jeune Saint les droits sacrés et inaliénables que le Créateur a sur tous les cœurs ! Que n'ai-je commencé à lui faire l'offrande du mien dès mes plus tendres années ! Que ne l'en ai-je dès-lors établi pour toujours le possesseur ! Que n'ai-je suivi les premières impressions de la grace, et que ne me suis-je rendu à cette voix intérieure qui me crioit : *Mon fils, donnez-moi votre cœur.* Se peut-il, ô mon Dieu, que je vous l'aye refusé si long-tems, que j'aie commencé si tard à vivre pour vous ! Hé ! quel charme m'a donc aveuglé ? N'êtes-vous donc pas le Dieu de tous les âges, ce Dieu jaloux de nos premiers hommages, le Dieu à qui sont dues nos premières affections ? O vous, tendres ames, vous qu'on commence à instruire de cette première et essentielle vérité, Que nous sommes au monde

pour connoître, aimer et servir Dieu ; soyez plus dociles à suivre cette importante leçon, que je ne l'ai été ; n'imitez pas mon infidélité ; vengez le Seigneur des délais que j'ai apportés à l'établissement du règne de sa grace dans mon cœur ; ouvrez-lui le vôtre dès ce moment ; et retracez, s'il se peut, la première ferveur de Saint Louis de Gonzague.

2. On ne voit que trop de cœurs inconstans se relâcher dans la pratique du bien ; il n'en est, hélas ! que trop, qui, après avoir reçu une éducation vertueuse, et donné d'eux les plus belles espérances, perdent insensiblement l'esprit de piété, par le peu de soin qu'ils ont de l'entretenir et de l'accroître. Il n'en fut pas ainsi de Louis de Gonzague : à mesure qu'il croissoit en âge, on le voyoit en même-tems croître en ferveur. La vertu jettoit de jour en jour de nouvelles racines dans son cœur. Envoyé à Florence pour y être appliqué aux sciences, il sut tellement allier la piété à l'étude, qu'en acquérant des connoissances humaines, il ne s'en perfectionnoit pas moins dans la science des Saints. On s'apperçut bientôt des progrès que faisoit en lui l'esprit de piété ; c'est-là que s'accrut sa dévotion envers la Mère de Dieu, et qu'il fit vœu de chasteté

devant un de ses autels. Il s'étoit fait à lui-même un réglement de vie qu'il observa avec la plus grande fidélité, persuadé que des actions faites sans ordre et sans règle, ne pouvoient être que des actions perdues pour le ciel. Le séjour, en un mot, de cette grande ville où il étoit obligé de fréquenter la Cour, loin de nuire à sa ferveur, ne fit que l'augmenter : aussi avoit-il coutume d'appeller Florence la mère et la nourrice de sa piété.

Tel il s'y étoit montré, tel il parut à Mantoue et en Espagne, où il fut successivement envoyé; par-tout il laissoit après lui une odeur de sainteté, qui faisoit qu'on avoit pour sa personne, quelque jeune qu'il fût, une sorte de vénération. Rien n'étoit plus édifiant que de le voir s'acquitter de quelque action de religion ; il le faisoit avec tant de ferveur, qu'il en inspiroit à ceux qui en étoient témoins. Il paroissoit bien que ses hommages partoient d'un esprit pénétré de la grandeur du Maître à qui il les adressoit : qu'ils devoient donc être agréables aux yeux du Seigneur !

Réflexion. En est-il ainsi des miens ? Ont-ils été animés du même esprit ? C'est le même Maître que je sers ; je devrois conséquemment le servir avec ferveur, ainsi que m'y exhorte l'Apôtre:

Spiritu ferventes, Domino servientes. Mais quelle tiédeur, quelle négligence, quelle indévotion n'ai-je pas à me reprocher à son service ! Dieu ne reconnoît pour ses adorateurs que ceux qui le servent en esprit et en vérité ; quel sujet n'ai-je pas d'appréhender qu'il n'ait rejetté jusqu'ici le culte que je lui ai rendu ! Oui, je n'ai que trop mérité le reproche qu'il faisoit aux Pharisiens, de ce qu'ils l'honoroient des lèvres, tandis que leur cœur étoit entièrement éloigné de lui. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me.*

Prière.

O mon Dieu, si j'ai montré quelque ferveur dans ces heureux momens, où vous faisiez agir les touches secrettes de votre grace sur mon cœur, ce n'a été, hélas ! qu'une ferveur passagère et momentanée qui m'a abandonné presqu'aussi-tôt : ainsi se sont évanouies les saintes résolutions qu'elle m'avoit inspirées. Vous n'avez pas cessé cependant d'être aussi digne de tout mon amour et de toutes mes adorations, que vous me le paroissiez alors : devois-je cesser de vous servir avec la même ardeur et le même dévouement ? Faites, faites, Seigneur, renaître dans mon ame ces pieux sentimens que j'aurois dû conser-

ver toujours : montrez-vous encore à moi avec ces charmes puissans qui gagnent les cœurs ; enchaînez, s'il le faut, ma volonté ; ne permettez pas du moins qu'elle fasse encore un funeste usage de sa liberté, en vous échappant de nouveau, et en s'éloignant de vous.

DIXIÈME MÉDITATION.

Pour le jour de la Fête de Saint Louis de Gonzague, le 21 Juin.

Saint Louis de Gonzague, modèle de perfection dans la Religion et à la mort.

UNE nouvelle carrière venoit de s'ouvrir à la ferveur de Louis de Gonzague ; il ne tarda pas à s'y distinguer. Sa première application fut de bien remplir les devoirs du nouvel état qu'il venoit d'embrasser, et d'en observer ponctuellement les règles par un vrai desir de plaire à Dieu. En s'attachant ainsi aux plus petites observances de la vie religieuse, il étoit bien éloigné de négliger la pratique des vertus solides : il fit toujours sa principale étude de l'humilité, de la mortification, de l'obéissance et du plus parfait détachement ;

il en devint bientôt un modèle si accompli, que tous les yeux s'arrêtèrent sur lui. Sa ferveur lui faisoit trouver tout facile ; il ne se ménageoit en rien, et il eut toujours bien plus besoin de frein que d'éguillon.

Cette ferveur, au reste, n'étoit point en lui l'effet du tempéraument, ni d'une certaine impétuosité naturelle, assez ordinaire aux jeunes gens : ce qui la lui inspiroit étoit, et le zèle de sa sanctification, et l'ardent amour qu'il avoit pour Dieu. Les études auxquelles il fut appliqué après son noviciat, ne la rallentirent point ; jamais il ne perdit de vue le grand objet de la perfection évangélique, qu'il étoit venu chercher en religion ; il travailla constamment à en élever l'édifice. Ainsi devint-il en peu de tems un fruit mûr pour le ciel. Dieu lui ayant fait connoître, un jour qu'il étoit en oraison, que sa fin approchoit, il crut devoir redoubler d'ardeur à l'approche du terme : quelque fervent qu'il eût été jusqu'alors, il le parut encore plus qu'auparavant ; on le voyoit tout absorbé en Dieu ; on eût dit qu'il ne vivoit plus que de l'amour divin ; ses entretiens en étoient animés, son air et son maintien le respiroient, il sembloit être lui-même tout amour et toute ardeur. Attaqué du mal contagieux qu'il

avoit contracté dans l'exercice de sa charité, et qui devoit l'enlever de ce monde, il demanda aussi-tôt les Sacremens : et avec quelle ferveur ne les reçut-il pas ? Cependant la maladie tira en longueur, Dieu le permettant sans doute ainsi pour l'édification de ses frères. Il fut trois mois dans un état de langueur : mais à mesure que son corps s'affoiblissoit, son ame paroissoit prendre de nouvelles forces. Ce n'étoit qu'affections tendres, soupirs embrâsés, aspirations dictées par le plus vif amour, qui, comme autant de traits de flammes, s'échappoient à chaque instant de son cœur. Ainsi achevoit de se consumer dans le feu de la charité cette généreuse victime du plus pur amour : une vie aussi fervente que l'avoit été la sienne, ne devoit pas être suivie d'une mort moins sainte et moins édifiante ; celle-ci ressembla à la mort des justes et des prédestinés, parce que celle-là avoit toujours été conforme à la vie qui fait les Saints et les amis de Dieu.

Réflexion. Rentrez ici en vous-même, ô mon ame, et refléchissez un moment sur ce qui vient d'être l'objet de vos considérations. Voilà un Saint qui, dans un cercle de peu d'années, n'a pas laissé de fournir une longue carrière ; parce que tous les jours, dont a été

composée sa vie, ont été des jours pleins. Quel usage avez-vous fait de ceux que vous avez déja passés sur la terre ? Les avez-vous fait servir à votre sanctification ? ils ne vous ont été donnés qu'à cette fin. Quels mérites avez-vous amassés ? qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour Dieu et pour votre salut ? car c'est-là votre grande affaire, votre affaire essentielle. Sortons donc, dès ce moment, de cet état de tiédeur et d'indifférence, qui nous a empêché d'agir : pensons à ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort ; et nous rappellant quelle douce consolation ressentit le Bienheureux Louis de Gonzague à ce dernier moment, excitons-nous à servir Dieu avec cette ferveur dont il nous a donné l'exemple.

Oui, Seigneur, j'en fais la résolution ; je renonce dès-à-présent à cette vie lâche et imparfaite, si peu digne d'une ame chrétienne. Il y a déjà longtems que votre grace me la reproche intérieurement, mais je me sens pressé plus que jamais de la quitter.

Seroit-ce à vous, modèle des ames ferventes, Bienheureux Gonzague, que je serois redevable des sentimens que j'éprouve à cette heure même ? Votre exemple, si puissant autrefois sur ceux qui l'avoient sous les yeux, peut encore

sans doute agir puissamment, par la grace divine, sur les esprits et sur les cœurs. Mais que ne sera-t-il pas capable d'opérer, si vous daignez y joindre le pouvoir de votre intercession ? Je la réclame en ce moment ; obtenez-moi donc la persévérance dans les bons sentimens qu'a fait naître en moi la considération de votre vie fervente ; faites que je m'y affermisse de plus en plus, et que je les conserve jusqu'au dernier soupir. Ainsi soit-il.

LITANIES

En l'honneur de Saint Louis de Gonzague.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria Aloysii patrona, ora pro nobis.
Sancte Aloysi Gonzaga, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, Dei benedictionibus dotate, ora pro nobis.

Sancte Aloysi Spiritu Sancto replete, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, Christi Confessor dignissime, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, Eucharistiæ adorator devotissime, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, Beatæ Virginis cliens addictissime, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, deliciarum mundi generose contemptor, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, exemplar humilitatis, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, paupertatis amator, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, in obedientiâ consummate, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, patientiâ admirabilis, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, in cœlis potentissime, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, fugator dæmonum, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, honor et gloria juventutis, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, patrone scholasticorum, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, vitæ Evangelicæ imitator, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, speculum Virginum, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, consolator afflictorum dulcissime, ora pro nobis.

Sancte Aloysi, infirmorum salus certissima, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, Societatis Jesu decus et ornamentum, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, præclarum Ecclesiæ lumen, ora pro nobis.
Sancte Aloysi, plurimis insignite miraculis, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

℣. Ora pro nobis, Sancte Aloysi Gonzaga;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Cœlestium donorum distributor, Deus, qui in Angelico juvene Aloysio miram vitæ innocentiam pari cum pœnitentiâ sociasti : ejus meritis et precibus concede, ut innocentem non secuti, pœnitentem imitemur. Per Dominum nostrum. Amen.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père, qui êtes aux Cieux, ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Saint-Esprit, vrai Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Trinité, un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, patrone de Saint Louis de Gonzague, priez pour nous.
Saint Louis de Gonzague, priez.
Saint Louis, comblé des bénédictions de Dieu, priez pour nous.
Saint Louis, rempli du Saint-Esprit, priez pour nous.
Saint Louis, très-digne Confesseur de Jesus-Christ, priez pour nous.
Saint Louis, très-dévot adorateur de la sainte Eucharistie, priez pour nous.
Saint Louis, serviteur fidèle de la bienheureuse Vierge Marie, priez.
Saint Louis, méprisant généreusement les délices du monde, priez.
Saint Louis, exemple d'humilité, priez pour nous.

Saint Louis, amateur de la pauvreté, priez pour nous.
Saint Louis, consommé dans l'obéissance, priez pour nous.
Saint Louis, admirable dans la patience, priez pour nous.
Saint Louis, très-puissant dans le ciel, priez pour nous
Saint Louis, qui avez mis les démons en fuite, priez pour nous.
Saint Louis, l'honneur et la gloire de la jeunesse, priez pour nous.
Saint Louis, patron des Ecoliers, priez.
Saint Louis, imitateur de la vie angélique, priez pour nous.
Saint Louis, miroir des Vierges, priez.
Saint Louis, très-doux consolateur des affligés, priez pour nous.
Saint Louis, le salut très-assuré des infirmes, priez pour nous.
Saint Louis, l'honneur et l'ornement d la Société de Jesus, priez pour nous
Saint Louis, lumière brillante de l'Eglise, priez pour nous.
Saint Louis, insigne par plusieurs miracles, priez pour nous
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Jesus, écoutez-nous.
Jesus, exaucez-nous.

℣. Saint Louis de Gonzague, priez pour nous ;

℟. Afin que nous nous rendions dignes des promesses de Jesus-Christ.

Oraison.

O Dieu, le distributeur des dons célestes, qui avez accordé au bienheureux Louis de Gonzague la grace de joindre l'innocence admirable de la vie à toutes les rigueurs de la pénitence ; faites, par ses mérites et ses prières, que nous, qui avons eu le malheur de ne pas imiter son innocence, nous imitions sa pénitence. Nous vous en prions par Notre Seigneur Jesus-Christ.

S.T STANISLAS KOSTKA.
NOVICE
de la Compagnie de Jesus.

Mag. Th. Rousselet S.J.

NEUVAINE
A SAINT
STANISLAS-KOSTKA,
Novice de la Compagnie de Jesus.

Abrégé de sa vie, tiré de son Office.

1°. STANISLAS descendoit de l'illustre famille des Kostka, qui tenoit un rang distingué dans le Sénat de Pologne. Le nom de *Jesus* qui se trouva miraculeusement gravé sur le sein de sa mère, lorsqu'elle étoit enceinte, annonça sous quels drapeaux cet enfant devoit un jour s'engager. Dès l'âge le plus tendre, il avoit un tel amour pour la virginité, que s'il entendoit à la table de son père quelques mots contraires à la pudeur, l'horreur qu'il en concevoit le faisoit aussi-tôt s'évanouir. Envoyé au Séminaire de Vienne en Autriche pour y faire ses études, il y fut le modèle de ses compagnons, et l'objet de leur vénération. Obligé de sortir du Séminaire

pour aller dans la maison d'un Luthérien, en but aux mauvais traitemens de son frère Paul qui vouloit l'entraîner vers un genre de vie plus libre, il soutint pendant deux ans cette guerre domestique avec une merveilleuse constance, assurant qu'il étoit né pour un bonheur éternel, et non pour des amusemens passagers. Tous ses desirs étoient tournés vers le Ciel. Il entretenoit avec Dieu un commerce continuel; et sa dévotion pour la Sainte Vierge étoit si tendre, qu'il ne lui donnoit que le doux nom de *Mère*.

2°. Aux persécutions de son frère, il joignoit des jeûnes fréquens, la discipline et d'autres austérités dont, malgré son innocence, il accabloit son corps délicat. Cet excès de ferveur lui causa une maladie mortelle, qui fit tout-à-coup les plus effrayans progrès. Trois fois le démon, sous la forme d'un chien horrible, s'élança sur lui; trois fois le malade le mit en fuite avec le signe de la croix. Les Anges lui apportèrent le Saint Viatique, qu'il demandoit vainement aux hommes dans la maison d'un hérétique. Bientôt après, la Sainte Vierge l'ayant admis avec bonté aux divins embrassemens de l'Enfant Jesus, et lui ayant ordonné d'entrer dans la Société qui porte son nom, il recouvra tout-à-coup

tout-à-coup la santé. Mais en Allemagne, la crainte de son père opposant à sa vocation un obstacle invincible, il prend la fuite, seul, à pied, sous l'habit d'un mandiant, résolu de ne point s'arrêter que ses pieux desirs ne fussent accomplis. Plusieurs bienfaits de Dieu signalèrent son voyage ; et entre autres les chevaux de son frère Paul, qui le poursuivoit, saisis tout-à-coup d'un engourdissement extraordinaire, s'arrêtèrent miraculeusement. Stanislas reçut une seconde fois le pain céleste par le ministère des Anges ; enfin, après avoir fait six cents lieues à pied, le saint Voyageur mérita d'être admis dans la Compagnie de Jesus par Saint François de Borgia, qui en étoit alors Général.

3°. La vie religieuse offrit une carrière plus éclatante aux vertus de ce Novice, déja consommé dans la perfection : on y vit briller sur-tout son amour pour Dieu, vers lequel son ame s'élevant sans cesse, sembloit avoir rompu tout commerce avec les sens. De-là ce visage toujours enflammé, quelquefois rayonnant ; de-là ces larmes continuelles, cette ardeur qui embrâsoit sa poitrine, et qu'on étoit obligé de tempérer avec de l'eau froide, même au plus fort de l'hyver. Consumé par l'amour plutôt que par la fièvre, il fut

appellé de la maison du Noviciat au Ciel, par la Mère de Dieu elle-même, escortée d'un chœur de Vierges, le jour où l'Eglise célèbre son Assomption; afin qu'il pût être témoin de son triomphe, comme il l'avoit desiré. Il ne comptoit encore que dix-huit ans, et il étoit plus plein de bonnes œuvres que de jours. Après sa mort, il devint célèbre par plusieurs miracles, sur-tout dans la Pologne sa patrie. On le vit plusieurs fois du haut des cieux mettre en fuite les armées formidables des Turcs, et donner la victoire aux Polonois. Plusieurs, par son secours, furent délivrés de la peste; quelques autres arrachés aux ravages de la flamme. C'est ce qui engagea Clément X. à le mettre au nombre des principaux Patrons de la Pologne; et Benoît XIII, exécutant ce que Clément XI. avoit déja résolu, l'inscrivit sur le catalogue des Saints.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION.

Sur Saint Stanislas dans la maison paternelle.

La vie du jeune Stanislas nous le montre en trois états différens : d'abord comme enfant dans la maison paternelle ; ensuite comme étudiant à Vienne en Autriche ; enfin, comme Novice de la Compagnie de Jesus dans la maison de Saint André à Rome. Considérons aujourd'hui combien fut prompte et parfaite la consécration qu'il fit de lui-même au Seigneur. Qu'elle nous fasse rougir de nos délais ; et si nous n'avons pas commencé aussi-tôt que lui, du moins ne reculons pas d'un seul instant notre dévouement à Dieu et au service de Dieu. La Providence elle-même sembla prévenir la consécration de Stanislas. Aussi-tôt qu'il eût été régénéré dans les eaux sacrées du Baptême, son parain le plaça sur les degrés de l'autel où reposoit le Saint-Sacrement, comme pour le consacrer entièrement au Seigneur. Ce fut un présage de ce que cet enfant de bénédiction devoit faire lui-même bientôt après. En effet, à peine com-

mença-t-il à connoître son Dieu, que son esprit et son cœur se portèrent vers cet objet infiniment aimable, et qu'il lui fit une donation parfaite de l'être qu'il avoit reçu de lui. Dans un âge plus avancé, il se rappelloit encore l'heureux moment où il avoit fait à Dieu cette donation de lui-même ; et le souvenir des graces dont il avoit alors été prévenu, pénétroit son ame de la plus vive reconnoissance.

Bénissons-en, comme lui, le Seigneur, qui se plaît à manifester sa gloire dans l'âge le plus tendre : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* Félicitons ce Saint de sa prompte et fidelle coopération à la grace divine ; et faisant ensuite un triste retour sur nous-mêmes, comparons sa première ferveur avec la négligence et la lâcheté de nos premières années ; de ces années, dis-je, dont, peut-être, nous n'avons jamais songé sérieusement à déplorer la perte.

Réflexion. Qui de nous, en se rappellant ce tems précieux de l'enfance, n'auroit pas sujet de s'écrier avec Augustin : O beauté ancienne et toujours nouvelle, que j'ai passé de tems sans vous aimer ! Non, mon Dieu, vous n'avez point été le premier objet de mes affections ; trop longtems j'ai prostitué

mon cœur au monde, à la chair, au démon à qui j'avois solemnellement renoncé dans mon Baptême ! Et vous, ô mon principe et ma fin, je ne vous ai connu que pour vous outrager, que pour me séparer indignement de vous. Le premier usage que j'ai fait de ma raison, a été de me dépouiller de cette robe d'innocence, dont vous m'aviez revêtu, et de donner la mort à mon ame par le péché. Mes fautes se sont multipliées avec le nombre de mes années ; et pendant tout le tems de mon enfance, je ne me suis occupé sans cesse qu'à rendre plus pesante encore cette chaîne humiliante que mes premiers péchés avoient formée, et dont j'étois accablé.

Pratique. La componction, la douleur et les larmes ; voilà le seul moyen qui me reste pour réparer, s'il se peut, tant de pertes. Pénétré d'une confusion salutaire à la vue d'un Saint, qui, dès la plus tendre enfance, se consacra si parfaitement au Seigneur, je m'humilierai profondément devant Dieu, je livrerai mon cœur aux plus vifs sentimens de tristesse, je détesterai les égaremens de la première partie de ma vie, et je solliciterai auprès de Dieu la protection de cet aimable Saint ; afin qu'il m'obtienne de la divine miséricorde, un

repentir qui puisse effacer à ses yeux toutes mes ingratitudes.

PRIÈRE.

O Saint Stanislas ! quand je vous considère dès le tems même de votre enfance, quelle étrange différence j'apperçois entre vous et moi ; entre votre cœur orné de tout ce que l'innocence a de plus admirable, et mon cœur souillé de péchés ! je tombe à vos pieds dans les sentimens d'une salutaire confusion. Je ne perds cependant point confiance : votre innocence même sera le supplément de tout ce qui me manque ; je l'offrirai au Seigneur, pour obtenir cette fidélité qui me rendra semblable à vous dans l'éloignement de toute faute volontaire. Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'horreur que Saint Stanislas eut pour le péché.

L'HORREUR du jeune Stanislas pour le péché tenoit du prodige. On raconte de lui que, lorsqu'il étoit encore enfant, si quelqu'un en sa présence proféroit des

paroles peu mesurées, et propres à blesser la pureté, son visage s'enflammoit, qu'il levoit affectueusement les yeux vers le Ciel, et les tenoit ensuite modestement baissés vers la terre ; que si le discours continuoit, l'horreur qu'il en concevoit étoit si grande, qu'il en perdoit insensiblement les forces, et seroit tombé tout-à-fait, si quelqu'un ne l'eût soutenu.

Puisse cet exemple faire une vive impression sur ces jeunes gens inconsidérés, qui prêtent trop facilement l'oreille à toutes sortes de mauvais discours ! S'ils n'y prennent garde, bientôt ils perdront leur innocence par le peu de soin qu'ils ont de la conserver. Il leur semble, sans doute, que ce n'est point assez pour eux de porter ce précieux trésor dans des vases fragiles ; il faut qu'ils l'exposent témérairement aux plus grands périls. Les chûtes, quoiqu'épouvantables, de tant d'autres, ne suffisent pas pour les instruire de leur foiblesse ; ils veulent en faire eux-mêmes une triste expérience.

Réflexion. Que cette horreur de Stanislas pour les paroles mauvaises, serve au moins de frein à la licence de ces hommes pervers, qui, non-contens d'avoir un cœur corrompu, se font une gloire de découvrir leur honte, et de

montrer au grand jour la corruption de leur cœur. Leurs paroles, pour me servir de l'expression d'un Apôtre, sont comme cette écume impure que la mer rejette continuellement de son sein : *Despumantes confusionem suam.* Mais malheureusement pour eux, comme l'écume, cette vile production de leur cœur ne se résout pas aussi-tôt qu'elle est formée ; les effets en sont souvent bien funestes ; c'est un mal contagieux qui se répand avec vîtesse, et qui porte au loin l'infection : *Sermo eorum tanquam cancer serpit.* Chaque jour, combien de jeunes gens en sont la victime ! Ces hommes pervers s'en applaudissent, ils triomphent lorsque quelque ame innocente est tombée dans le piége qu'ils lui tendoient ; mais que leur triomphe sera court ! qu'il sera suivi de lamentables regrets, lorsque l'ame de leur frère qu'ils auront perdu, leur sera redemandée ! Qu'ils écoutent l'anathême que le Sauveur du monde a lancé contre ceux qui scandalisent les ames foibles qui croient en lui. Ce seroit un moindre mal pour eux, d'être précipités tout-à-coup dans l'abyme, que d'avoir remporté cette fatale victoire dont ils se glorifient : *Qui scandalisaverit, etc.*

Pratique. Si nous sommes exempts nous-mêmes de ces fautes, si nous

sommes touchés de l'état malheureux de ceux qui s'en rendent coupables, recommandons ces deux sortes de pécheurs aux prières d'un Saint, dont l'intercession doit être bien puissante pour obtenir aux uns et aux autres des graces de conversion ; aux premiers, celle de fermer l'oreille à tout discours dangereux et séduisant ; aux seconds, celle de mettre un frein à leur langue pour n'en jamais prononcer. Demandons aussi pour nous-mêmes une telle horreur du péché, que selon l'avis du Sage, sa vue seule fasse sur nous la même impression que celle d'un animal venimeux : *Quasi à facie colubri, fuge peccata.*

PRIÈRE.

Dès l'âge le plus tendre, vous êtiez, grand Saint, si occupé de Dieu, que tout ce qui l'outrageoit vous étoit en horreur. Ah ! obtenez-moi le même éloignement de tout ce qui déplaît à Dieu ; que jamais ne soit souillée d'aucune parole peu décente la langue sur laquelle un Dieu repose si souvent ; que mes oreilles se ferment à tous discours scandaleux et profanes ; que ma bouche, enfin, ne s'ouvre que pour chanter vos louanges, et celles du Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles, Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'amour de Saint Stanislas pour l'oraison.

L'AMOUR et la pratique de l'oraison entretenoient dans l'ame du jeune Stanislas cet amour fervent qu'il avoit pour son Dieu, et cette vive horreur dont il étoit pénétré pour les moindres fautes. Il n'avoit encore que six ans, qu'il étoit déja singulièrement adonné à ce saint exercice. Dans un âge si tendre, souvent retiré dans un coin de la maison paternelle, il y passoit à genoux cinq et six heures entières, les bras en croix, les yeux baignés de larmes, l'esprit et le cœur absorbés dans une douce contemplation; jusqu'à ce que, cédant à la grande délicatesse du corps, il tombât en défaillance.

Quel spectacle ravissant pour les Anges! Mais aussi quel sujet d'instruction et de confusion pour la plupart des hommes qui négligent l'oraison, comme si ce n'étoit pas le canal ordinaire par où le Seigneur fait couler sur eux ses graces les plus abondantes.

Réflexion. Un enfant d'une complexion

foible, persévère plusieurs heures dans l'exercice de l'oraison ; et souvent il ne faut qu'un quart d'heure pour nous y faire éprouver du dégoût et de l'ennui ! Cependant ne nous flattons point de pouvoir nous soutenir longtems dans les sentiers épineux de la vertu, hors des atteintes mortelles du péché, si nous ne nous rendons pas familier ce saint exercice ; c'est un aliment céleste qui nous est donné pour nous fortifier dans le chemin du Ciel, comme ce pain cuit sous la cendre, que l'Ange donna au Prophete accablé de fatigues, lorsqu'il se déroboit par la fuite aux fureurs de l'impie Jésabel, qui le cherchoit pour le faire mourir. Combien d'ames ne pourroient-elles pas dire avec trop de vérité, qu'elles sont comme l'herbe des champs, que le tranchant de la faulx a coupée, et qu'il ne leur reste plus de vigueur ; parce qu'elles ont oublié d'avoir recours à cette divine nourriture : *Percussus sum ut fœnum, et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.*

Pratique. Demeurez aujourd'hui le plus longtems qu'il vous sera possible en oraison, soit à l'Eglise, soit au logis ; étant intimement persuadé que les plus grands avantages, et pour l'ame et pour le corps, découlent de ce

saint exercice, comme de leur source; desorte qu'on peut appliquer à l'oraison ce que l'Auteur sacré a dit de la sagesse, Qu'il suffit de la posséder, pour entrer en même-tems en possession de tous les autres biens: *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.*

PRIÈRE.

C'est à votre intercession que j'ai recours, aimable Saint: pénétrez vous-même mon cœur du plus vif sentiment de l'amour de la prière. Que votre exemple m'apprenne l'estime que je dois faire de la grace, et me rende plus attentif à conserver ce précieux trésor, au milieu de tant d'ennemis, qui font tous leurs efforts pour me l'enlever. Le Seigneur m'a créé pour lui; aidé de vos prières, ô grand Saint, je ne veux plus vivre que pour lui. Dieu seul sera désormais la fin de toutes mes pensées, de toutes mes affections, de toutes mes œuvres; afin qu'après vous avoir imité pendant la vie, je puisse, à la mort, entrer en participation de votre béatitude, et bénir avec vous le Seigneur pendant tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'édification que donna S. Stanislas au Collége de Vienne.

Les vertus de Stanislas, après s'être fortifiées par une habitude de plusieurs années, reçurent un nouvel éclat, tandis qu'il fut au Collége de Vienne ; et sont bien dignes de toute notre attention. Il ne seroit pas surprenant qu'elles eussent conservé leur lustre, dans un lieu où tout étoit propre à la faire aimer. Mais au milieu d'une jeunesse nombreuse et fervente, on ne tarda pas à distinguer la piété du Saint jeune homme. Ses condisciples conçurent pour lui, non-seulement de l'amitié, mais du respect. Ses maîtres eux-mêmes étoient dans l'étonnement de voir un jeune homme de son âge, de sa pénétration, de sa naissance, n'avoir que de l'éloignement pour les divertissemens les plus innocens ; leur dérober tout le tems qu'il pouvoit, pour le partager entre l'étude et la prière ; ne parler dans ses entretiens familiers que des choses divines, et le faire avec la ferveur d'un Séraphin. Tout cela, joint au recueillement profond

dans lequel il étoit plongé toutes les fois qu'il assistoit, dans l'Église, à la célébration des saints Mystères, (recueillement qui pénétroit de dévotion ceux qui le voyoient;) tout cela, dis-je, leur faisoit croire avec raison que c'étoit une ame des plus privilégiées.

Réflexion. Ne nous contentons pas de rendre au Saint le tribut de louanges que mérite une conduite si belle; que cette conduite de Stanislas soit, pour chacun de nous, comme un miroir qui nous montre, et les fautes que nous avons commises par le passé, et les résolutions que nous devons prendre pour l'avenir. Jettons un coup-d'œil sur le passé, rappellons-nous les lieux que nous avons fréquentés, les personnes avec qui nous avons vécu; avons-nous été la bonne odeur de Jesus-Christ? Avons-nous été pour le prochain un sujet d'édification ou de scandale? Quelles actions de grace n'avons-nous pas à rendre au Dieu des miséricordes, qui par sa grace a conduit heureusement nos pas dans les sentiers glissans du monde? Mais aussi quel malheur, quel juste sujet de crainte, si, portant dans les replis de notre cœur cette lumière pénétrante avec laquelle le Souverain Juge doit un jour visiter les consciences, nous reconnoissons que nos exemples

ont entraîné plusieurs ames dans le vice, ou du moins les ont retenues dans une vie tiède et languissante ! Quel seroit maintenant notre effroi, si le Seigneur, nous montrant les ames que nous avons égarées, nous disoit d'une voix foudroyante : *Rendez-moi compte de leur sang!* Demandons au Seigneur pardon des scandales que nous avons pu donner, et prenons la résolution de les réparer, en marchant d'aussi près qu'il nous sera possible sur les traces de notre Saint.

Pratique. Rappellons-nous souvent en ce jour l'étroite obligation où nous sommes de donner de bons exemples ; ou du moins, réglons si bien nos discours, nos regards, nos œuvres, que personne n'ait aucun juste sujet de s'en scandaliser : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis.*

PRIÈRE.

Pardon, ô mon Dieu, de tous les scandales et mauvais exemples que je puis avoir donné dans toute ma vie. Je conçois, par l'exemple de Saint Stanislas, cette parole de votre Evangile : *Sic luceat lux vestra.* Je veux désormais que les hommes voient mes bonnes œuvres, mais sur-tout *afin que mon Père céleste soit glorifié.* C'est par cette

édification constante que Saint Stanislas mérite nos hommages, et a mérité votre gloire. Ah ! grand Saint, aidez-moi dans la carrière que j'entreprends sur vos pas. Ainsi-soit-il.

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur ce que Saint Stanislas eut à souffrir dans la maison d'un Luthérien.

Le Seigneur a coutume de faire passer par de plus rudes épreuves, ceux dont il veut épurer davantage la vertu. Ce fut la conduite qu'il tint à l'égard du jeune Stanislas. L'ordre qu'il reçut de quitter le Collége, et d'aller demeurer avec Paul son frère aîné, et quelques autres de ses compagnons, dans la maison d'un Luthérien, fut pour lui comme le signal du combat : une vie aussi retirée que la sienne, son éloignement de tout plaisir, son extérieur négligé, son recueillement, des heures entières employées à l'oraison ; tout en lui déplaisoit à son frère, et choquoit des compagnons dont la vie ne s'accordoit guères avec la sienne. Ils voyoient dans ses manières d'agir, une censure

continuelle de leurs mœurs ; ç'en fut assez pour le leur rendre odieux. Les paroles injurieuses, les railleries les plus piquantes furent les premiers effets de cette haine : on en vint bientôt aux traitemens les plus rigoureux ; et pendant deux ans Stanislas eut à soutenir, et soutint en effet avec une patience inaltérable, la guerre la plus cruelle et la plus opiniâtre.

Réflexion. Quels sont nos sentimens, en nous rappellant cette conduite rigoureuse du Seigneur à l'égard de son fidèle serviteur ? Est-ce ainsi que nous desirons être traités? Ou plutôt ne formons-nous pas en secret des vœux pour n'avoir rien à souffrir, ni de la part du monde, que nous voudrions avoir pour admirateur de nos vertus ; ni de la part du démon, dont nous voudrions triompher sans combat ; ni de la part de la chair, dont nous voudrions accorder les intérêts avec ceux de l'esprit ? Ne nous y trompons pas, ce n'est point là le chemin qui nous est tracé dans l'Evangile ; chemin étroit et raboteux, chemin tout hérissé de ronces et d'épines : ce n'est point non plus ce que promet l'Apôtre des Gentils à ceux qui veulent mener une vie pieuse et conforme aux leçons de leur divin Maître. Ils doivent, leur dit-il, s'attendre tous à être per-

sécutés : *Omnes qui piè vivere volunt in Christo Jesu, persecutionem patientur.* Il faut passer par beaucoup de tribulations pour arriver au royaume des Cieux ; les Saints à la suite de Jesus-Christ, n'y sont point entrés par une autre voie, le salut nous est offert au même prix. Mais consolons-nous ; dans ce lieu de combat, Dieu sera notre défense et notre soutien ; et nous éprouverons la vérité de ce que dit l'Apôtre : « Que les souffrances de cette vie sont » légères et momentanées, en compa- » raison de ce poids immense d'une » gloire éternelle qu'elles nous procurent » dans le Ciel : *Momentaneum et leve* » *tribulationis vestræ, etc.* »

Pratique. Toujours fidèles à marcher dans la route épineuse que le Seigneur nous a tracée, méprisons avec courage les mépris et les railleries d'un monde, qui, selon les oracles de la vérité, doit toujours traiter les disciples, comme il a traité le maître lui-même : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur.*

Prière.

Que je suis éloigné, grand Saint, de cette patience évangélique que j'admire en vous ! J'ai souvent dit à mon Dieu que je voulois enfin le servir dans toute la sincérité de mon cœur. J'ai souvent

pris la résolution de me sauver à quelque prix que ce fût. Mais autant de fois rebuté par les premières difficultés, j'ai repris la route que j'avois quittée. Il n'a fallu qu'un mot, qu'une raillerie, qu'un mépris assez léger, pour m'y faire rentrer. Ah ! que votre exemple me confond ! J'ai recours à votre intercession pour obtenir votre courage et votre fidélité du Dieu qui vit et règne, etc.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur les exemples de douceur et de patience que donna Saint Stanislas.

STANISLAS ne regardoit pas ces épreuves du même œil dont on les considère dans le monde. S'il se fût conduit selon les maximes du monde, il les auroit regardées comme un joug insupportable ; il s'en seroit plaint amèrement. Et s'il ne s'en étoit point vengé, du moins auroit-il fait son possible pour s'en délivrer. C'est-là ce qu'enseigne le monde à ses partisans ; mais l'Esprit de Jesus-Christ conduisoit le Saint. Plein de cet Esprit, qu'il puisoit chaque jour dans de ferventes et continuelles méditations,

il avoit appris à rendre des bénédictions, au lieu des malédictions ; et à regarder comme des biens, ce que le monde appelle des maux : les injures dont on l'accabloit n'étoient pas capables d'altérer sa douceur. Les traitemens les plus humilians et les plus rudes étoient à ses yeux un précieux trésor ; jaloux de le conserver, il eut bien soin de ne donner aucune connoissance de ce qu'il souffroit, à un père dont la tendresse auroit bientôt mis fin à ses peines. Son frère ne lui témoignoit que de la haine ; il ne témoignoit à son frère que de l'amour. Il alloit au-devant de tout ce qu'il pouvoit desirer, lorsque cela n'intéressoit point ce qu'il devoit à son Dieu ; il lui rendoit les offices les plus bas, et il les lui rendoit avec joie.

Réflexion. Une pareille conduite n'est-elle pas la condamnation de la nôtre ? Une simple parole nous blesse, un manque d'égards nous paroît presque une excuse légitime pour manquer aux devoirs les plus indispensables de la charité. Ne sommes-nous donc pas disciples du même maître ? Ou n'est-ce qu'aux Saints que le Seigneur a donné des leçons de douceur et de charité ? N'est-ce pas à tous les hommes en général qu'il a proposé l'amour qu'il a pour nous, comme la règle et la mesure de la charité

que nous devons avoir les uns pour les autres ? N'est-ce pas à tous qu'il a fait un devoir d'aimer leurs ennemis, de prier pour ceux qui les persécutent, de faire du bien à ceux qui leur font du mal, et de se croire heureux, lorsqu'ils ont à souffrir quelque chose pour l'amour de lui ? Ce sont-là les maximes qui servoient à Stanislas de flambeau, et qui régloient tous ses pas. Si nous suivons une autre lumière, si nous nous laissons aller à l'instinct de la nature, à cet instinct qui jusqu'à présent nous a trop souvent portés aux plaintes, au ressentiment, à la vengeance ; n'avons-nous pas tout sujet de craindre que le Seigneur ne veuille pas nous reconnoître pour ses disciples et pour ses membres ; lui qui, mourant sur une croix pour le salut de tous les hommes, supplioit à grands cris son Père de pardonner à ses bourreaux : *Pater ignosce illis ?*

Pratique. Faisons aujourd'hui, à l'honneur de Saint Stanislas, quelques actes de douceur et d'humilité chrétienne envers ceux qui nous auroient donné quelque sujet de mécontentement ; persuadés que nous ne pouvons rien faire, et de plus conforme à l'esprit de Jesus-Christ, et de plus agréable à ses

yeux : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.*

PRIÈRE.

Votre courage et votre patience inaltérable me décident à vous prendre, ô Stanislas, pour mon guide et mon modèle. Mais puis-je encore espérer votre protection ? Je n'oserois me la promettre, si je ne me rappellois que ce même frère qui vous persécuta si longtems, devint dans la suite, par un effet de vos prières, le fidèle imitateur de votre sainteté. Animé par vos exemples, soutenu de votre protection, je me remplirai de vos sentimens généreux, d'une douceur inaltérable, formée sur la vôtre, et sur celle de Jesus-Christ qui vit et règne, etc.

SEPTIEME JOUR.

MÉDITATION.

Sur les vertus de Saint Stanislas, Novice.

SA première vertu fut un parfait détachement du monde. La Reine du Ciel tenant son divin fils entre ses bras,

dans une vision dont elle favorisa son serviteur, lorsqu'il étoit encore à Vienne, lui commanda d'entrer dans la Compagnie de Jesus. Que cet ordre fut puissant pour détacher tout-à-coup Stanislas de toutes les choses de la terre! Tous les liens qui le retenoient encore, sont au même instant rompus. Il ne considère ni ce qu'il quitte, ni les fatigues qui l'attendent; sous un habit pauvre, il entreprend à pied un voyage de quatre cents lieues; et il se croit abondamment récompensé de toutes ses peines, lorsqu'au terme d'un si long voyage, il est admis dans un état où il espère vivre entièrement oublié du monde. Il regarde l'état religieux comme une école, où le Seigneur l'a conduit pour y apprendre les devoirs de la perfection; et comme s'il n'eût encore rien sçu de la science des Saints, il se propose d'en étudier les premiers élémens. Cette étude l'occupe tout entier. Le monde n'est plus rien pour lui, il auroit voulu ne plus en entendre parler: et recevant un jour une lettre de son père qui lui reprochoit la bassesse de ses sentimens, et qui le menaçoit de tout le poids de sa colère: « Que mon » père, dit-il, me tiendroit un lan» gage bien différent, s'il connoissoit » toutes les graces que le Seigneur m'a

» faites depuis que je me suis détaché » du monde ! » Rien ne lui faisoit plus de peine que d'entendre parler de la noblesse et des avantages de sa famille ; et s'il ne pouvoit pas éviter ces sortes de discours, il les interrompoit bientôt en disant, qu'il ne reconnoissoit de véritable noblesse, que celle qui donne la qualité d'enfant de Dieu ; et que d'ailleurs il ne peut rien y avoir de grand sur la terre, où tout est si petit et si méprisable, en comparaison du ciel notre véritable patrie.

Réflexion. Sont-ce là nos sentimens à l'égard du monde? En sommes-nous entièrement détachés ? Ou serions-nous encore assez aveugles pour grossir la foule de ses esclaves? On sert le monde avec zèle, on le sert aux dépens de ce qu'on doit à Dieu, de ce qu'on se doit à soi-même. Mais qu'est-ce que le monde, s'écrie Saint Cyprien? Se laissera-t-on toujours éblouir par une fausse apparence ? Caïn témoignoit autrefois de l'amitié à son frère, il l'invitoit à prendre avec lui quelque délassement, *Egrediamur foras :* mais c'étoit pour lui donner la mort. Voilà, dit ce Père, voilà l'image du monde : il carresse pour nuire, il plaît pour tromper, il flatte pour donner la mort. C'est cependant ce monde qu'on aime, c'est à ce monde qu'on

qu'on sacrifie ses plus belles années, qu'on immole son cœur ; ce cœur qui ne devroit soupirer qu'après Dieu, et dont Dieu même est jaloux! Ah! quand, à l'exemple de Stanislas, pourrai-je dire avec l'Apôtre, Que le monde est crucifié pour moi, et que je suis crucifié pour le monde, *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*?

Pratique. Réfléchissons sur la vanité des biens de la terre ; regardons comme de la fumée, comme une vapeur légère, tous ces biens dont la plupart des hommes sont malheureusement épris. N'attendons pas que nous en ayons fait une triste expérience, pour nous écrier avec Salomon : Vanité des vanités, tout n'est que vanité, *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

PRIÈRE.

Quel accord admirable je vois en vous, ô mon aimable Saint, du mépris le plus parfait de tout ce que le monde estime, et de l'amour le plus ardent pour les choses de l'éternité! Avec des affections si pures, comme sur les aîles de la colombe, vous vous élevez au-dessus de la condition commune des mortels, et vous vivez parmi les hommes comme un Séraphin. Heureux celui qui peut vous contempler de près ; plus heureux

mon cœur, s'il pouvoit participer à vos saintes ardeurs! Je vous demande cette grace par N. S. J. C.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur l'amour de Saint Stanislas pour Dieu.

Son amour pour Dieu croissoit à mesure qu'il se détachoit chaque jour de plus en plus des créatures. Cet amour, disent les actes de sa Canonisation, étoit d'une merveilleuse étendue ; il remplissoit son ame toute entière ; c'étoit comme la vie de son esprit et de son cœur ; son corps même en ressentoit les vives impressions : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum.* Comme la flamme, de sa nature, s'élève au-dessus des autres corps, dont la pesanteur surpasse la sienne ; de même Stanislas, par un effet de cet amour qui lui communiquoit ses qualités toutes célestes, s'élevoit sans peine au-dessus de tous les êtres visibles, et concentroit en Dieu toutes ses affections. Dans la prière, son esprit étoit exempt de distraction ; et son imagination, de ces écarts involontaires, dont, ni le silence des forêts,

ni la solitude des déserts, ni les efforts les plus grands ne peuvent empêcher l'importunité. Dès que Stanislas se présentoit à l'oraison, son esprit et son cœur unis à Dieu, se trouvoient dans cet état de paix, où bien des ames, quoique saintes, n'arrivent que rarement et avec beaucoup de travail. Son seul aspect, son extérieur recueilli, les larmes qui couloient de ses yeux, le feu qui paroissoit sur son visage, tout en lui faisoit connoître que son ame étoit alors comme inondée de délices célestes. Dans les actions même les plus ordinaires, il étoit aisé de s'appercevoir qu'il étoit occupé de toute autre chose, que de celles qui tombent sous les sens. Ne pouvant supporter l'impression sensible que l'amour divin faisoit sur lui, il étoit quelquefois obligé d'en tempérer l'ardeur, soit en respirant un air plus frais, soit en s'appliquant sur la poitrine des linges trempés dans l'eau. Ces soins calmoient un peu ce feu qui le consumoit même extérieurement; mais ils n'éteignoient point le foyer qui le produisoit. L'amour, enfin, l'emporta sur la foiblesse de la nature; le frêle tissu d'un corps mortel, ne put soutenir longtems l'ardeur céleste, dont le cœur de Stanislas étoit dévoré.

Réflexion. Quel amour ! Quelle union avec son Dieu dans un âge encore tendre ! Que les effets en étoient tout-à-la-fois admirables et délicieux ! Je n'en suis cependant pas surpris ; le Seigneur est plein de douceur pour ceux qui lui sont fidèles ; il se plaît à récompenser en Dieu ses serviteurs, et n'attend pas à l'autre vie à leur faire gouter le bonheur qu'il leur a promis. Il est essentiellement notre félicité. La mesure de notre union avec lui-même dès cette vie, est toujours celle de notre véritable bonheur. Ce qui me surprend, c'est que l'expérience des Saints, c'est que notre propre expérience ne nous ouvre pas les yeux pour voir cette vérité lumineuse, et pour nous engager à en faire la règle de notre conduite. Je dis l'expérience des Saints, parce qu'il n'en est point qui n'ait été véritablement heureux au service du souverain Maître, et qui n'ait préféré son sort à celui des heureux du siècle, lors même que son sort paroissoit le plus déplorable : *Superabundo gaudio in tribulationibus meis.* Je dis notre propre expérience ; car nous ne l'avons que trop éprouvé. Le bonheur s'est éloigné de nous à proportion que nous nous sommes nous-mêmes éloignés davantage de Dieu. D'abord, que de dégouts, que d'ennuis

dans l'oraison ! Quel oubli de Dieu dans le cours de la journée ! Avons-nous quitté tout exercice de religion, pour chercher notre contentement hors de Dieu ? Quel vuide affreux n'avons-nous pas trouvé dans les créatures, dans les plaisirs, dans les hommes, dans les biens ?

Pratique. Ne souffrir rien en nous qui puisse altérer l'amour divin. Cet amour est un feu qui dévore, qui consume dans un cœur tout ce qui n'est pas entièrement à Dieu. Si nous éprouvons en nous des affections terrestres, c'est une marque certaine que nos cœurs ne sont pas encore tout-à-fait embrâsés de ce feu divin : *Fortis ut mors dilectio.*

PRIÈRE.

Nous l'avons senti, Seigneur ; les choses créées ne peuvent point remplir un cœur que vous avez fait pour vous. Je reviens donc à vous sous les auspices de votre fidèle serviteur Stanislas. Si je n'ai pas, comme lui, le bonheur de vous avoir consacré mes premières affections ; j'ai du moins celui de reconnoître mes égaremens. Vous êtes le Dieu de mon cœur ; et vous serez dès-à-présent mon partage pendant toute l'éternité : *Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum.* Ainsi soit-il.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la tendre dévotion de S. Stanislas pour la Sainte Vierge.

Le Seigneur a coutume d'inspirer un tendre amour pour Marie aux ames qu'il veut enrichir de ses graces les plus spéciales. Cette faveur, il l'accorda dans sa plénitude à Stanislas. Ce fervent jeune homme s'attacha singulièrement à la Reine des Cieux dès son plus bas âge ; il l'aima constamment dans le siècle ; mais ce fut dans la Religion que son amour pour elle éclata d'une manière plus particulière. L'apparition dont la Mère de Dieu l'avoit favorisé, lorsqu'elle le guérit tout-à-coup d'une maladie mortelle ; la grace qu'elle lui avoit faite, en déposant l'Enfant Jesus entre ses bras ; l'assistance miraculeuse qu'il en avoit éprouvée pendant son pénible voyage ; les faveurs particulières qu'il en recevoit tous les jours, avoient tellement augmenté son amour pour Marie, qu'il ne se lassoit point d'en donner sans cesse des marques nouvelles. On ne se lassoit point non plus de l'en-

tendre l'appeller tantôt sa Dame, tantôt sa Reine, tantôt sa Mère. Une fois entre autres, interrogé par un de ses compagnons s'il aimoit Marie : « Com- » ment, dit-il, ne l'aimerois-je pas ? » elle est ma mère. » En même-tems le ton de sa voix, un regard lancé vers le Ciel, un soupir sorti de son cœur, des larmes qui coulèrent de ses yeux, firent sentir ce que cette parole signifioit dans sa bouche.

Réflexion. Arrêtons-nous un moment pour en goûter la douceur ; et que chacun de nous répète avec une ardeur semblable à la sienne : Marie est ma Mère ! la Mère de mon Roi, de mon Sauveur, de mon Dieu ; Marie est ma Mère ; et je suis son enfant, tout pécheur, tout misérable que je suis. Celui qui daigna naître de ses chastes flancs ; celui dont la parole toute puissante opère tout ce qu'elle veut ; Jesus-Christ mourant en croix pour le salut des hommes, nous a laissé sa sainte Mère pour être à jamais la nôtre : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre Fils* ; et à Jean : *Voilà votre Mère.* Dès-lors, Marie a regardé tous les hommes comme ses enfans ; dès-lors tous les hommes, et particulièrement les Chrétiens, ont dû regarder Marie comme leur Mère, et partager avec Jesus les sentimens qu'il

avoit pour elle. Marie est donc ma Mère, parce que son divin Fils nous a communiqué l'auguste qualité de Fils de Marie. Elle est ma Mère, parce qu'elle nous a donné celui qui est notre véritable vie. Combien de fois n'ai-je pas éprouvé les tendres effets de son affection? A chaque instant, que de bienfaits, que de graces le Seigneur ne me fait-il pas par ses mains? Que ne puis-je pas encore, que ne dois-je pas espérer par elle? Le cœur de Marie est le véritable propitiatoire; c'est un trône de grace et de miséricode, où les vœux des misérables sont toujours favorablement écoutés. C'est ainsi que Marie a toujours été ma Mère: et moi, me suis-je toujours montré son enfant? De quel retour ai-je payé sa tendresse? Quelle reconnoissance ai-je eu pour ses bienfaits? Un enfant est avec raison regardé comme dénaturé, lorsqu'il n'a point d'amour pour celle dont il a reçu un corps sujet à mille maux, et qui dans peu sera la pâture des vers; quels sentimens ne dois-je pas avoir pour une Mère, à qui je suis redevable, après Dieu, de tous les biens que je possède dans le tems, et de tous ceux que j'espère un jour posséder dans l'éternité? Que mon peu d'amour pour elle approche bien de l'indifférence et de la froi-

deur ! Quand aurai-je enfin pour Marie le cœur de Stanislas ? Quand serai-je, comme lui, tout brûlant d'amour pour une si bonne Mère ; afin d'avoir, comme lui, le bonheur de mourir entre ses bras ?

Pratique. Regardons Marie comme notre Mère ; et témoignons-lui en cette qualité l'amour, le respect et l'obéissance qu'une telle Mère a droit d'attendre de nous : l'amour, en ne faisant rien qui puisse déplaire à son Fils ; le respect, en contribuant autant que nous pouvons à son honneur ; l'obéissance, en gardant à son Fils la fidélité qu'elle nous a recommandée, *Quæcumque dixerit vobis, facite.*

Prière.

Saint Stanislas, je me prosterne à vos pieds ; je vous en supplie au nom de Marie ; vous ne me refuserez pas au nom d'une Mère qui vous fut si chère : faites que mon cœur n'ait plus d'affection que pour Jesus et Marie. Vous pouvez, ô grand Saint, m'obtenir des sentimens conformes aux vôtres : que ma vie, formée sur le modèle de la vôtre, soit désormais une vie sainte, qui me prépare à une mort bienheureuse. Alors, avec confiance, je me présenterai devant le tribunal du Sou-

verain Juge, pour bénir avec vous le Dieu des miséricordes dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

Pour le jour de la Fête de S. Stanislas, le 13 Novembre.

Sur la mort de Saint Stanislas en religion.

RIEN de plus terrible que la mort, disoit un ancien Sage du Paganisme ; et ce qu'il disoit étoit véritable, plus véritable même qu'il ne pensoit, dit Saint Chrysostôme, s'il s'agit de ces hommes du siècle qui mènent leur vie dans les plaisirs, et meurent dans l'état du péché : *Mors peccatorum pessima.* La mort les dépouille de tout, elle leur ôte tout ce qu'ils regardoient comme des biens, et les plonge dans une infinité de maux qui seront éternels. Mais il n'en est point ainsi par rapport aux justes. C'est ce qui met le comble à leur bonheur : *Beati qui in Domino moriuntur.* C'est la fin de leurs peines, et le commencement de leur félicité. Le tombeau est pour eux, dit Saint Ambroise, le berceau de l'immortalité glorieuse. Sous ce

dernier point de vue, la mort n'avoit rien d'effrayant pour Stanislas. Quoique jeune encore, il trouvoit déja son exil bien long; et il soupiroit après le moment où les liens de son corps étant rompus, il pourroit se réunir à Jesus-Christ. Ce sentiment s'accrut en lui d'une manière extraordinaire aux approches de l'Assomption de la Reine des Vierges. Il conçut alors le desir le plus ardent de célébrer dans le Ciel avec les Saints et les Esprits bienheureux, le triomphe de leur auguste Reine; et pour obtenir ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur, il prit pour son protecteur spécial, le glorieux Saint Laurent, dont la fête précède de quelques jours celle de l'Assomption. On dit même, qu'ayant écrit comme une requête à la Mère de Dieu, dans laquelle il exposoit la vivacité de ses desirs, il posa cet écrit sur sa poitrine; et que le tenant ainsi collé contre son cœur, il communia le jour de la fête de ce Saint.

Réflexion. Pour être capable d'une pareille démarche, il falloit sans doute qu'il fût dans cet heureux état, où la perfection de la charité élève l'ame au-dessus de toute crainte: *Perfecta charitas foras mittit timorem.* Tandis qu'on n'est pas entièrement à Dieu, et que le cœur est encore partagé, la pensée de

la mort a toujours quelque chose de triste et d'affligeant ; on n'y trouvera de douceur que lorsque le cœur, parfaitement détaché de tout lien terrestre, pourra librement prendre son essor vers le Ciel. Hâtons cet heureux moment ; et pour adoucir au moins l'amertume de la pensée de la mort, agissons en tout comme si chaque action devoit être la dernière de notre vie. En vivant de la sorte, nous aurons une douce confiance, que lorsqu'il nous faudra paroître au tribunal du Souverain Juge, ce sera pour recevoir la bénédiction d'un Père tendre, et non la malédiction d'un Dieu vengeur ; confiance qui, croissant toujours en nous, fera disparoître à nos yeux tout ce que la mort a de plus hideux, et lui donnera même des charmes qui nous la feront desirer.

2. La bonté divine ne tarda pas à satisfaire les desirs qu'elle-même avoit inspirés à son serviteur. Stanislas fut attaqué d'une fièvre légère, qui lui dura jusqu'à la veille de l'Assomption, qu'il tomba dans une langueur mortelle. On connut alors, aux symptômes qui parurent, la vérité de ce qu'il avoit dit peu de jours avant avec une entière assurance, que sa mort étoit prochaine. Pour pratiquer tout ensemble la pénitence et l'humilité, il ne voulut point avoir

d'autre lit qu'une simple paillasse, qu'on étendit sur le pavé de sa chambre ; ce fut-là que, dans la posture la plus respectueuse, il reçut le Saint Sacrement avec des démonstrations de contrition, de tendresse et de joie, qui remplirent de la dévotion la plus vive tous ceux qui furent présens à cette pieuse cérémonie. Depuis ce moment jusqu'à celui de son bienheureux trépas, pendant plusieurs heures, il ne sortit de sa bouche d'autres paroles, que celles que lui suggéroit le feu du divin amour qui le consumoit ; et ses regards restèrent constamment fixés sur l'image de Jesus crucifié, et sur celle de sa sainte Mère, qu'il tenoit à la main.

Réflexion. Que ce spectacle étoit édifiant ! Qu'il est doux de mourir ainsi ! Comment méditer sur cette mort, et ne pas en desirer pour soi-même une qui lui ressemble ? *Moriatur anima mea morte justorum.* Mais en formant ces desirs, il faut prendre les moyens d'en obtenir l'accomplissement. La mort est telle que la vie ; pour mourir comme les Saints, il faut vivre comme eux. Les mêmes pensées qui nous auront occupés pendant la vie, nous occuperont encore à la mort. Stanislas, en mourant, ne pensoit qu'à Jesus et Marie ; c'est que Jesus et Marie avoient été pen-

dant sa vie le principal objet de ses pensées, le centre de ses affections. Vivons-nous pour Dieu ? Sommes-nous uniquement attentifs à devenir Saints ? Nous n'avons rien à craindre : notre esprit, à la mort, sera rempli des mêmes pensées ; notre cœur, des mêmes affections. Mais si nous sacrifions nos jours au monde, à l'amour-propre, à la vanité ; prenons-y garde, tout est à craindre pour le serviteur infidèle et dissipateur ; son maître viendra tout-à-coup lorsqu'il sera le moins attendu : *Veniet Dominus servi illius, in die quâ non sperat, et hora quâ nescit.*

3. L'heure étoit venue où le Seigneur vouloit couronner son Serviteur, et le récompenser de ses travaux. Que la mort de Stanislas fut précieuse aux yeux de sa divine Majesté ! qu'elle fut pour lui-même pleine de douceurs ! Une troupe de saintes Vierges, ayant Marie à leur tête, environnoient le lit du saint jeune homme, et l'invitoient à les suivre dans la gloire. Qui pourroit dire quelle fut alors la joie et les transports de son amour ? Pendant quelque tems, il a le bonheur de s'entretenir avec cette troupe de bienheureux. Enfin, l'ame inondée des plus pures délices, les yeux fixés sur l'image de la Mère de Dieu, parmi les pleurs des assistans, entre les bras

des Anges et de la Reine du Ciel, Stanislas expire à la pointe du jour où l'Eglise célèbre l'Assomption triomphante de Marie, à l'âge de dix-huit ans, après dix mois de Noviciat dans la Compagnie de Jesus.

Réflexion. Suivons dans le Ciel cette ame angélique ; contemplons-y la gloire éclatante dont elle est couronnée. Voilà la récompense de ses travaux, de ses souffrances et de son amour. Pour des travaux passagers, une récompense éternelle ; pour des souffrances légères et momentannées, un poids immense de gloire qui surpasse toute mesure ; pour prix de son amour, un bonheur incompréhensible, une jouissance entière et parfaite de tous les biens, de tous les véritables plaisirs ; les complaisances ineffables, éternelles des trois personnes de l'auguste Trinité: à jamais le Père lui fera part de sa grandeur ; à jamais le Fils le revêtera de ses splendeurs ; à jamais l'Esprit-Saint l'inondera de ses délices. Heureux sont ceux qui servent un Maître si libéral ! Heureux ceux qui l'aiment ! Heureux ceux qui souffrent à son service, puisqu'il doit y avoir de la proportion entre les peines de la vie présente et les joies de la vie future, *Secundùm multitudinem*

dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.

Pratique. Dans la communion de ce jour, demandons à Saint Stanislas qu'il nous aide et nous anime à pratiquer souvent pendant la vie, les actes qu'il sera bon de pratiquer à la mort.

LITANIES

En l'honneur de S. Stanislas Kostka.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo sine labe originali concepta, ora pro nobis.
Sancte Stanislae Kostka, ora pro nobis.
Servus Dei à conceptu mirabiliter designate, ora pro nobis.
Vere imitator Christi, ora pro nobis.
Fili dilecte Virginis Mariæ, ora.
Ad Societatem Jesu ab illâ vocate, ora.

Fidelis Dei vocationi et gratiæ, ora.
Sancti Ignatii fili dignissime, ora.
Societatis Jesu decus eximium, ora.
Exemplar et Patrone Novitiorum, ora.
Mundi et divitiarum contemptor, ora.
Humanæ gloriæ triumphator, ora.
Innocentis corpusculi severissime castigator, ora pro nobis.
Insigni puritate admirabilis, ora.
Cupiditatum omnium domitor, ora.
Religiosæ disciplinæ cultor assidue, ora pro nobis.
Latenti in arâ victimæ devotissime, ora pro nobis.
Gratiæ cœlestis thesaure, ora.
Obedientiæ, humilitatis, et patientiæ speculum, ora pro nobis.
Candoris, modestiæ, et pietatis exemplar, ora pro nobis.
Evangelicæ paupertatis zelator, ora.
Supra ætatem prudens, ora pro nobis.
Fraternæ dilectionis amator, ora.
Sincere tuî ipsius contemptor, ora.
Amoris divini victima, ora.
Christianæ juventutis exemplum, ora.
Sensibili infantis Jesu præsentiâ dignate, ora pro nobis.
Vita et moribus Angele, ora pro nobis.
Pane Angelico ab Angelis refecte, ora.
Zelo et meritis Apostole, ora.
Fide et desiderio Martyr, ora.

Pietate et constantiâ Confessor, ora.
Intra choros Virginum cœlos penetrans, ora pro nobis.
Virtutibus omnibus in brevi consummate, ora pro nobis.
Avitæ gloriæ decus et splendor, ora.
Columna et tutela regnorum, ora.
Ad te clamantium refugium et salus, ora.
Præsidium et medela infirmorum, ora.
In vita et post mortem miraculis inclyte, ora pro nobis.
Cœlestis Jerusalem civis beatissimè, ora pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei, etc. exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, etc. miserere nobis.

℣. Ora pro nobis, Sancte Stanislae;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus, qui inter cætera sapientiæ tuæ miracula, etiam in tenerâ ætate maturæ sanctitatis gratiam contulisti; da, quæsumus, ut Beati Stanislai exemplo, tempus instanter operando redimentes, in æternam ingredi requiem festinemus. Per Dominum notrum Jesum Christum Filium tuum, etc.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jesus-Christ, écoutez-nous.
Jesus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste qui êtes Dieu,
ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du-monde, ayez pitié.
Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié.
Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu,
ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
Sainte Marie conçue sans péché, priez.
Saint Stanislas Kostka, priez pour nous.
Désigné miraculeusement pour serviteur
de Dieu dès votre conception, priez.
Sincère imitateur de Jesus-Christ,
priez pour nous.
Enfant bien aimé de Marie, priez.
Appellé par elle à la Compagnie de Jesus,
priez pour nous.
Fidèle à la vocation et à la grace de
Dieu, priez pour nous.
Très-digne fils de Saint Ignace, priez.
L'un des plus beaux ornemens de la
Compagnie de Jesus, priez.
Modèle et patron des Novices, priez.
Ennemi du monde et de ses richesses,
priez pour nous.

Triomphateur de la gloire humaine, priez pour nous.
Châtiant très-sévèrement votre chair innocente, priez pour nous.
Admirable par votre insigne pureté, priez pour nous.
Vainqueur de tout penchant dépravé, priez pour nous.
Observateur exact de la discipline religieuse, priez pour nous.
Très-dévôt au Saint-Sacrement de l'Autel, priez pour nous.
Trésor de graces célestes, priez.
Miroir d'obéissance, d'humilité et de patience, priez pour nous.
Modèle de candeur, de modestie et de piété, priez pour nous.
Zélateur de la pauvreté évangélique, priez pour nous.
Prudent au-dessus de votre âge, priez.
Amateur de la charité fraternelle, priez pour nous.
Pénétré de mépris pour vous-même, priez pour nous.
Victime de l'amour divin, priez.
Exemple de la jeunesse chrétienne, priez pour nous.
Honoré de la présence sensible de Jesus Enfant, priez pour nous.
Ange par votre vie et par vos mœurs, priez pour nous.

Nourri du pain céleste par les Anges, priez pour nous.
Apôtre par votre zèle et vos mérites, priez pour nous.
Martyr par votre foi et vos desirs, priez pour nous.
Confesseur par votre piété constante, priez pour nous.
Entrant au Ciel au milieu du chœur des Vierges, priez pour nous.
Consommé dans toutes les vertus, malgré votre courte vie, priez pour nous.
L'ornement et la gloire de vos ayeux, priez pour nous.
L'appui et le soutien des trônes, priez.
Le réfuge et le salut de ceux qui vous invoquent, priez pour nous.
Illustre par les miracles que vous avez opérés, avant et après votre mort, priez pour nous.
Très-heureux citoyen de la Jérusalem céleste, priez pour nous.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

℣. Saint Stanislas, priez pour nous;

℟. Afin que nous soyons dignes des promesses de Jesus-Christ.

Oraison.

O Dieu, qui entre les miracles de votre sagesse, avez accordé à l'âge le plus tendre la grace d'une sainteté accomplie ; faites, nous vous en supplions, qu'à l'exemple de Saint Stanislas, nous nous empressions, en rachetant le tems par de continuelles bonnes œuvres, d'arriver au repos éternel. Par notre Seigneur Jesus-Christ, etc.

B.B. Paulus. Ioan & Iacob. M.M

Societatis jesu

Hag the Rousselet. Sculp

NEUVAINE

AUX BIENHEUREUX

PAUL MIKI, JEAN DE GOTO, ET JACQUES KISAI,

Martyrs Japonois, de la Compagnie de Jesus.

Abrégé de leurs vies, tiré de leur Office.

1°. DANS la persécution excitée contre les Chrétiens par Taïcosama, Empereur du Japon, trois Japonois de la Société de Jesus, Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï, arrosèrent de leur sang la foi que Saint François Xavier avoit plantée dans cet empire, à la sueur de son front. Paul, issu d'une famille illustre, instruit dans les sciences divines et humaines, étoit dans sa trente-troisième année : déja par ses discours et ses écrits, il avoit tiré de l'erreur et du vice un grand nombre de ses compatriotes, pour les conduire à la vérité et à la vertu ; et bientôt on devoit l'élever au sacerdoce. Jean, âgé de dix-neuf ans, étoit encore dans le cours de ses

études ; mais on l'avoit chargé d'enseigner au peuple les élémens de la loi divine, pour le faire préluder au ministère évangélique, qu'on vouloit lui confier un jour. Jacques avoit soixante-quatre ans accomplis ; et quoiqu'il fût lui-même Catéchiste, il avoit cependant soin du temporel de la maison, qu'il administroit avec une humilité et une patience admirables ; tous les jours il s'excitoit à la pratique de ces vertus par une méditation profonde sur la Passion du Sauveur.

2°. Ils furent arrêtés ; et on leur coupa l'extrêmité de l'oreille gauche, dans la place publique de Méaco. Ensuite on leur attacha les mains derrière le dos ; et après les avoir mis sur un chariot, on les conduisit dans les rues de toutes les villes du Japon : on leur fit faire ainsi, dans le cœur de l'hyver, un voyage de six cent milles, pour donner la plus grande publicité à leur ignominie, et répandre par-tout la terreur. Un bourreau les précédoit, et portoit l'arrêt de mort qu'on avoit prononcé contre eux, comme coupables d'avoir prêché la loi du Christ, malgré les défenses du Souverain. Mais ces généreux athletes, pleins de joie et d'ardeur au milieu des souffrances et des insultes, joignoient le témoignage de l'exemple

l'exemple au témoignage de la parole. En outre, Paul conquit à Jesus-Christ deux de ses gardes dans la prison de Méaco, six autres gardes dans celle d'Ozaca, et le gouverneur même dans une autre ville. Ainsi la foi triomphoit d'une manière solemnelle, au lieu de recevoir aucun deshonneur: et les Bonzes, faisant éclater leur indignation, accusoient Taïcosama de promener ces trois hommes dans tout le Japon, plutôt pour semer la secte du Christ, que pour l'extirper.

3°. Arrivés à Nangasaqui, ils furent cloués à des croix qu'on avoit dressées sur une colline : avant d'y être attachés, ils saluèrent avec un profond respect le vénérable instrument de leur supplice. Jean avoit sous ses yeux son tendre et généreux père ; et l'on ne savoit lequel des deux éprouvoit la joie la plus vive, ou celui qui souffroit le martyre, ou celui qui le contemploit. Jacques, malgré la foiblesse de l'âge, ne montroit pas moins de force. Mais Paul, du haut de la croix comme d'une chair triomphale, harangua la multitude des spectateurs sur la divinité de la Religion Chrétienne ; et l'amour divin augmentoit l'énergie de son éloquence naturelle. Il se félicita sur-tout de ce qu'il mouroit sur une croix, comme Jesus-Christ,

et au même âge que ce divin Sauveur. Enfin tous les trois eurent les côtés percés de deux lances, et leurs ames victorieuses s'élancèrent vers le Ciel, l'an mil cinq cent quatre-vingt-dix-sept, le cinquième jour de février. L'Evêque du Japon alla promptement à la colline, et se mit à genoux pour honorer publiquement les précieuses dépouilles des trois victimes de la foi : dès-lors le lieu de leur supplice commença d'être universellement respecté. Dieu déclara par divers prodiges que ce respect lui étoit agréable ; et le plus éclatant des prodiges qu'il opéra, fut le sang des Martyrs devenu une semence de Chrétiens. Après avoir constaté ces miracles, le Pape Urbain VIII. plaça Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï au rang des bienheureux Martyrs.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION.

Sur leur vocation à la foi Chrétienne.

SEPT ans après que les Portugais eurent abordé la première fois au Japon, Saint François Xavier y entra l'an 1549. La foi de Jesus-Christ qu'il prêcha, fit

de grands progrès par le zèle immense et les miracles éclatans de ce nouvel Apôtre. Les Pères de la Compagnie qui succédèrent à ses travaux apostoliques, cultivèrent avec tant de soin cette nouvelle Eglise, que trente-huit ans après on y comptoit plus de deux cents mille Chrétiens. De ce nombre choisi fut Paul Miki ; il eut le bonheur de recevoir le Baptême à l'âge de cinq ans. Plus heureux encore, Jean de Goto fut baptisé le jour même de sa naissance. Jacques Kisaï avoit embrassé le Christianisme dès sa jeunesse. Les deux premiers avoient eu l'avantage de ne trouver dans leur famille que des exemples de piété et du christianisme le plus parfait. Miki, en particulier, né à la foi de Jesus-Christ le même jour que son propre père, l'an 1568, reçut, au Séminaire d'Anzuquiama, les principes de la piété et des sciences, sous la conduite des Pères de la Compagnie de Jesus. Jean de Goto eut le même bonheur dans un semblable Séminaire du Ximo, où ses pieux parens s'étoient retirés après la mort du Roi Louis I, pour se soustraire à la persécution que suscita son frère, usurpateur du trône de son neveu. Le troisième, enfin, artisan de son métier, quoique d'une condition obscure, soutint avec zèle et

probité la dignité de Chrétien. Sa femme, moins régulière et devenue apostate, bien loin d'ébranler sa foi, l'affermit et la fit éclater davantage ; elle devint même l'occasion de sa vocation religieuse, comme nous le développerons dans peu. Nés au milieu du paganisme, ils ne cessoient de bénir la main du Tout-puissant, qui, par une seconde création pleine de miséricorde, les avoit cherchés, distingués et séparés du néant informe et de la masse corrompue de l'erreur. Leur fidélité leur mérita de nouvelles graces, et nous les verrons bientôt s'avancer rapidement au terme le plus glorieux.

Réflexions. 1. La même vocation, le même Baptême m'a consacré, comme enfant de Dieu, temple du Saint-Esprit, héritier de Dieu même et cohéritier de Jesus-Christ, enfant de la même Eglise. Si j'étois né parmi les Idolâtres, ou au milieu de l'hérésie, quel seroit mon sort ? Providence de mon Dieu, qu'avois-je fait pour être préservé de ce malheur ?.....Bonheur du Baptême, bonheur que nous ne concevrons jamais bien que dans le Ciel.

2. Heureux sans doute les enfans qui sucent la vertu avec le lait de la première éducation, qui ne trouvent dans les exemples d'une famille Chrétienne

que des modèles et des encouragemens! Oh ! combien sont coupables les parens qui scandalisent l'innocence de leurs propres enfans, qui donnent la mort à ces ames, qui devroient leur être plus cheres que leurs corps! La première éducation ne décide que trop souvent du reste de la vie. Bénissons mille fois les heureux moyens que Dieu nous a prodigués ; et faisons-les fructifier à l'exemple de nos saints Martyrs.

3. C'est au milieu même des scandales, comme le bienheureux Kisaï, au milieu de l'infidélité et de l'erreur, comme nos trois héros Chrétiens, que nous devons goûter de plus en plus le choix, le bonheur de notre vocation Chrétienne et catholique, et sur-tout religieuse. Quand tout tombe autour de nous, pourquoi Dieu, d'une main puissante soutient-il mon asyle et ma foi ? Ah ! sans doute, parce qu'il m'aime ; son cœur s'ouvre sur moi et pour moi ; et le mien, froid et insensible, oublieroit le Dieu de mon cœur ? Non, non.

PRIÈRE.

Je tombe à vos pieds par le sentiment de ma reconnoissance, ô cœur de Jesus: oui, c'est à vous que je dois tout ce que je suis dans l'ordre de la nature et de la grace ; mais aujourd'hui je sens, j'é-

prouve que vous m'avez aimé d'un amour de prédilection comme les saints Martyrs que j'invoque. Que n'ai-je leur reconnoissance et leur fidélité ! Je vous la demande pour moi, je vous offre la leur ; et je tâcherai de graver l'une et l'autre dans mon cœur. Ainsi soit-il.

SECOND JOUR.

MÉDITATION.

Sur leur conduite dans le monde.

PAUL Miki montra dès l'âge le plus tendre une inclination à la vertu, qui annonçoit une sainteté éminente. Son père prit un soin particulier de son éducation. Un heureux naturel, un esprit vif et pénétrant, lui firent faire en peu de tems de grands progrès dans l'étude des lettres. L'innocence de ses mœurs jointe à une piété tendre, alluma bientôt, dans ce jeune cœur, un zèle si ardent pour le salut de ceux de sa nation, qu'à peine sçut-il son catéchisme, qu'il l'enseignoit aux autres. Il eut la gloire de faire des prosélites à la foi Chrétienne, dans un âge où l'on est à peine soi-même parfait Chrétien.

Jean de Goto, d'un esprit également

excellent, et sur-tout d'un cœur docile, se rendit très-habile dans les lettres humaines, et encore plus recommandable dans la science du salut. Ange par ses mœurs, il devint un modèle de vertu, qu'on proposoit par-tout à la jeunesse Japonoise. Après avoir passé quelque tems dans l'isle de Xéqui, les Pères de la Compagnie l'envoyèrent à Ozaca, pour servir de Catéchiste au Père de Moreyon, célèbre Missionnaire. Il étoit difficile de voir un jeune homme d'un plus heureux naturel, d'une piété plus à l'épreuve de tout danger, et d'un plus grand courage que ce jeune Catéchiste.

Jacques Kisaï, dont la jeunesse est moins connue, fut distingué par son zèle pour la foi et une vie exemplaire. Quoique né dans une condition obscure, il avoit un cœur noble et généreux pour Dieu. Sa femme ayant renoncé au Christianisme, il la quitta, assura l'éducation de son fils dans la Religion Chrétienne; puis se retira chez les Jésuites d'Ozaca, où il exerçoit l'office de Portier, et aidoit en même-tems Jean de Goto dans l'instruction des Cathécumènes. Sa piété étoit tendre, son humilité profonde. Son zèle pour la pénitence, son tendre amour pour la sainte Vierge, et sur-tout son application constante à

contempler la passion et les souffrances de Notre Seigneur Jesus-Christ, le rendoient le modèle des plus fervens Chrétiens : tous les jours il lisoit la Passion entière, et toujours il en portoit sur lui l'histoire sacrée ; il eût voulu l'exprimer dans son corps ; son amour pour Jesus-Christ la gravoit sans cesse dans son cœur.

Réflexions. 1. Quelle pureté de mœurs dans un pays si corrompu! Quelle vigilance, quel soin pour se défendre de l'impression que pouvoit faire sur eux le mauvais exemple que leur donnoient sans cesse les Payens ! Quelle attention pour se défendre de tant de pièges ! Ils conservent leur innocence dans un âge où les passions font d'ordinaire tant de dégats. Dans un climat où règnent avec empire tous les vices et toute la licence du Paganisme, une tendresse de dévotion se répand dans leur cœur presque dès le berceau.

2. Nous naissons pour ainsi dire Chrétiens dans un pays où la Religion Chrétienne nous fournit tous les exemples et tous les secours : et cependant notre innocence n'a-t-elle pas fait naufrage dans le tems le plus calme et le plus serain ; peut-être même avant de sortir, pour ainsi dire, du port? Car, hélas ! la corruption des mœurs, la li-

cence, la dissolution, l'irréligion même, sont aujourd'hui de tous les âges.

PRIÈRE.

O vous, grands Saints, que Dieu semble nous avoir donnés pour notre confusion, devenez aujourd'hui nos modèles et nos protecteurs. Vous étiez tous les trois d'une naissance, d'une qualité, d'un âge différens. Tous les trois cependant, malgré tous les obstacles, vous avez mené une vie sainte, qui vous a préparés à une mort glorieuse. Ah ! que les exemples de votre piété et de votre courage, qui ne nous laissent plus d'excuses, deviennent notre encouragement, et votre protection notre appui. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur leur vocation à la Compagnie de Jesus.

LA vertu prématurée de Paul Miki lui inspira bientôt le dégoût du monde. Son ardent amour pour Jesus-Christ ne lui permit pas de servir un autre maître que lui. Il demanda avec instance d'être reçu dans la Compagnie de

Jesus, dès qu'il eût connu les Jésuites. La profession qu'ils faisoient d'aimer particulièrement la Sainte Vierge et de travailler au salut des ames, fut le motif de sa vocation.

Jean de Goto n'avoit d'autre ambition que de donner sa vie pour la foi; il ne soupiroit qu'après le martyre. Il y avoit déja long-tems qu'il demandoit d'être reçu dans la Compagnie; mais comme il étoit encore fort jeune, et que le Père Provincial étoit absent, il n'avoit pu obtenir cette grace. Dès que la nouvelle de la persécution se répandit, et qu'on publia partout que l'Empereur vouloit faire mourir les Chrétiens, on ne peut dire la joie que lui inspira le desir et l'espérance d'être martyr, et avec quel empressement il sollicita la grace de son entrée au Noviciat. Il étoit persuadé que la persécution commenceroit par les Jésuites, et que les premiers apôtres de la foi en seroient les premières victimes. Vocation généreuse et surhumaine: qu'elle fut digne du Dieu qui parloit à son cœur! Jacques Kisaï demandoit depuis long-tems d'être reçu pour frère coadjuteur dans la Compagnie de Jesus. Mais dès qu'il sut que l'ordre étoit donné d'arrêter les Jésuites d'Ozaca, il réïtéra ses instances avec tant de ferveur, qu'il obtint enfin ce

qu'il souhaitoit, et qu'il fut mis au rang des Novices.

Réflexions. 1. Que leur vocation est pure ! Que leurs motifs sont nobles et généreux ! L'innocence et l'amour déterminent Paul Miki. Les deux autres se hâtent de presser, de solliciter leur réception, parce qu'ils voient la persécution s'approcher. Est-ce la voix de la nature ? Ah ! Dieu seul peut inspirer de si grands sentimens ; et lui seul peut donner la grace de les suivre avec fidélité. Sondons les motifs de notre vocation, dans quelque état que nous soyons ; trop heureux peut-être s'ils ont été dictés par la raison, et non par la passion, l'intérêt ou même le vice.

2. Faut il s'étonner qu'il y ait tant de malheureux et de coupables ? Dans le monde, sur-tout, ne prend-on pas un état sans vocation, et quelquefois contre la volonté de Dieu ? N'est-ce pas ordinairement la passion ou l'intérêt qui décident ? Mariage ou célibat, Dieu est-il consulté ? Ajoutez à ce premier pas si ordinaire, le second plus ordinaire encore et plus général, de ne remplir aucun de ses devoirs d'état, de négliger sur-tout ceux du Christianisme. Le principe du remord ne doit-il pas être dans le cœur ? Ils doivent être malheureux, parce qu'ils ont voulu

l'être, et qu'ils ne veulent point cesser de le mériter.

PRIÈRE.

Pardon, ô mon Dieu, si je n'ai pas écouté votre voix dans le choix de mon état. Parlez aujourd'hui à mon cœur, votre serviteur vous écoute; et à l'exemple de vos saints Martyrs, il me semble que le mien est tout prêt à tout faire pour réparer les fautes que j'ai pu commettre. Non, je ne veux écouter que vous; vous seul avez les paroles de la vie éternelle, et pouvez m'y conduire. Heureux ces fidèles Japonois, qui, dociles à votre voix, jouissent aujourd'hui et pour toujours de votre gloire! Je vous demande la même grace, par leur intercession et les mérites de Jesus-Christ Notre Seigneur.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur leur vie religieuse.

C'EST sur-tout le bienheureux Paul Miki que nous considérerons dans cette Méditation. Jean de Goto et Jacques

Kisaï n'eurent guères le tems de s'essayer à la vie religieuse ; les jours de leur Noviciat furent l'apprentissage du martyre, comme le martyre lui-même avoit déterminé leur entrée en Religion. Ce fut dans la prison même qu'on hâta l'émission de leurs vœux ; Profession presque aussi-tôt scellée de leur sang.

Pour Paul Miki, il avoit eu le tems de faire son Noviciat : et la ferveur avec laquelle il le passa, fut un présage visible de l'honneur qu'il feroit un jour, par sa sainteté, à la Compagnie. Après son Noviciat, l'émission de ses vœux et ses études finies, on l'appliqua entièrement au ministère de la prédication, pour lequel il avoit un si rare talent, qu'il gagnoit tous les cœurs avec une facilité inconcevable. Il n'avoit qu'à paroître en chaire : nul pécheur, quelqu'endurci qu'il fût, qu'il ne convertît; nul payen qui pût résister à l'onction répandue dans tous ses discours, et à l'efficace de son éloquence. Il prêcha la première année dans le royaume d'Ozimo et dans la principauté d'Omora, avec un concours si prodigieux et des fruits si étonnans, qu'on croyoit revoir un nouveau Xavier. Ce succès du jeune Prédicateur fit jetter les yeux sur lui pour l'envoyer au secours du père Organtin, qui cultivoit avec des travaux

inouis les Chrétientés d'Ozaca et de Méaco. Miki fit dans le centre de l'Empire ce qu'il avoit fait dans le Ximo. On accouroit de tous côtés pour l'entendre ; et il étoit rare que ses prédications ne fussent pas suivies de quelques conversions d'éclat. Les Bonzes eurent beau se liguer contre le merveilleux Prédicateur : personne ne les combattit, ne les confondit avec plus de succès, de vive voix, dans ses sermons, dans ses conférences ; et par écrit dans de fort beaux traités de controverse, qui produisirent par-tout de grands fruits. A la vérité, la haute vertu du serviteur de Dieu, sa tendre dévotion, son humilité, sa douceur, sa vie austère et sa modestie, prévenoient si fort en sa faveur, qu'on ne pouvoit guères se défendre de l'impulsion que ses paroles faisoient sur les cœurs. On étoit touché seulement en le voyant en chaire ; mais on étoit attendri, convaincu, converti, dès qu'on l'avoit entendu. Les conquêtes qu'il faisoit tous les jours à Jesus-Christ, lui avoient mérité le nom d'Apôtre. Le nombre de conversions éclatantes qu'il avoit faites, le faisoit regarder comme un homme extraordinaire ; et l'on peut dire que ce fut par cette innocence et cette piété si édifiantes, par ses grands travaux apostoliques,

qu'il mérita le bonheur et la gloire d'être martyr.

Réflexions. 1. Considérons que si nous n'avons pas, comme eux, le bonheur d'être appellés à la vie religieuse, il ne tient qu'à nous, et nous sommes même obligés, de vivre au moins selon les maximes de l'Evangile. L'humilité, la dévotion, la ferveur, sont de tous les états et de tous les âges. Saint Miki a annoncé la foi avec éloquence, avec succès; son zèle a opéré de merveilleuses conversions. Nous pouvons être tous apôtres: que notre cœur soit plein de Dieu, nos entretiens feront des conquêtes à Jesus-Christ.

2. Si nous n'avons ni le talent de parler, ni le talent d'exhorter; nul qui ne puisse prêcher efficacement par ses exemples. Qu'on soit dans une communauté, qu'on soit dans sa famille; quel bien ne fait pas, parmi tous ceux qui vivent sous la même Règle, la vie exemplaire et régulière des fervens et des parfaits? Quel bien ne fait pas un père ou une mère, dont la piété et la vie chrétienne sont une permanente exhortation? L'art d'être Saint s'apprend bien plus aisément par les yeux que par les oreilles; les avis les plus salutaires perdent toute leur force, quand on ne fait rien de ce que l'on conseille aux autres;

et une piété exemplaire, fût-elle muette, n'est jamais sans fruits.

PRIÈRE.

C'est à vous que je m'adresse, ô mes saints Protecteurs, pour obtenir la grace d'être fidèle aux devoirs de mon état; pour donner au prochain, et à tout ce qui m'environne, les exemples d'édification qu'exige mon état. Si je ne suis pas appellé à être le ministre de Jesus-Christ et son évangéliste, ne permettez pas que je devienne jamais l'apôtre du démon par mes scandales. Oh! si j'étois assez heureux pour gagner, à votre exemple, quelque ame à Jesus-Christ! Votre bonheur m'en inspire le desir; puisse votre intercession m'en obtenir la grace. Ainsi soit-il.

CINQUIEME JOUR.

MÉDITATION.

Sur les commencemens de la persécution.

TAYCOSAMA, le plus cruel, peut-être, de tous les tyrans qui aient persécuté l'Eglise de Jesus-Christ, ayant résolu d'exterminer le nom Chretien dans le Japon, commença par en ban-

nir tous les Missionnaires. Les Jésuites, et quelques autres Religieux, aimèrent mieux exposer leur vie, que d'abandonner cette Chrétienté désolée ; s'estimant trop heureux de donner leur sang pour la foi, et de mériter, par leur zèle, la palme du martyre. Quoique le feu de la persécution fût allumé par tout le Japon, ils parcoururent les différentes provinces pour conserver et augmenter le troupeau de Jesus-Christ, malgré toute la fureur de la tempête. Dieu bénit tellement leurs travaux, que depuis le commencement de la persécution jusqu'en 1597, c'est-à-dire, en moins de deux ans, ils baptisèrent plus de soixante mille personnes. Sur la fin de 1596, l'Empereur commanda au Gouverneur d'Ozaca de faire arrêter les Pères de Saint-François et les Jésuites. Presque tous étoient dispersés dans la campagne pour soutenir et animer les Chrétiens. On ne trouva chez les Jésuites que nos trois Bienheureux. Jean de Goto auroit pu s'échapper, on lui en donnoit la facilité ; mais il soupiroit depuis très-longtems après le martyre, dont l'espérance même avoit été le grand motif de sa vocation. Jacques Kisaï, plein de joie de se voir prisonnier pour Jesus-Christ, ne cessoit, avec ses com-

pagnons, de bénir et de remercier le Seigneur.

Le troisième jour de février de l'an 1597, ils furent menés à pied, les mains liées derrière le dos, sur une place de Méaco, où on leur coupa le bout de l'oreille gauche. Les Chrétiens recueillirent avec respect ces précieuses reliques. Le Secrétaire du Gouverneur, nommé Victor, prit celles des bienheureux Jésuites, et les porta au père Organtin, Provincial. Ce vénérable vieillard les tenant entre ses mains, s'écria : Voilà, divin Sauveur, les prémices de nos travaux, les premiers fruits de votre Eglise du Japon ; je les présente à votre divine Majesté ; que ce sang qui arrose la terre, soit la semence d'un grand nombre de nouveaux fidèles, qui vous adorent dans cette extrêmité du monde, par leurs actions et leurs souffrances, à la vie et à la mort. Ses larmes et celles de tous les assistans, les sentimens de tous les cœurs, pénétrèrent le Ciel ; et leurs vœux furent exaucés.

Réflexions. 1. O empire de la foi ! La crainte de la persécution fait fuir le mercenaire ; le vrai pasteur et le vrai fidèle ose se présenter au combat, défie l'ennemi, et en triomphe même en perdant la vie. La foi Chrétienne est la même chez tous les nations ; elle inspire la

même piété, la même ferveur, le même courage à tous les peuples. Nulle contrée devenue Chrétienne, qui n'ait donné d'illustres Martyrs, qui n'ait porté de grands Saints. La foi a civilisé les peuples les plus barbares. La diversité des mœurs, et la différence des climats, n'en ont point apporté dans la morale. La nouvelle Chrétienté du Japon a été toute semblable à la primitive Eglise ; même pureté de mœurs, même esprit de mortification, même dévotion, même zèle. La foi porte les mêmes fruits dans tous les pays.

2. Helas ! porte-t-elle aujourd'hui les mêmes fruits parmi tous les fidèles, cette foi divine? Nous sommes charmés, édifiés, touchés jusqu'aux larmes, quand nous lisons quelle a été la pureté des mœurs, la ferveur des Chrétiens Japonois ; et avec quelle générosité ils vont au martyre. Ces Japonois seroient-ils charmés et édifiés, s'ils voyoient la corruption des mœurs de la plupart des Chrétiens d'Europe ? s'ils étoient témoins de notre indévotion, de nos foiblesses, de nos infidélités?

PRIÈRE.

Augmentez ma foi, Seigneur Jesus, je vous le répète avec votre Apôtre privilégié : *Adauge in nobis fidem*,

Domine. A l'exemple et sous la protection de mes bienheureux Protecteurs, que je ne m'effraye plus des tempêtes de l'Eglise, que je tienne toujours à la barque de Pierre ; que les maux que je pourrois endurer soient pour moi, comme ils le furent pour eux, la joie et la consolation de mon ame ; que j'entre enfin efficacement dans les sentimens que j'admire. J'honore les reliques des Saints, j'envie le bonheur de les posséder : et je refuse de mériter ce qui fait leur gloire ! Jesus, force des Martyrs, soyez la mienne. Confesseurs généreux, obtenez-moi de Jesus-Christ la grace de vous imiter comme je vous honore. Ainsi soit-il.

SIXIEME JOUR.

MÉDITATION.

Ils sont traînés dans les rues de Méaco, et jusqu'à Nangazaqui.

APRÈS leur avoir coupé le bout de l'oreille gauche, supplice qui devint le sceau de leur condamnation, la fureur du tyran, bien loin de se calmer, s'irrita davantage. Il voulut effrayer, par la terreur de leurs tourmens, la ville

entière de Méaco et les provinces voisines. On fit monter tous les saints Confesseurs trois à trois sur des charrettes, et on les promena de rue en rue dans toute la ville de Méaco. Paul Miki, se souvenant que Jesus-Christ de sa croix adorable avoit fait la chaire de la vérité, et voyant lui-même la foule accourir à ce premier spectacle, changea sa charrette en une chaire chrétienne, d'où il prêchoit au peuple avec un zèle héroïque, exhortant tous les fidèles à la constance Chrétienne, et les Payens à pourvoir à leur salut éternel, en embrassant le Christianisme.

Le lendemain on les fit monter à cheval: on les mena à Ozaca, de-là à Saquai, enfin à Nangazaqui. On les promenoit par toutes les rues pour effrayer les Chrétiens; mais par-tout Paul Miki prêchoit avec le même zèle, le même courage et les mêmes succès. La rigueur de la saison ajoutoit à leur supplice; mais la joie sensible qui paroissoit sur leur visage, marquoit assez les délices intérieures qui accompagnoient et adoucissoient leurs tourmens. On eût dit qu'on les menoit au triomphe, tant ils paroissoient se réjouir de souffrir pour Jesus-Christ. Les Bonzes eux-mêmes s'en apperçurent, et reprochèrent au Gouverneur d'étendre le

triomphe de la foi, au lieu d'en étouffer les progrès. Les reproches des Bonzes hâtèrent la sentence des Confesseurs de la foi, et ils furent condamnés à mourir en croix.

Réflexions. 1. C'est au milieu de leurs concitoyens qu'on les traîne d'opprobres en opprobres. Ils sont devenus le jouet des villes et des campagnes ; mais sont-ils moins constans ? Ah ! sans doute, s'ils avoient eu nos foiblesses, si le respect humain les avoit dominé comme nous, ces glorieux Confesseurs auroient pu aisément devenir de vils apostats. Considérons donc, et pénétrons-nous bien de la bassesse de ce sentiment qui nous fait manquer à Dieu pour complaire aux hommes ; et souvent à quels hommes ? A un assemblage de gens que l'on ne peut connoître sans les mépriser ; et qu'on ne doit pas craindre, si on ne les connoît pas. C'est cependant au jugement frivole et inconsidéré de cette multitude qu'on sacrifie le salut de son ame, sa raison, sa religion, sa conscience.

2. Voyons au contraire les méchans : si leurs déréglemens étonnent, s'ils scandalisent et révoltent les gens raisonnables, que répondent-ils ? Eh ! de quel droit venez-vous, nous disent-ils hautement, critiquer ma conduite ?

Quel compte vous dois-je de mes actions ? On ne sera donc courageux et sans respect humain que pour le mal, s'écrie Saint Grégoire de Nazianze : *usque adeò in vitio magnanimi sumus !*

Prière.

O Jesus, qui nous avez dit, Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui dans ma gloire : pénétrez mon cœur de vos maximes, comme vous les avez gravées dans l'ame de nos saints Martyrs. Je n'aurai jamais autant à souffrir : mais que je sois prêt à tout endurer, plutôt que de condamner en apparence votre saint Evangile ; que je m'éloigne au contraire de la conduite et des maximes du monde, pour vous servir, et régner un jour avec vous dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

SEPTIEME JOUR.

MÉDITATION.

Sur leurs sentimens au moment de leur martyre.

Fazemburе, Gouverneur de Nangazaqui, fut touché jusqu'aux larmes, en voyant parmi les prisonniers Paul Miki,

son ancien ami. Le Saint le pria de ne point pleurer sur son bonheur. Toute la grace qu'il lui demandoit, c'étoit de leur donner à tous le tems de communier : et il ajouta qu'il souhaiteroit de mourir un vendredi. A la vérité, il ne manquoit à notre Saint que cette dernière circonstance pour être semblable en sa mort au Sauveur. J'ai l'âge auquel Jesus-Christ est mort, disoit-il quelquefois avec un transpost de joie inconcevable ; je suis condamné à mourir en croix ; il ne me reste plus que de mourir le même jour que mon divin Maître. Ses desirs furent exaucés ; car ils eurent tous la consolation de mourir en croix le vendredi, sur une montagne qu'on a appellée depuis le mont des Martyrs, à deux ou trois cents pas de la ville. Nos trois saints Martyrs étant arrivés à une chapelle, eurent la liberté de se confesser au Père Pasio, qui les y attendoit. Ce Père venoit de recevoir les vœux des deux Novices, Jean de Goto et Jacques Kisaï, lorsqu'on leur vint dire que Fazembure les attendoit sur la colline où devoit se consommer leur martyre ; ils s'y transportèrent dans le moment : suivis d'un peuple nombreux ; et ils alloient si vîte, qu'à peine pouvoit-on les suivre.

Du

Du plus loin que les Saints Martyrs apperçurent leurs croix, ils coururent embrasser chacun la sienne ; ce qu'ils firent avec une ardeur et une piété qui fit répandre bien des larmes aux Chrétiens qui étoient présens, et qui causa un nouvel étonnement aux infidèles. Dès qu'ils furent arrivés, on les attacha par les bras, les cuisses et le milieu du corps avec des bandes ; on y ajouta un collier de fer. Puis on éleva la croix, et on la plaça dans un trou creusé dans le roc ; il est aisé de comprendre que la secousse leur causa des douleurs très-aigues.

Réflexions. 1. La croix n'étoit pas moins une croix à l'égard de nos Saints Martyrs Japonois, qu'elle l'est à l'égard de tous les fidèles ; ils la souhaitent, ils l'embrassent avec plaisir, quoique ce soit sur cette croix qu'ils doivent finir leur vie. Nous sommes de la même Religion que ces héros Chrétiens, nous croyons les mêmes vérités, nous avons le même Evangile ; et cependant quelle monstrueuse différence entre notre vie et la leur ! et cependant nous espérons le même sort, la même récompense.

2. Aimons la croix, et nous sentirons peu notre foiblesse. Soyons mortifiés, et nous serons fidèles et généreux. Nos sens sont allarmés au seul souvenir des

maximes et des préceptes de l'Evangile ; les passions se révoltent au seul nom de mortification ; et l'amour-propre, toujours d'intelligence avec ces ennemis de notre salut, se récrie contre la morale chrétienne. N'écoutons point ses cris, méprisons ses efforts et ses menaces ; pratiquons la mortification ; ne passons aucun jour sans honorer le Crucifix ; baisons-le souvent, et toujours avec un nouveau sentiment de reconnoissance. Demandons chaque jour à Jesus-Christ l'esprit de mortification. Cette dévotion particulière à la Croix est d'un grand secours, et contribuera beaucoup à nous rendre moins délicats et moins sensibles.

PRIÈRE.

Ne permettez pas, aimable Sauveur, que ces salutaires réflexions nous soient inutiles ; nous vous en supplions par les mérites et l'intercession de vos Saints Martyrs. Augmentez notre foi, embrâsez notre cœur de la même charité ; et faites par votre miséricorde que, fidèles et soumis à votre grace, nous parvenions au salut que vous nous avez acquis par votre sang ; vous qui vivez et régnez, etc.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur leur sainte mort.

On alloit commencer l'exécution, et les bourreaux s'étoient deja saisis de leurs lances, pour immoler au Dieu vivant ces innocentes victimes, lorsque Jean de Goto apperçut son père, qui étoit venu lui dire le dernier adieu. Vous voyez, mon père, lui dit le saint jeune homme, qu'il n'y a rien qu'il ne faille sacrifier pour assurer son salut. J'ai le bonheur de mourir pour la foi de Jesus-Christ ; rendez-lui en d'éternelles actions de graces. Mon fils, reprit le père, vous dites vrai ; je remercie le Seigneur des graces qu'il vous fait, et je le prie de vous continuer jusqu'à la fin des sentimens si dignes de votre état ; soyez persuadé que votre mère et moi, sommes disposés à vous suivre au combat, si l'occasion s'en présente. Son père eut le courage de demeurer à ses pieds, lorsqu'on enfonçoit la lance dans son cœur ; l'on ajoute même qu'il voulut être arrosé du sang de son fils, et qu'il se retira bénissant le Seigneur de ce qu'il avoit donné un martyr à sa famille.

Paul Miki prêcha de sa Croix avec une éloquence toute divine, et termina par une courte prière pour ses bourreaux. Le bon Frère Jacques Kisaï, âgé de soixante-quatre ans, ne pouvoit retenir les transports de sa joie, lorsqu'il se vit attaché à la Croix, et prêt à y mourir pour l'amour et à l'exemple de son divin Maître.

Les Croix étant élevées, on vit tous ces Saints Martyrs lever les yeux vers le Ciel, offrant à Dieu le sacrifice de leur vie; et au moment qu'ils prononçoient tous ensemble le Saint Nom de Jesus, les bourreaux les percèrent de leurs lances, et ils consommèrent ainsi leur glorieux martyre.

Réflexions. 1. Le Japon a donc vu renouveller les prodiges de générosité que l'Ancien Testament et le Nouveau avoient fait briller dans la Mère des Machabées et dans Sainte Félicité? Ah! c'est que la Religion est toujours la même; la grace de Jesus-Christ a su triompher d'une extrêmité de la terre à l'autre. Tous les âges, tous les sexes, tous les climats et tous les tems, ont produit pour notre édification, ou pour notre condamnation, l'héroïsme de toutes les vertus.

2. Au récit de la mort de ces Saints, quelle est l'ame la plus insensible qui

ne s'écrie : Ah ! qu'ils sont heureux ! et qui me donnera de mourir ainsi? La palme du martyre ne peut se mériter ; la persévérance finale ne peut être le fruit que de la prière, de la fidélité et de la constance. Vivons comme eux ; et si nous n'avons pas le bonheur de mourir pour la foi, méritons de mourir dans l'amour, *in osculo pacis*, *in osculo Christi*, en prononçant le Saint Nom de Jesus.

PRIÈRE.

Nom adorable! Vous avez été le sceau divin de leur martyre, comme votre grace en étoit le principe. Soyez sur mes lèvres, soyez dans mon cœur, aujourd'hui, tous les jours de ma vie, et surtout au moment de ma mort. Jesus, Marie, Joseph. Amen.

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION.

Sur la gloire et les prodiges de leur martyre.

CE fut le 5 de février de l'année 1597 que cette bienheureuse société, les prémices du sang Chrétien dans le Japon,

augmenta le nombre presque infini des Martyrs de l'Eglise. Le ciel fit bientôt connoître, par des signes sensibles, la gloire dont il avoit récompensé le courage de ces invincibles soldats de Jesus-Christ. Leurs corps conservèrent pendant quarante jours toute leur fraîcheur; respectés par les oiseaux de proie, qui sembloient n'oser en approcher, ils rendoient une odeur suave qui se fit sentir aux Payens même. Plusieurs autres merveilles publièrent la gloire dont jouissoient dans le ciel les Saint Martyrs, toutes autorisées par des preuves juridiques.

Le Pape Urbain VIII, après avoir fait les informations nécessaires, décerna, trente ans après, à ces généreux Confesseurs de Jesus-Christ, les honneurs dûs aux Saints Martyrs: permettant d'en dire la messe, et d'en faire l'office dans toutes les églises de la Compagnie de Jesus, à quiconque y voudroit aller honorer leur mémoire; le tout par provision, et jusqu'à ce qu'on ait procédé à une Canonisation plus solemnelle: ce qui n'empêche point que le Souverain Pontife ne donne aux Martyrs le nom de Saints. On conserve au Collége de Macao les sacrés ossemens des trois Martyrs Jésuites.

Réflexions. 1. L'église, dans l'épître

de la messe en l'honneur de nos Saints Martyrs, nous rappelle ces paroles de l'Apôtre : *Adhuc enim modicum, aliquantulum* ; ce qui reste de tems est court et très-court. Quelle salutaire, mais quelle vive impression ne devroit pas faire sur un cœur Chrétien une vérité si pressante ? C'est cette briéveté de la vie, ce peu de jours qui nous restent, comparés à l'éternité qui nous attend, qui a donné aux Saints le dégoût des choses qui passent. Ce sont ces réflexions qui ont encouragé tant de martyrs à mépriser non-seulement les douceurs de la vie, mais la vie elle-même, au souvenir de ce bonheur infini, de cette gloire immense, de cette éternité bienheureuse qui nous est promise dans le Ciel. Ah! qu'elle mérite bien le sacrifice de quelques jours, continuellement remplis de troubles, de chagrins, de frayeurs et de remords !

2. Le tems est court. Il y a une grande carrière à fournir, une grande affaire à traiter, un grand nombre de devoirs à remplir, bien des comptes à régler, une grande fortune à faire ; et le tems est court. Et on le perd, au lieu d'en faire un bon et saint usage ! on le passe au moins dans une molle oisiveté, on ne sait quelquefois à quoi l'employer. Avons-nous médité la gloire des Saints?

Avons-nous jamais pensé sérieusement qu'elle sera éternelle, et que tous nos momens doivent servir uniquement à la mériter ?

PRIÈRE.

O grands Saints, vous avez souffert; mais vos souffrances sont passées, la palme vous en reste, et elle vous est assurée pour toujours; vous l'avez compris, que le tems est court et que l'éternité reste. Du haut du Ciel où vous a conduit votre zèle et votre courage, ayez pitié de mon ame : gravez dans mon cœur la vérité sainte qui vous a soutenus au milieu des tourmens; et que la pensée de votre gloire m'anime à desirer, à mériter de la partager un jour et pour toujours.

Ainsi soit-il.

DIXIÈME MÉDITATION.

Pour le jour de leur Fête, 5 Février.

Sur le triomphe de la grace dans les trois Martyrs du Japon.

CONSIDÉRONS le triomphe de la grace dans ces trois Saints, dont elle a fait trois parfaits *Religieux*, trois zélés *Apôtres*, et trois glorieux *Martyrs*.

1. C'est dans le sein de l'infidélité et de l'idolâtrie que le Dieu bon daigne les choisir, et il en fait d'abord des Chrétiens ; mais leur fidélité à cette première grace leur mérite bientôt de nouveaux bienfaits. C'est à la Compagnie même de son Fils qu'il les appelle ; et tous les trois, quoique d'un âge différent, servent bientôt de modèle aux autres, dans les divers dégrés de la Compagnie. L'un avoit soin du temporel de la maison, l'autre touchoit au bonheur d'être élevé au Sacerdoce, et le troisième étoit occupé aux études ; comme si Dieu eût voulu montrer à tous leurs frères dans les différentes classes de la société, des exemples à imiter, des protecteurs à invoquer. Il ne fait donc pas acception de personnes ; et qui que nous soyons, écoutons sa voix, soyons-y fidèles, et nous serons à notre tour le triomphe de sa grace. Un simple retour sur nous-mêmes ; et nous conviendrons sans peine que c'est à nos infidélités, à nos résistances, que nous devons attribuer notre peu de progrès dans la vertu, notre relâchement, nos chûtes peut-être.

2. Second triomphe de la grace qui en a fait de zélés *Apôtres*. Ils en avoient reçu les noms au Baptême ; et ils ne songèrent qu'à en exprimer les vertus,

qu'à en développer tout le zèle. Miki sur-tout, comme un nouveau *Paul*, par ses écrits éloquens et ses discours pathétiques, eut le bonheur de convertir plusieurs idolâtres. *Jean* de Goto, le plus jeune, comme son saint Patron parmi les Apôtres, joignoit aux études qui l'occupoient, toute l'activité du zèle le plus ardent. Kisaï, quoique d'un âge déja avancé, ranimoit, comme *Saint Jacques*, ses forces et son ardeur dans la prière et la méditation des souffrances de son Dieu. Tous les trois, au milieu des places publiques, annonçoient Jesus-Christ, publioient sa loi et son évangile dans toutes les villes où ils furent traînés par l'ordre du tyran. La Croix elle-même, en devenant l'instrument de leur supplice, fut encore pour ces trois Apôtres, une chaire de vérité; ils expirèrent en prêchant et en louant Jesus-Christ. Oh! que des discours animés de ce saint zèle et soutenus par de tels exemples seroient encore efficaces! Sans être appellé à tout l'éclat du ministère, chacun a son apostolat à remplir; mais la patience, l'amour des souffrances, l'exemple, en un mot, de toutes les vertus, voilà ce qui peut en assurer le succès.

3. La palme du martyre est aux yeux de la Religion le plus grand bienfait, et

le triomphe de la grace ; c'est elle qui en fit trois glorieux *Martyrs.* Leur premier supplice sur la place de Méaco, enflamma leur espérance: honteusement traînés dans plusieurs villes du Japon, pour effrayer les Chrétiens par le spectacle de leurs souffrances, ils y firent, au jugement des Bonzes même, triompher la Religion, par la joie qui éclatoit sur leurs visages, et la constance avec laquelle ils exhortoient les fidèles. Mais la gloire de leur martyre brilla d'un éclat nouveau, lorsqu'à la vue de leurs Croix plantées sur la colline, ils se prosternèrent par respect et par reconnoissance ; le desir et l'ardeur de Saint André passant dans leur ame, ils empruntèrent les expressions du même transport: *O crux beata, diu desiderata.* Ecoutons dans le silence intérieur Paul Miki, se glorifier sur sa Croix de mourir au même âge, au même jour et du même supplice que Jesus-Christ, son Maître et son Dieu. Entendons Jean de Goto consoler et encourager son propre père, témoin de son supplice, et assez grand Chrétien pour ne montrer aucune foiblesse ; et Jacques Kisaï, quoique d'un âge beaucoup plus avancé, faisant éclater la même force, le même courage, le même héroïsme.

J'adore, ô mon Dieu, le triomphe

de votre grace et de votre foi divine dans nos Saints Martyrs. Mais, éclairés de la même foi, encouragés par les mêmes espérances, où est notre zèle et notre constance dans les persécutions, dans les contradictions même les plus légères ? Rougissons et instruisons-nous ; implorons sur-tout leur protection et leur assistance.

LITANIES

En l'honneur des trois Martyrs du Japon.

KYRIE, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas unus Deus, miserere.
Sancta Maria, Regina Martyrum, ora pro nobis.
Sancte Francisce Xaveri Japoniæ Apostole, ora pro nobis.
Beate Paule Miki, ora pro nobis.
Beate Joannes de Goto, ora pro nobis.
Beate Jacobe Kisaï, ora pro nobis.
Beati electi ex millibus, orate.

Veræ Religionis luce illuminati, orate.
Fidem propagandi desiderio accensi, orate pro nobis.
Deo vocanti dociles, orate pro nobis.
Societatis Jesu gloria et ornamentum, orate pro nobis.
Japoniæ fulgentia lumina, orate.
Patriæ vestræ Primitiæ et Apostoli, orate pro nobis.
Nobilissimi Christi præcones, orate.
In persecutione fortes, orate.
In suppliciis magnanimi, orate.
Crucem sicut Andreas amplexantes, orate pro nobis.
Cum Christo cruci affixi, orate.
In cruce læti et constantes, orate.
Spectaculum mundo et angelis, orate.
Novellæ familiæ fœcunda semina, orate.
Quorum mors plurimis fuit insignita miraculis, orate pro nobis.
Quorum intacta visa sunt corpora, orate.
Japoniæ Apostoli, nunc totius Ecclesiæ splendor et exemplar, orate pro nobis.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.

℣. Beati Paule, Joannes et Jacobe, orate pro nobis ;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus, qui primitias fidei apud Japoniæ gentes BB. Martyrum tuorum Pauli, Joannis et Jacobi, sanguine confirmasti : concede propitius, ut ad tui nominis confessionem, quorum excitamur exemplis, eorum precibus adjuvemur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

Les mêmes en françois.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père, qui êtes aux Cieux,
ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde,
ayez pitié de nous.
Saint-Esprit, vrai Dieu,
ayez pitié de nous.
SainteTrinité, un seul Dieu,
ayez pitié de nous.
Sainte Marie, Reine des Martyrs,
priez pour nous.

Saint François Xavier, Apôtre du Japon, priez pour nous.
Bienheureux Paul Miki, priez.
Bienheureux Jean de Goto, priez.
Bienheureux Jacques Kisaï, priez.
Vous que Dieu a choisis entre mille, priez pour nous.
Eclairés de la lumière de la vraie Religion, priez pour nous.
Enflammés du desir de propager la foi, priez pour nous.
Dociles à la vocation de Dieu, priez.
La gloire et l'ornement de la Compagnie de Jesus, priez pour nous.
Lumières brillantes du Japon, priez.
Prémices et Apôtres de votre patrie, priez pour nous.
Très-illustres Prédicateurs de Jesus-Christ, priez pour nous.
Courageux dans la persécution, priez.
Magnanimes dans les supplices, priez.
Embrassant la croix, comme S. André, priez pour nous.
Attachés à la croix, comme Jesus-Christ, priez pour nous.
Pleins de joie et de constance sur la croix, priez pour nous.
Spectacle pour le monde et pour les Anges, priez pour nous.
Heureuses semences d'une nouvelle Chrétienté, priez pour nous.

Vous, dont la mort a été marquée par plusieurs prodiges, priez pour nous.
Vous, dont les corps demeurèrent exempts de la corruption, priez.
Bienheureux Apôtres du Japon, qui êtes devenus la gloire et le modèle de toute l'Eglise, priez pour nous.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Jesus, écoutez-nous.
Jesus, exaucez-nous.

℣. Bienheureux Apôtres, priez pour nous ;

℟. Afin que nous nous rendions dignes des promesses de Jesus-Christ.

Oraison.

O Dieu, qui avez scellé du sang de vos Bienheureux Martyrs Paul, Jean et Jacques, les prémices de la foi dans l'Empire du Japon, faites, par votre miséricorde, que leurs prières nous aident à confesser votre Nom, comme leurs exemples nous y excitent. Par Notre Seigneur Jesus-Christ.

NOTES.

Sur la Neuvaine à Saint Ignace.

DEPUIS long-tems la dévotion à Saint Ignace étoit connue et pratiquée, sur-tout dans les villes où il existoit des maisons de sa Compagnie. Sa fête se célébroit avec la plus grande pompe, et nos plus grands orateurs chrétiens se sont empressés de lui payer un tribut d'éloges ; les Panégyriques des Bossuet, des Fléchier, des Bourdaloue, des Neuville, surpassent tout ce que nous pourrions en dire. La Neuvaine qui commence le 4 Mars, et dont nous parlerons dans la Note sur la Neuvaine à Saint François Xavier, regarde également Saint Ignace. Elle se termine le 12, en l'honneur du jour de la Canonisation de ces deux Saints. A Paris, sur-tout, la dévotion à Saint Ignace, conduisoit depuis longtems chaque année un concours nombreux de Prêtres et de Fidèles à l'Abbaye de Montmartre, pendant l'octave de la fête du Saint ; et pendant l'octave de l'Assomption, parce qu'à cette fête, Saint Ignace, sur le tombeau des Martyrs, avoit formé le ber-

ceau de sa Compagnie. Là, comme disoit éloquemment le Père Perrin, *il alla remuer les cendres des Martyrs, pour allumer à leurs étincelles le flambeau de la foi, qui devoit éclairer le nouveau monde.* Le Saint-Siège avoit accordé des Indulgences à ce pieux pélerinage. La chapelle de Saint Ignace, à droite en entrant, dans l'église de l'Abbaye, quoique simple, est ornée d'un lambris, dans les panneaux duquel sont peints les principaux traits de la vie du Saint. Le tableau de l'autel représente le Père Lefebvre, seul prêtre parmi eux, recevant les premiers vœux de Saint Ignace et de ses Compagnons. On y voyoit une statue d'argent du même Saint, au pied de laquelle étoit renfermée une relique précieuse.

Louis XIII, dans sa lettre du 14 février 1621, au Souverain Pontife Grégoire XV, en sollicitant la Canonisation de S. Ignace, s'exprime en ces termes: « Mon royaume a eu cette bénédiction, » que ce Serviteur de Dieu soit venu en » ma ville de Paris apprendre les Scien- » ces; qu'à même lieu il assembla ses » Compagnons, et commença sa So- » ciété en l'église des Martyrs, à Mont- » martre. J'espère de nouvelles béné- » dictions, si votre Sainteté octroye » qu'à ma prière il soit tost canonisé. »

Dans le sanctuaire, en face de l'Inscription qui rappelle à la France les glorieux travaux des Apôtres de la ville capitale, on lit, sur une table de cuivre doré, l'Inscription suivante :

D. O. M.

Siste, spectator,

Atque in hoc Martyrum sepulchro

Probati Ordinis cunas lege

Societatis Jesu :

Quæ S. Ignatium Loyolam patrem

Agnoscit, Lutetiam matrem,

Anno salutis M. D. XXXIV.

Augusti XV.

Hîc nata est,

Cùm Ignatius ipse et socii,

Votis sub sacram synaxim

Religiosè conceptis, se Deo

In perpetuum consecrârunt

Ad majorem Dei

Gloriam.

En 1767, le Révérend Père Laurent

Ricci, dix-huitième et dernier Général de la Compagnie, voulant étendre de plus en plus la dévotion à Saint Ignace, fit célébrer dans l'église *du Jesus*, si renommée, à Rome même, par sa beauté et sa richesse, les dix dimanches en l'honneur du Saint Fondateur. Il supplia le Pape Clément XIII. de vouloir bien autoriser cette dévotion, en accordant des Indulgences à ceux qui la pratiqueroient. Le Souverain Pontife fit expédier un Décret, par lequel Sa Sainteté accorde à perpétuité une Indulgence plénière pour dix Dimanches; c'est-à-dire, pour les dix Dimanches qui précèdent la fête de Saint Ignace, ou pour dix autres qu'on prend de suite dans un autre tems de l'année.

Ce n'est pas sans raison qu'on a fixé cette dévotion au dimanche. Ce jour est particulièrement consacré par l'Eglise au culte de la très-sainte Trinité. On sait que Saint Ignace honoroit, avec une affection spéciale, cet adorable Mystère, depuis les sublimes connoissances que Dieu avoit daigné lui donner au commencement de sa conversion, à Manreze. D'ailleurs, le dimanche est le jour de la semaine qui doit être employé à glorifier le Seigneur; et l'on sait encore que la devise d'Ignace étoit: *A la plus grande gloire de Dieu.* Les dix mois que le Saint passa dans la solitude de Man-

reze, où il composa son livre des *Exercices Spirituels*; et les dix ans pendant lesquels il gouverna seul sa Compagnie, et fit ses *Constitutions* divisées en dix parties, sont dignes d'une attention singulière. C'est pour en honorer la mémoire qu'on a pris le nombre de dix dimanches. Enfin, Pie VI. lui-même, par un Décret du 24 Avril 1786, a accordé à plusieurs maisons religieuses de Paris, une Indulgence plénière à perpétuité, et applicable aux ames du Purgatoire, pour le jour de la fête de Saint Ignace, ainsi que des autres Saints de sa Compagnie.

Cette Neuvaine est du R. P. Etienne de la Croix, dernier Provincial de la Province de France.

Sur la Neuvaine à Saint François Xavier.

La dévotion à Saint François Xavier est si ancienne et si généralement répandue, non-seulement en Europe, mais dans presque toutes les parties du monde, qu'il paroît inutile de s'étendre sur ses progrès et ses pratiques. Il importe cependant de conserver le souvenir de l'origine de la Neuvaine. La guérison miraculeuse du Père Marcel Mastrilli

y a donné lieu. Ce Père ayant été frappé d'un coup mortel à la tête, dans le tems qu'il travailloit à la décoration d'une église, n'attendoit plus que la mort. Après qu'il eût reçu l'Extrême-Onction, Saint François Xavier lui apparut, lui demanda s'il vouloit guérir, et lui fit promettre d'aller au Japon, où il lui prédit qu'il mourroit martyr. Le vœu fait, le malade se trouva en parfaite santé, dit le lendemain publiquement la messe, et partit bientôt après, pour se rendre à la mission du Japon, où il acquit la couronne du martyre. Il étoit fils du Marquis de Saint Marsan, d'une des plus illustres familles de Naples. On l'avoit vu à l'extrémité; on le vit soudainement guéri; tout Naples en fut saisi d'admiration. Le Pape Urbain VIII, Philippe IV, Roi d'Espagne et la Reine, voulurent entendre ce miracle de la propre bouche du Père; l'histoire en fut imprimée à Naples et à Rome, et le bruit s'en répandit par-tout.

Ce fut dans cette visite miraculeuse, comme on le prétend, que Saint François Xavier déclara au Père Mastrilli qu'il s'emploiroit auprès de Dieu, pour ceux qui imploreroient son assistance neuf jours de suite. Peu de tems après le Père Mastrilli ayant porté une personne fort affligée à faire cette Neuvaine,

sa peine cessa. Plusieurs autres employèrent le même moyen, et furent pareillement exaucées. Cette sainte pratique passa bientôt d'Italie en Espagne, s'établit en Portugal, en Lorraine, en Allemagne, et jusques dans le Nouveau Monde.

Une autre dévotion est celle des dix Vendredis; elle consiste à donner à Saint François Xavier quelques témoignages ou de confiance, ou de respect, que l'on réïtère dix Vendredis consécutifs. On a choisi le Vendredi, 1°. parce qu'en ce jour est mort Jesus-Christ Notre Seigneur, et que S. François Xavier a toujours eu une tendre et ardente dévotion envers la passion et la mort de Jesus-Christ; 2°. parce que Saint François Xavier est mort un Vendredi, environ à la même heure que Jesus-Christ expira sur la croix; 3°. parce qu'un Crucifix qui étoit dans le château de Xavier, lieu de la naissance de ce Saint, sua miraculeusement du sang tous les Vendredis pendant la dernière année de la vie de cet homme miraculeux. On s'est fixé au nombre de dix Vendredis, parce que ç'a été pendant un pareil nombre d'années que S. François Xavier a travaillé dans les Indes et le Japon, avec un zèle infatigable et un incroyable succès, à la conversion des pécheurs et des idolâtres.

Les Litanies doivent être efficaces auprès de lui, ayant été composées par un saint Evêque, en reconnoissance d'un grand miracle opéré en sa faveur. Ce vertueux Prélat se nommoit Gaspard de Villarcel; il étoit Evêque de Saint Jacques du Chily, dans l'Amérique méridionale. Un violent tremblement de terre renversa son palais épiscopal, lorsqu'il y étoit. Dans un danger si pressant, il fit vœu, que si Dieu le préservoit de la mort par l'intercession de Saint François Xavier, il feroit quelque chose d'éclatant en l'honneur de ce grand Saint. Il fut préservé, et trouvé sain et plein de vie au milieu des ruines sous lesquelles on le croyoit écrasé. Il composa en langue latine les Litanies qu'on trouve ci-dessus, suivies d'une fidelle traduction.

Sur la Neuvaine à Saint François de Borgia.

Saint François de Borgia, plus connu en Espagne où il avoit été d'abord Viceroi, puis Provincial, Visiteur et Commissaire-général des Jésuites, étoit cependant célèbre et honoré en France, et sur-tout dans les Pays-Bas, qui faisoient alors partie de la domination Espagnole.

gnole. Le Panégyrique du Père de la Colombiere pourra donner une idée suffisante de la confiance qu'on doit avoir en ce Saint. La Neuvaine que nous publions aujourd'hui, a d'abord été composée en Italien ; mais les changemens et les retranchemens qu'on a été obligé d'y faire, peuvent sans doute la faire passer pour entièrement nouvelle. Traduite littéralement par un ancien Jésuite, elle a été mise en meilleur ordre par le Père de Cloriviere, à qui nous devons aussi celle de Saint Stanislas et six Cantiques.

Sur la Neuvaine à Saint Jean-François Régis,

La dévotion à Saint Jean-François Régis est très-célèbre en France, surtout dans le Vélay. Les montagnes de la Louvesc, selon l'expression des gens du pays, devoient s'affaisser et s'applanir par le concours extraordinaire des pieux pélerins. Il existe encore des témoins de sa Canonisation ; et on se souvient avec attendrissement qu'un de ses écoliers, à sa Béatification, fit fondre en larmes son auditoire, en racontant avec l'éloquence du Cœur, la manière édifiante, dont Saint Régis formoit à la vertu, au-

tant qu'aux Belles-Lettres ses jeunes élèves. On peut sur-tout consulter le Sermon du Père de la Sante, prêché à Caën pour la cérémonie de sa Béatification, au mois de février 1717. La Neuvaine que nous donnons aujourd'hui, a déja été imprimée l'an 1740, à l'occasion de sa Canonisation. S. Régis est spécialement honoré comme le protecteur et le modèle des Missionnaires particuliers de la France; et l'on pratique en son honneur, comme pour Saint François Xavier, la dévotion des dix Vendredis, en mémoire des dix années de son apostolat.

On croit que la Neuvaine est du Pére Quéron, ce célèbre maître des Novices de la province de Toulouse, mort en odeur de sainteté, et dont la vie a été écrite par le Père Séranne, Jésuite, décédé à Toulouse le 27 Avril 1784. Les vertus du P. Séranne et la sainteté de sa mort ont fait une trop grande sensation dans ces derniers tems, pour que nous croyons nécessaire d'en parler: nous en concluons seulement que le Père Seranne devoit écrire la vie du Père Quéron, comme le Père Quéron lui-même a prouvé qu'il étoit digne de parler de Saint Régis.

Sur la Neuvaine à Saint Louis de Gonzague.

La dévotion à Saint Louis de Gonzague est peut-être aujourd'hui la plus répandue en France. Le zèle particulier de l'auguste héroïne, qui a plus illustré le Carmel par ses vertus, que par le sacrifice de toute la pompe du trône, (Madame Louise de France, dite Sœur Thérese de Saint Augustin) a propagé dans ces derniers tems la devotion à Saint Louis de Gonzague ; l'Office en est devenu d'obligation dans tout l'Ordre des Carmelites. C'est à cette auguste et vertueuse Princesse qu'on dédia, l'an 1785, un Nouvel Exercice de trois jours, ou *Triduo* de Dévotion en l'honneur de Saint Louis de Gonzague, auquel on ajouta une nouvelle édition des six Dimanches, qui sont depuis longtems connus de tout le monde, et dont une Dame respectable vient récemment de faire une troisième édition. C'est du même volume, dédié à Madame Louise de France, dont l'édition est entièrement épuisée, que nous avons extrait la Neuvaine qui reparoît aujourd'hui pour la troisième fois. Il est peu de Couvents et de Maisons de Pensionnaires,

où Saint Louis de Gonzague ne soit connu, honoré et proposé pour modèle. Sa fête, chomée à Nevers, à raison de l'alliance de la Maison des Ducs de Nivernois avec la maison de Châtillon-Gonzague, se célèbre avec une grande solemnité dans plusieurs maisons religieuses de Paris, même depuis la dispersion des Jésuites; et plusieurs Prédicateurs distingués s'étoient fait un devoir de se prêter à la piété générale.

Sur la Neuvaine à Saint Stanislas Kostka.

DEPUIS longtems avoit paru, en Italie, un *Triduo*, Exercice de Dévotion pendant trois jours, en l'honneur de Saint Stanislas. Le Grand-Pénitencier François de Saint-Pierre à Rome, l'avoit traduit et envoyé à Madame Louise. Après y avoir fait des corrections et les changemens nécessaires, on comptoit le donner au public, pour entretenir la ferveur des Novices des Maisons Religieuses, où Saint Stanislas est particulièrement connu et honoré. La mort de l'auguste Princesse en a suspendu l'impression; et c'est ce même Exercice, divisé et distribué en Neuvaine, qui paroît aujourd'hui pour la première fois. Nous avons déja nommé son auteur.

Sur la Neuvaine des Martyrs du Japon.

NOUS donnons enfin celle-ci comme un extrait du Père Croiset. On y reconnoîtra sa pieuse simplicité et l'onction de son style. Nous avons cru travailler à la gloire des Saints Martyrs, trop peu connus, en donnant le détail de leurs vies. Des traits isolés n'auroient pas été compris de tout le monde ; et nous n'avons pas trouvé de Mémoires aussi certains et plus autentiques que ceux du Père Croiset, qui écrivoit sous les yeux de sa Compagnie, et peu de tems après leur Beatification.

Il n'existoit à notre connoissance, en l'honneur des Saints Martyrs, que des prières manuscrites, pour neuf jours, composées par un Jésuite à la sollicitation d'une Religieuse de l'Ordre de Fontevrault, dont le nom illustre est encore plus cher à toutes les ames pieuses qui connoissent sa foi vive, son zèle, et son affectueuse estime pour la Compagnie de Jesus. Nous finissons ces Notes par l'hommage que nous avons cru devoir rendre à celle qui a le plus pressé, sollicité, et procuré efficacement cette Edition.

PRIÈRES.

Nous avons promis, dans l'Avertissement général, d'indiquer quelques Prières des plus usitées pour toutes les Neuvaines. La plus connue, est celle aux Neufs Chœurs des Anges. Quoiqu'elle ait été composée pour la Neuvaine à Saint Xavier, en mémoire de la dévotion spéciale du Saint Apôtre aux Saints Anges, qu'il invoquoit dans tous ses besoins ; cependant on pourra s'en servir également pour toutes les Neuvaines, en y substituant le nom du Saint qu'on invoquera, en changeant très-peu de choses, et sur-tout pour les Neuvaines à Saint Ignace et à Saint François de Borgia.

Prières aux Neufs Chœurs des Anges.

Premier jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Anges*, qui avez confié le salut des hommes à la vigilance et à la garde de ces esprits bienheureux ; je vous offre tous leurs services et la par-

faite soumission qu'ils ont à vos ordres; aussi-bien que les mérites de votre fidèle serviteur Saint François Xavier qui, par son Angélique pureté qu'il conserva toute sa vie, mérita d'être appellé, et d'être toujours regardé comme un Ange sur la terre. Donnez-moi par son intercession cette inestimable vertu de pureté, ô mon Dieu, et délivrez-moi de tout ce qui pourroit souiller tant soit peu mon ame à vos yeux. Je vous supplie d'accorder encore à mes vœux la grace particulière que je vous demande par cette Neuvaine, si c'est pour votre gloire, et pour mon salut. Ainsi soit-il.

Second jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Archanges*, à qui vous avez commis les plus importantes affaires de votre gloire, et du salut des hommes, je vous offre tous les services et toute la ponctualité de ces esprits fervens et fidèles; avec les mérites de votre grand Serviteur Saint François Xavier, que vous avez pareillement employé pour votre gloire, et pour le Salut de tant d'ames; et je vous supplie, mon divin Maître, de me faire la grace de me bien acquitter de tous les devoirs de mon état, selon les adorables desseins de votre divine Providence. Je vous supplie encore, Seigneur, de vouloir bien

m'accorder la grace particulière que vous demande dans cette Neuvaine, par les mérites de votre précieux Sang, et par l'intercession de mon bon Patron Saint François Xavier ; le tout pour votre gloire et le bien de mon ame ; à quoi je rapporte uniquement toutes mes demandes, et tous les desirs de mon cœur. Ainsi soit-il.

Troisième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Principautés*, qui, quoique supérieures aux Anges et aux Archanges, s'intéressent avec tant de zèle au salut des hommes, et prennent un soin particulier de leur Salut ; je vous offre le zèle et les mérites de votre fidèle Serviteur Saint François Xavier, qui a instruit et converti tant de peuples. Donnez-moi, s'il vous plaît, un peu de ce zèle ardent qu'il eût pour le salut des ames, et sur-tout un grand desir de me sanctifier moi-même : je vous en conjure au nom de Jesus-Christ votre cher Fils ; et je vous supplie encore de vouloir bien m'accorder la grace particulière que je vous demande par cette Neuvaine, si c'est pour votre gloire et le salut de mon ame.

Ainsi soit-il.

Quatrième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Puissances*, qui ont reçu de vous tant de pouvoir sur les malins esprits, et tant d'ardeur pour le salut des hommes; je vous offre les services et l'obéissance de ces célestes Intelligences, et les mérites du grand Apôtre des Indes, à qui vous donnâtes de même un si merveilleux empire sur les démons, pour les chasser des corps et des ames : Inspirez-moi pareillement assez de courage et de force pour repousser bien loin l'esprit de ténèbres, et pour résister généreusement à toutes les tentations qui viendront m'assaillir. Agréez, ô mon Dieu, que je joigne encore à cette prière celle que je vous fais, de vouloir m'exaucer sur la grace particulière que je vous demande instamment dans cette Neuvaine, si vous le jugez ainsi pour votre gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il.

Cinquième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Vertus*, par qui votre toute-puissance opère ses prodiges et des miracles dans le monde; je vous offre les services et la soumission de ces sublimes esprits, instrumens de vos grandes merveilles, avec les mérites de votre grand Serviteur Saint François

Xavier, à qui vous donnâtes, comme aux Apôtres, la puissance de faire toutes sortes de miracles, en l'envoyant prêcher votre Evangile aux Nations idolâtres du Nouveau Monde. Faites-moi part, Seigneur, de cette grande humilité qu'il conserva toujours au milieu de tant de prodiges qu'il fit en votre Nom; et agréez, ô mon Dieu, que je vous renouvelle encore ici la très-humble prière que je vous ai déja faite, de m'accorder, par l'intercession de mon charitable Patron Saint François Xavier, la grace particulière que je vous demande durant cette Neuvaine; toujours si c'est pour votre gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il.

Sixième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Dominations*, qui, se trouvant au-dessus de tant d'autres esprits, ne laissent pas d'exécuter avec toute la soumission possible vos ordres; je vous offre les profonds abaissemens de ces sublimes Esprits, aussi-bien que les mérites de votre fidèle Serviteur Saint François Xavier, qui s'est toujours si fort distingué par son humilité et par sa parfaite obéissance. Accordez-moi, Seigneur, une pareille soumission, une aussi prompte obéissance à toutes vos saintes volontés, et aux

ordres de ceux qui tiennent ici votre place. Daignez encore m'accorder, s'il vous plaît, la grace particulière que je vous demande par l'intercession de ce grand Saint durant cette Neuvaine, toujours conformément à votre très-sainte volonté. Ainsi soit-il.

Septième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Trônes*, sur lesquels votre Majesté Divine en qualité de Juge sied immédiatement ; je vous offre les services de ces Esprits très-hauts, avec les mérites de votre grand Serviteur Saint François Xavier, qui fut comme le trône de votre Grandeur, le char mystérieux de votre gloire, et un vaisseau d'élection, qui porta votre nom jusqu'aux extrêmités de la terre : régnez pareillement en moi, Seigneur, par votre grace ; et faites qu'à son exemple, je ne serve désormais qu'à vous glorifier, à vous faire connoître et à vous faire aimer autant que je le pourrai. Accordez-moi encore, je vous en supplie, par la puissante intercession de ce grand Saint, la grace particulière que je demande selon votre très-sainte volonté. Ainsi soit-il.

Huitième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Chérubins*, sur qui vous avez répandu si abondamment les lumières de votre divine Sagesse, je vous offre toutes les sublimes connoissances, par lesquelles ces célestes Intelligences admirent et adorent sans cesse vos incompréhensibles perfections. Je vous offre encore toutes les actions de vertu de votre admirable Serviteur Saint François Xavier, que vous douâtes d'un don si éminent de sagesse, à qui vous avez daigné communiquer de si vives lumières, l'intelligence de vos Mystères les plus profonds, et le don même de Prophétie : daignez m'éclairer, Seigneur, des rayons de votre grace, dissipez mes ténèbres, guérissez mon aveuglement, et donnez-moi cette vraie sagesse qui me fasse mépriser tout ce qui est contraire à votre sainte Loi. Accordez-moi encore, je vous en supplie, la grace particulière que je vous demande, par l'intercession de Saint François Xavier, durant cette Neuvaine, si c'est pour votre gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il.

Neuvième jour. O Dieu, Souverain Seigneur des *Séraphins*, que vous embrâsez de vos divines flammes, et qui

brûlent sans cesse, autour de votre trône, du plus pur et du plus ardent amour ; je vous offre toutes les vives ardeurs dont ces Esprits célestes sont enflammés ; avec tous les mérites de votre fidèle Serviteur Saint François Xavier, qui brûlant du feu de ce divin amour, a porté jusqu'au bout du monde le feu sacré que Jesus-Christ votre Fils est venu porter en terre. Faites-moi sentir, Seigneur, quelques étincelles de cet ardent amour : et détruisez dans mon cœur tout amour profane, tout amour du monde et des créatures ; embrâsez-moi du feu de votre divin amour. Je vous réïtère la très-humble prière que je vous ai si souvent faite, ô mon Dieu, de m'accorder la grace particulière que je vous demande par l'intercession de Saint François Xavier, et pour laquelle j'ai fait cette Neuvaine à l'honneur de ce grand Saint. Vous sçavez que je ne vous la demande que pour votre gloire et pour mon salut. Daignez exaucer mes vœux.

Ainsi soit-il.

AUTRE NEUVAINE DE PRIÈRES,

Propres à toutes les Neuvaines.

Premier jour. GRAND Saint, NN. qui avez toujours eu une *Foi* vive et féconde en bonnes œuvres ; obtenez-moi par vos prières une foi semblable : que je croye avec fermeté tout ce que je dois croire, et que je vive conformément aux grandes vérités, et selon les maximes de l'Evangile.

Second jour. GRAND Saint, NN. dont l'*Espérance*, a toujours été inébranlable au milieu des plus grands dangers, et dans l'abandon même de toutes choses ; obtenez-moi, je vous en supplie, cette consolante vertu ; que ma confiance en Dieu soit toujours plus parfaite ; et que celle que j'ai en votre protection, m'obtienne sans cesse de nouveaux secours.

Troisième jour. GRAND Saint, NN. qui avez été embrâsé d'une *Charité* parfaite, jusqu'à être obligé de supplier le

Seigneur d'en modérer les divines ardeurs. Obtenez-moi une charité si ardente et si vive, un amour de Dieu si tendre, si généreux et si constant, que rien ne soit jamais capable de l'affoiblir, encore moins de l'éteindre ; et que par votre puissante intercession, j'aye le bonheur de vivre et de mourir dans ce saint amour.

Quatrième jour. GRAND Saint, NN. qui, dès vos premières années, avez eu une si tendre *dévotion à la Sainte Vierge*, la faisant singulièrement aimer et honorer ; obtenez-moi la grace d'aimer tendrement cette Mère commune, et d'en être si fort aimé, qu'elle daigne me regarder, toute ma vie, comme le plus humble de ses serviteurs, et que j'aye le bonheur de l'avoir toute l'éternité pour ma bonne Mère.

Cinquième jour. GRAND Saint, NN. qui, au milieu des plus grandes merveilles que vous opériez, avez toujours conservé une *humilité* profonde, ne trouvant de goût que dans les humiliations ; faites, par votre puissante intercession, que j'obtienne une vertu si nécessaire, et qui est la base de toutes les autres.

Sixième jour. GRAND Saint, NN. qui avez toujours été regardé comme un Ange sur la terre par votre extraordinaire *pureté* ; obtenez-moi par vos prières cette inestimable vertu, et une horreur extrême de tout ce qui pourroit souiller mon ame ; afin que je serve mon Dieu dans un corps chaste et avec un cœur pur.

Septième jour. GRAND Saint, NN. dont la vie a été une *mortification* continuelle ; fidèle imitateur de Jesus crucifié : obtenez-moi la grace d'aimer la Croix comme le plus bel ornement de la vie chrétienne, et de mortifier si bien mes passions, qu'elles ne mettent point obstacle à mon salut.

Huitième jour. GRAND Saint, NN. qui, dénué de tout secours humains, épuisé de travaux, réduit aux dernières extrêmités, chargé d'injures pour Jesus-Christ, avez conservé une *patience* inaltérable ; obtenez-moi, je vous supplie, cette magnanime vertu, et la grace de faire usage des maux de cette vie.

Neuvième jour. GRAND Saint, NN. vous, dont *le zèle* sembloit plus vaste que l'univers ; vous qui ne respiriez que le salut des ames ; soyez touché des infirmités de la mienne ; faites, qu'embrâsé du zèle de ma perfection, je travaille efficacement à mon salut.

PRIERE à Saint François Xavier, qu'on peut adresser à Saint Régis, ou aux Martyrs du Japon.

GLORIEUX Saint François Xavier, grand Apôtre du Japon et des Indes ; qui avez toujours eu si à cœur le Salut des ames, ayez le même zèle pour la mienne. Votre charité ne s'est pas éteinte à votre mort, et votre pouvoir est encore plus grand dans le Ciel, qu'il ne l'étoit quand vous êtiez sur la terre ; daignez me faire sentir les doux effets de l'un et de l'autre. Vous savez quelle est la faveur particulière que je vous demande durant cette Neuvaine. Obtenez-la moi, je vous en supplie, si c'est pour la gloire de Dieu, et pour le Salut de mon ame. Ma confiance en votre sainte protection, demande bien que vous écoutiez mes vœux et ma très-humble

prière. Obtenez-la moi cette grace, que je crois m'être si nécessaire ; et avec elle, toutes celles que vous jugerez devoir contribuer à mon Salut.

Ainsi soit-il.

PRIERE à Saint Louis de Gonzague, qu'on peut adresser à Saint Stanislas.

Je reconnois, grand Saint, votre crédit auprès de Dieu ; et plein de confiance en votre bonté, je me prosterne humblement devant le trône de votre gloire ; et je vous honore, je vous admire, et je rends grace à la bonté divine, qui vous a comblé de ses dons, et qui vous a donné dans le ciel une de ces places sublimes, que le Seigneur destine à ses plus chers favoris ; vous l'avez mérité par ces vertus héroïques qui reçoivent un nouveau lustre des différens prodiges que le Dieu tout-puissant accorde à vos prières, pour rendre de jour en jour votre nom plus illustre et plus révéré sur la terre.

Je bénis mille fois l'auguste et adorable Trinité, qui a orné votre ame d'une innocence si parfaite, et qui l'a enrichie de l'assemblage de toutes les vertus. Je rends graces au Père céleste,

qui vous a mis au rang de ses enfans bien-aimés. Je remercie le Fils de Dieu qui a reconnu en vous les fruits les plus exquis de son sang précieux. Je rends graces au Saint-Esprit, qui a embrâsé votre cœur des flammes de l'amour divin ; je vous conjure par tous les dons de la grace que le Seigneur a répandus sur vous avec profusion, par cette innocence, cette pénitence, cette charité ardente, qui vous a rendu si agréable à ses yeux, par cette joie céleste et ineffable que vous goûtez présentement dans le temple de sa gloire, de m'obtenir la grace d'une contrition vive et profonde de mes péchés passés, et une pureté de cœur qui redoute les moindres fautes, et qui m'éloigne de tout ce qui peut déplaire à mon Dieu. Daignez me conduire et me diriger vous-même dans toutes mes actions, pendant ma vie et à l'heure de ma mort, qui est le tems où je compterai le plus sur votre secours. Je vous demande en particulier telle ou telle grace, que j'espère obtenir par votre intercession et par vos mérites. (*On exposera ici la grace que l'on veut demander.*)

Et vous, Reine du ciel, glorieuse Mère de Jesus-Christ, qui avez tant aimé et favorisé Saint Louis de Gonzague, lorsqu'il vivoit sur la terre ;

interposez aussi le pouvoir spécial que vous avez auprès du Seigneur, pour donner du poids et de l'efficacité à mon humble prière, non en vue de mes mérites, mais par égard pour ceux de ce Saint qui vous fut si cher, et pour lequel vous eûtes toujours une tendresse de mère. Faites connoître à tout l'univers que vous voulez le glorifier, et que vous protégez singulièrement ceux qui ont recours à lui, afin qu'ils croissent de plus en plus en grace et en sagesse, en chantant ses louanges et les vôtres, pour le tems présent sur la terre et dans le ciel, pour une éternité.

Ainsi soit-il.

ORAISON que Saint François Xavier composa en latin, et qu'il disoit tous les jours, pour demander à Dieu la conversion des Infidèles.

AETERNE rerum omnium effector Deus, memento abs te animas infidelium procreatas, easque ad imaginem et similitudinem tuam conditas. Ecce, Domine, in opprobrium tuum, his ipsis infernus impletur. Memento Jesum Filium tuum pro illorum salute atrocissi-

nam subiisse necem. Noli, quæso, Domine, ultrà permittere ut Filius tuus ab infidelibus contemnatur. Sed precibus Sanctorum, et Ecclesiæ sanctissimæ Filii tui sponsæ placatus, recordare misericordiæ tuæ, et oblitus idololatriæ et infidelitatis eorum effice, ut ipsi quoque agnoscant aliquando, quem misisti Dominum nostrum Jesum Christum, qui est salus, vita et resurrectio nostra, per quem salvati et liberati sumus, cui sit gloria per infinita sæcula sæculorum. Amen.

La même en françois.

O Dieu Eternel, Créateur de toutes choses, souvenez-vous que les ames des Infidèles sont l'ouvrage de vos mains, et que c'est à votre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit à la honte de votre Nom. Souvenez-vous que J. C. votre Fils a souffert pour leur salut une mort très-cruelle; ne permettez plus, je vous prie, qu'il soit méprisé des Idolâtres. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Eglise sa très-sainte Epouse, et souvenez-vous de votre miséricorde. Oubliez, Seigneur, leur infidélité, et faites ensorte qu'ils reconnoissent enfin

pour leur Dieu Notre Seigneur Jesus-Christ, que vous avez envoyé au monde, et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection, par lequel nous avons été délivrés de l'enfer, et à qui soit la gloire durant les siècles des siècles.

PRIÈRE de Saint Ignace pour s'offrir, et se donner entièrement à Jesus-Christ.

Suscipe Domine universam meam libertatem; accipe memoriam, intellectum, atque voluntatem meam. Quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es: id tibi totum restituo, ac tuæ prorsùs voluntati trado gubernandum. Amorem tui solum, cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultrâ posco.

La même en françois, comme ci-devant, page 54.

ORAISON à Saint François Xavier.

BIENHEUREUX Apôtre de Jesus-Christ, Saint François Xavier, je viens avec une humble confiance implorer aujourd'hui votre protection, et vous supplier de me servir d'intercesseur auprès du Père des miséricordes. Vous avez toujours été si zélé pour le bien des ames, et si charitable à les assister dans tous leurs besoins; vous donnez encore tous les jours des marques si éclatantes du pouvoir que vous avez dans le Ciel. Grand Saint, ayez la même charité pour moi; employez pour moi votre crédit auprès de Dieu; obtenez-moi la grace que je lui demande par la Neuvaine que je fais en votre honneur.

Vous alliez autrefois jusqu'aux extrêmités du monde, pour faire du bien à des barbares et à des ennemis de la Foi; voici, ô mon Père, un enfant de l'Eglise qui vient à vous, qui vous honore; qui bénit Dieu de tout son cœur des graces dont il vous a comblé; qui vous choisit pour son protecteur, et qui vous invoque avec une entière confiance. Seriez-vous moins sensible à ses besoins? Seriez-vous moins bon et moins puissant aujourd'hui, que vous ne l'êtiez alors?

Ceux qui vous réclament, font encore tous les jours une heureuse expérience de cette puissance et de cette bonté: n'y auroit-il que moi qui ne ressentirois pas les doux effets de votre bienfaisante charité ? Non, mon aimable Protecteur, vous ne me refuserez pas; la confiance que j'ai en vous, est trop grande, pour ne pas croire que vous exaucerez ma prière, que vous vous intéresserez pour moi, afin que j'obtienne la grace que je demande.

Je vous en supplie par le sang précieux de Jesus-Christ, et par l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Comme l'un et l'autre ont toujours été les plus tendres objets de votre dévotion, et que vous avez promis d'écouter favorablement tous ceux qui recoureroient à vous en les invoquant; je les invoque, ô bienheureux Apôtre, et j'espère que j'aurai part à vos promesses.

Ainsi soit-il.

N. B. Page 2 des Cantiques, *ligne* 22, au lieu de Cieux, *lisez*, Cœurs.

F I N.

CANTIQUES.

En l'honneur de Saint Ignace de Loyola.

Sur l'air, *Triste Raison.*

Fils du Très-haut, Verbe, dout la Sagesse,
De ton Disciple, animoit les accens;
Ah! que je puisse, en ces jours de tristesse,
Sur son autel brûler un peu d'encens!

Sur ses remparts, plein d'un noble courage,
D'un plomb mortel Ignace est transpercé:
Tel autrefois tout bouillant de carnage,
Près de Damas, Saul se vit terrassé.

Après sa chûte, ô grace merveilleuse!
Paul se relève, et voit les Cieux ouverts:
A Loyola, blessure bienheureuse!
Tu rends la vie, et fermes les Enfers.

Du Dieu Sauveur, que la force est puissante!
Ce fier guerrier devient un foible Agneau;
Il n'a plus rien dont l'aspect épouvante;
Il a, d'un pauvre, endossé le manteau.

Antre profond, ô grottes de Manreze,
Vous l'entendez soupirer nuit et jour !
Que fera-t-il pour que son Dieu s'appaise ?
Voyez ses pleurs, son sang et son amour.

Un jour brillant chasse la nuit profonde.
Est-il de corps ou d'esprit dans les Cieux ?
Il voit celui qui gouverne le monde ;
La Trinité se dévoile à ses yeux.

Bientôt l'amour le portant sur ses aîles,
De son Jesus il va chercher les pas ;
Et tout couvert de blessures nouvelles,
Il se prépare à de nouveaux combats.

Des maux, des croix, l'effrayant assemblage
De son esprit peut seul charmer l'ennui.
D'un Dieu mourant c'est la vivante image :
Il ne vit plus, Jesus seul vit en lui.

C'est son Esprit, qu'il annonce à la terre,
Et qu'en tous lieux il voudroit rappeller :
Il prend en main l'étendart du Calvaire ;
De toutes parts on vient s'y rassembler.

C'est peu pour lui qu'une telle merveille ;
De ses Enfans, la voix commande aux Cieux ;
A leurs accens l'univers se réveille,
Et du mensonge abjure les erreurs.

Le même esprit, qui dicta l'Evangile,
Lui fait aux siens dicter de sages loix;
De sages loix, qui, d'un monde docile,
Eussent banni le mépris de la Croix.

Mais, ç'en est fait, sa carrière est remplie;
Le Ciel l'attend, il y fixe les yeux;
La terre, enfin, par ses soins embellie,
Rend à regret ce dépôt précieux.

O Saint puissant, du séjour de la gloire,
En ton secours vois quel est notre espoir;
Nous n'avons pas oublié ta mémoire,
Fais-nous sentir l'effet de ton pouvoir.

Oui, je l'espère.....Une vive étincelle
Viendra pour nous rallumer ton flambeau;
Et ta vertu plus brillante et plus belle
Triomphera des ombres du tombeau.

En l'honneur de Saint François Xavier.

Sur l'air, *Prens, ma Philis, prens ton verre.*

AINSI qu'un léger nuage
Que l'air promène à son gré,
Il vole de plage en plage
Souple à ton souffle sacré.

Comme un trait vif de lumière,
Il remplit la terre entière
De son éclat radieux :
Sa voix ressemble au tonnerre,
Quand il gronde dans les Cieux ;
Et Jéricho voit par terre
Tomber ses murs orgueilleux.

Tel, ô parole éternelle,
Se montre aux yeux des humains
Cet interprète fidèle
De tes ordres souverains :
Qui, prodigue de sa vie,
Chaque instant la sacrifie
Par un généreux effort :
Trop heureux, si par ses peines
Il procure un heureux sort
Aux peuples, que dans ses chaînes,
Retient l'ange de la mort.

A peine un raïon céleste
A-t-il éclairé Xavier,
A ses pieds, honneur funeste,
Il met ton phantôme altier.
Je le vois d'un vol agile
Des vertus de l'Evangile
Toucher déja le sommet ;
Une sainte horreur l'anime,
Lui seul en ressent l'effet :

Et son amour magnanime
N'a plus que Dieu pour objet.

En vain pour calmer la flamme
De ses amoureux desirs ,
Le Ciel verse dans son ame
Un torrent de ses plaisirs ;
Au sein même des délices ,
Les peines et les supplices
Pour son cœur ont des appas ;
Xavier , du Dieu du Calvaire ,
En tout veut suivre les pas ;
Rien ne peut le satisfaire ,
Que les croix et les combats.

Sur une rive inconnue ,
Où tout lui paroît affreux ,
Dieu montre-t-il à sa vue
Ces croix , l'objet de ses vœux ;
Sous la charge redoutable
D'un vil Maure qui l'accable
Sent-il plier ses genoux ?
A l'instant même il s'écrie ,
Dans le transport le plus doux :
O grand Dieu , toute ma vie
Puissé-je souffrir pour vous !

Il dit , et de tout un monde
Qu'il voit être sans appui ,

Va bannir la nuit profonde,
Projet bien digne de lui ;
Tout s'oppose à son audace,
L'enfer frémit, il menace
Et fait mugir la terreur ;
Mais, comme un roc immobile
Que bat la mer en fureur,
Xavier seul soutient, tranquile,
Tous les assauts de l'erreur.

Dieu Sauveur, on croit l'entendre
En maître parler aux cœurs ;
Son zèle efficace et tendre
Attire à lui les pécheurs ;
L'idolâtre abat l'idole
Qui, de son culte frivole,
Etoit l'objet insensé.
L'erreur s'enfuit comme un songe,
L'incrédule est terrassé ;
Et le Prince du mensonge
De son empire est chassé.

Le Dieu qui fait les miracles
Anime et soutient son bras ;
Sa foi ne voit point d'obstacles,
L'eau s'affermit sous ses pas.
Son Etre se multiplie.
Il parle, et l'onde en furie
Reprend un calme nouveau :

Les enfers en vain frémissent ;
Le soleil paroît plus beau ;
Les élémens obéissent ,
Les morts sortent du tombeau.

Est-ce un homme , est-ce un Archange
Qui de Dieu dicte les loix ?
Sur ses bords surpris , le Gange
Voit l'étendart de la Croix.
Fruit de ses courses nouvelles ,
Cent régions infidèles
Quittent l'infidélité.
Mais quoi ! d'une isle fameuse
Il apprend l'impiété :
Il y va , l'onde orageuse
Cède à son activité.

O vous , qui serviez de guides
A Xavier dans tous ses pas ;
Qui , dans ses courses rapides
Le portiez entre vos bras ,
Anges saints , daignez nous dire ,
Tout ce que dans cet empire
Il eut à souffrir de maux ;
Quels Rois il y trouva dignes
De renaître dans les eaux ;
Et de quels succès insignes
Dieu couronna ses travaux.

Mais que vois-je sous le chaume
Qu'offre un rivage désert ?
Sur un plus vaste royaume ,
Il jette un œil entre-ouvert !
Son zèle ardent le dévore ;
Il expire , et veut encore
Y porter le feu sacré.
Mourant sur la croix sanglante ,
Ainsi Jesus altéré
Exprimoit la soif brûlante
Dont il étoit dévoré.

O grand Saint , à qui tant d'ames
Doivent l'éternel bonheur ,
Dans le Ciel , des mêmes flammes
Si ton cœur ressent l'ardeur ;
Viens prêter ton assistance
A ceux dont la confiance
A ton pouvoir a recours.
O ! grand Saint , à nos contrées
Fais éprouver ton secours ;
Viens , des vérités sacrées
Y ramener les beaux jours.

En l'honneur de Saint François de Borgia.

Sur l'air, *Charmante fleur.*

Esprit d'amour, de force et de lumière,
Eclaire-moi, ranime mon ardeur;
De Borgia tu guidois la carrière,
Je chante en lui tes dons et ta grandeur.

Loin de tout vice, au printems de sa vie,
Chrétien fidèle, il vivoit sans remords;
Mais d'un Dieu Saint, l'œil plein de jalousie
Veut voir en lui de plus riches trésors.

O mort! les coups de ta faulx vengeresse,
De ses erreurs, forcent le prompt aveu;
Dès-lors pour lui, beauté, gloire, richesse,
Tout disparoît; il ne voit que son Dieu.

Ciel! quel spectacle! au sein de l'opulence,
De l'indigence il ressent les rigueurs;
Il n'aime rien que l'ombre et le silence,
Et vit captif au centre des grandeurs.

François, enfin, brise les tristes chaînes,
Dont l'accabloient son rang et ses grands biens;
A ses enfans il en remet les rênes,
Et cherche en Dieu de plus nobles liens.

Quel heureux sort ! il n'est plus à la terre,
Il ne vit plus que de corps en ces lieux ;
L'esprit, au corps livre en tout tems la guerre,
Puis en vainqueur s'élève vers les Cieux.

Pourpre Romaine, ah ! pourquoi par tes charmes
Viens-tu troubler un si profond repos ?
Que de ses yeux tu fais couler de larmes !
Mais Dieu l'exauce, et finit ses sanglots.

Des plus beaux dons, quel divin assemblage !
De ses vertus, que les traits sont divers !
Des Séraphins il est la vive image,
Et sous ses pieds il croit voir les enfers.

Vous le voyez, ô célestes Phalanges,
Ainsi que vous, fixer son bien-aimé ;
Ainsi que vous, il chante ses louanges ;
Des mêmes feux il est tout consumé.

Je l'apperçois à l'autel tout en flamme,
Au Dieu Très-haut offrant le Saint des Saints ;
Cieux, vos beautés ne touchent plus son ame,
Le Dieu qu'il aime, il le tient en ses mains.

Du monde entier c'est l'ange tutélaire ;
De le défendre il se fait un devoir ;
Astre brillant, il est tems qu'il l'éclaire,
Et qu'en tout lieu on sente son pouvoir.

Il voit, surpris, les gerbes de ses frères
Devant la sienne humblement s'abaisser ;
Quoiqu'à regret, il cède à leurs prières ;
Son Dieu le veut, et sait bien l'y forcer.

O toi que j'aime, ô sainte Compagnie,
De quel éclat tu brilles sous ses loix !
Loin de tes murs la langueur est bannie,
Tout retentit du bruit de tes exploits.

Son bras te sert de rempart et d'égide,
Un saint courage enflamme tes guerriers ;
Ils osent tout, sous ce chef intrépide,
Leur propre sang teint souvent leurs lauriers.

Que vois-je encore ? Une sainte entreprise,
Dont les travaux va consumer ses jours ;
Le Saint Vieillard les offre pour l'Eglise,
L'obéissance en termine le cours.

Par cet amour, dont tu fus la victime,
Nous t'en prions, François, tends-nous les bras ;
Ah ! puissions-nous, pleins d'un feu magnanime,
Marcher toujours, et vaincre sur tes pas.

En l'honneur de S. Jean-François Régis.

Sur l'air, *Guillot.*

Roi de nos cœurs, divin Sauveur du monde,
Qui, dans Régis, fis briller ta vertu ;
Que dans mes airs, ta vérité féconde
Charme des tiens le courage abattu.

Heureux celui qui, brûlant d'un saint zèle,
Pour toi, sans cesse, affronte mille morts !
Tel fut toujours le serviteur fidèle
Qui, de mes chants, excite les accords.

De ses beaux jours, que l'aurore est brillante !
Qu'elle promet de succès glorieux !
Dans tout son cours, sa jeunesse innocente
Ne laisse voir rien qui choque les yeux.

Déja Régis respire en tout la gloire
Du divin Roi dont son cœur est épris :
Et tous ses pas marqués par la victoire,
Des plus grands dons lui méritent le prix.

Il en est tems, il s'annonce en Prophête,
On reconnoît l'envoyé du Seigneur ;
Des loix d'en haut favorable interprête,
Il montre à tous le chemin du bonheur.

Au vice seul il déclare la guerre,
A ses efforts oppose un mur d'airain ;
Et d'une voix qui ressemble au tonnerre,
A tout l'enfer commande en souverain.

Satan frémit, il écume de rage
Des coups qu'on porte à son trône allarmé ;
Par-tout, Régis, on t'insulte, on t'outrage,
Contre tes jours plus d'un bras est armé.

Le Saint le sait, et le souffre en silence,
Rien de sa paix ne trouble les accords ;
Tel qu'un rocher, de la mer qui s'élance
Voit tous les flots se briser sur ses bords.

Dieu le protège, eh ! que pourroit-il craindre ?
Il est tranquille au milieu du danger ;
Il sait, pécheurs, doucement vous contraindre
A vous connoître, à gémir, à changer.

Mais quel péril de nouveau l'environne ?
J'entends des cris, des plaintes, des sanglots ;
La pâle mort de tous côtés moissonne
Ses chers enfans, l'objet de ses travaux.

Et nuit et jour, auprès d'eux il s'arrête ;
Mais on s'oppose à ses soins empressés.
Quoi ! les quitter au fort de la tempête !
Il les bénit, et leurs maux sont cessés.

C'est encor lui qu'on voit loin des Villages
Souvent couvert et de neige et d'affronts ;
Pour retrouver quelques brebis sauvages,
Gravir les rocs et la cîme des monts.

Un pain grossier, paitri par la misère,
L'aide à porter ce travail infini.
Qui le soutient ? C'est Jesus, c'est sa Mère ;
Son cœur aux leurs est tendrement uni.

Ces Cœurs sacrés, d'une volupté pure
Dans son beau Cœur font couler les torrens ;
Que sont pour lui tous les maux qu'il endure ?
Son cœur soupire après des maux plus grands.

Le corps succombe....Il faut enfin qu'il meure.
Mais que la mort est douce pour les Saints !
Les Cieux ouverts lui montrent sa demeure.
Son ame, ô Vierge ! y vole dans tes mains.

Du Ciel, ô Saint, abaisse tes paupières,
Fais voir encor que ton cœur nous chérit ;
Obtiens pour nous, obtiens par tes prières,
Des ouvriers remplis de ton esprit.

En l'honneur de Saint Louis de Gonzague.

Sur l'air, *Heureux séjour de l'innocence.*

CHANTONS Gonzague et l'innocence,
Imitons Rome en ce beau jour ;
Ici son nom, là sa présence,
Des vertus inspirent l'amour.
Dès son aurore
Il fait éclore
De la candeur les premiers traits.
Dans sa carrière,
Plein de lumière,
Il éblouit les plus parfaits.

Mère d'un Dieu, de son enfance
Vous eûtes tous les sentimens :
Au pied de votre Autel, Florence
Entendit ses premiers sermens.
Ni la mollesse,
Ni la foiblesse,
A ses jeux n'auront point de part ;
Sa propre mère,
De sa paupière
Verra le modeste regard.

A l'enfer il livra la guerre ,
Evita les moindres défauts ;
Il est l'exemple de la terre ,
De la Grace il est le héros.
Grandeurs frivoles ,
Vaines idoles ,
Il perce vos trompeurs appas ;
Dès sa jeunesse ,
Plein d'allégresse ,
Il foule un sceptre sous ses pas.

L'essain des plaisirs l'environne ;
Les roses naissent sous sa main ;
Je le vois former sa couronne
Des épines du Cœur divin.
Il prend lui-même
Ce diadème ,
De la chair il est le vainqueur ;
Et sa victoire
Forme sa gloire :
Mais sa gloire fait son bonheur.

Du Lys la blancheur éclatante
Est le symbole de Louis :
Dans une image rayonnante
Il sème à pleines mains les lys.
Heureux emblême
Du don suprême !
Il dit à mon cœur enchanté ,

Que sa présence ,
Que sa puissance ,
Pour tous obtient la pureté.

L'Ange vengeur sème la peste ,
Rome gémit sous ce fléau ;
Gonzague y vole...O sort funeste !
Il succombe sous un fardeau.
Noble victime !
Louis n'exprime
Que les vœux d'un cœur innocent,
Quand sur la cendre
Il veut s'étendre
Pour expirer en pénitent.

Tendres enfans , d'après un père ,
Formez un nuage d'encens ;
Ensemble offrons d'un cœur sincère
Les hommages reconnoissans.
A la jeunesse
Il s'intéresse ,
Louis formera votre cœur ;
C'est un modèle :
Mais plein de zèle ,
C'est aussi votre protecteur.

En l'honneur de Saint Stanislas Kostka.

Sur l'air, *Sortez de vos retraites.*

VENEZ troupe Angélique,
Venez du haut des Cieux;
Mêlez à ce Cantique
Vos sons harmonieux.
Nous honorons la gloire
D'un Ange d'ici-bas;
Dans vos chants de victoire
Célébrez ses combats.

Dès l'âge le plus tendre,
(Dieu, quels sont tes desseins!)
Stanislas peut prétendre
Au rang des plus grands Saints;
L'amour verse en son ame
Ses plus riches trésors:
Comment un cœur de flamme
Dans un si foible corps!

Son ame est comme un temple
D'une rare beauté,
Où du Dieu qu'il contemple
Reluit la Majesté;
De ses fleurs, l'innocence
Y répand la candeur;

A ces fleurs la souffrance
Ajoute sa splendeur.

Que vois-je ? Dans sa rage
L'Enfer l'attaque en vain ;
L'Enfer, de son courage
Sent le pouvoir divin ;
Contre lui de son frère
L'erreur arme le bras.
Impuissante colère !
Tout cède à Stanislas.

Dans un danger funeste,
Pour prix de ses exploits,
L'Ange, du pain céleste
Le nourrit par deux fois.
Et toi, Vierge puissante ;
Dont il se montre enfant,
Ta douce vue enchante
Ce héros triomphant.

Tu fais plus, ta tendresse
Lui met entre les mains,
Et permet qu'il carresse
Le Sauveur des humains.
O douceur infinie !
Il se croit dans les Cieux ;
Jesus, ta Compagnie
Est offerte à ses vœux.

Monde vain, tes menaces
Ne l'empêcheront pas
De suivre en tout les traces
Que Dieu marque à ses pas.
Si ta bonté perfide
En dons veut s'épuiser;
Il en connoît le vuide
Et sait les mépriser.

Il part, l'amour l'emporte,
Son espoir le conduit;
Son abandon l'escorte,
Et le danger le fuit.
Ses nobles espérances
Soulagent ses travaux;
Il attend des souffrances
Et des combats nouveaux.

Mais non, le Ciel propice
Prévenant ses desirs,
Change son sacrifice
En torrens de plaisirs.
Il trouve de la gloire
Tous les sentiers battus;
La main de la victoire
Couronne ses vertus.

D'une vaste carrière
Il a fourni le cours;

Quoi ! loin de la lumière
Gémira-t-il toujours ?
Ç'en est fait, Dieu l'attire
Au céleste séjour ;
Il vivoit, il expire
Dans les bras de l'amour.

Dans nos chants d'allégresse
Chantons cet heureux sort ;
Mais de nous, la Sagesse
Veut un plus noble effort :
D'un si parfait modèle
Gravons en nous les traits ;
Et Dieu toujours fidèle
Comblera nos souhaits.

En l'honneur des trois Martyrs du Japon.

Sur un des airs précédens.

DIEU des Martyrs, j'adore ta puissance,
Je l'entrevois dans de foibles mortels ;
Ils ont au monde appris l'obéissance ;
Et de leur sang, cimenté tes autels.

Dans les tourmens, aux rives de l'aurore
Ce sang commence à couler à grands flots ;
Comme autrefois, dans ces lieux que décore
L'astre du jour en rentrant dans les eaux.

O Dieu Sauveur ! un Edit tyrannique
Loin du Japon, proscrit ta sainte Loi ;
On se repaît de l'espoir chimérique
D'exterminer et ton culte et ta foi.

Quoi, verra-t-on prospérer leur audace ?
Détruiront-ils les travaux de Xavier ?
Ne craignons rien, sa généreuse race
Court au-devant du tranchant de l'acier.

C'est Paul-Miki, qui le premier s'avance
Pour la défense et la gloire des siens ;
Et ses écrits, et sa noble éloquence
En font déjà le rempart des Chrétiens.

Jean de Goto le suit, et sa jeunesse
D'un esprit mûr a la mâle vertu ;
L'Autel, un jour, l'attendoit, il s'empresse....
Mais à la Croix son sacrifice est dû.

Un saint Vieillard, comme eux, enfant d'Ignace,
(C'est Kisaï) se hâte sur leurs pas ;
Un feu divin de ses ans fond la glace,
Et ses desirs appellent les combats.

Tels sont les chefs de la sainte Milice
Qui du trépas osent braver l'horreur ;
Contre eux l'Enfer, déployant sa malice,
De ses suppots aiguise la fureur.

Dans Méaco, centre d'un grand Empire,
D'un noble sang ils ont scellé leur foi.
C'est peu, bourreaux, prolongez leur martyre,
Que tout le peuple en soit glacé d'effroi.

De ville en ville il faut qu'on les promène,
Chargés de fers, en bute à tous les traits :
Leur foi triomphe ; ah ! que douce est leur peine !
L'erreur vaincue exprime ses regrets.

Nangazaqui, les voilà donc en proie
A ta fureur ! Mais sont-ils consternés ?
Vois sur leur front, vois éclater leur joie,
Qui les croiroit à mourir condamnés.

Des feux, des croix, des plus cruels supplices
Le triste aspect est offert à leurs yeux ;
Les Saints Martyrs y trouvent des délices,
Par cette route on monte dans les Cieux.

Paul, sur la croix, plein de zèle, s'élance,
Il y prononce un discours éloquent ;
En l'écoutant, barbares, en silence,
Versez des pleurs : il va verser son sang.

Près de sa croix, Jean contemple son père,
Qui le regarde avec un doux souris.
Lequel des deux, pleins d'une foi sincère,
Jouit le plus, ou du père, ou du fils ?

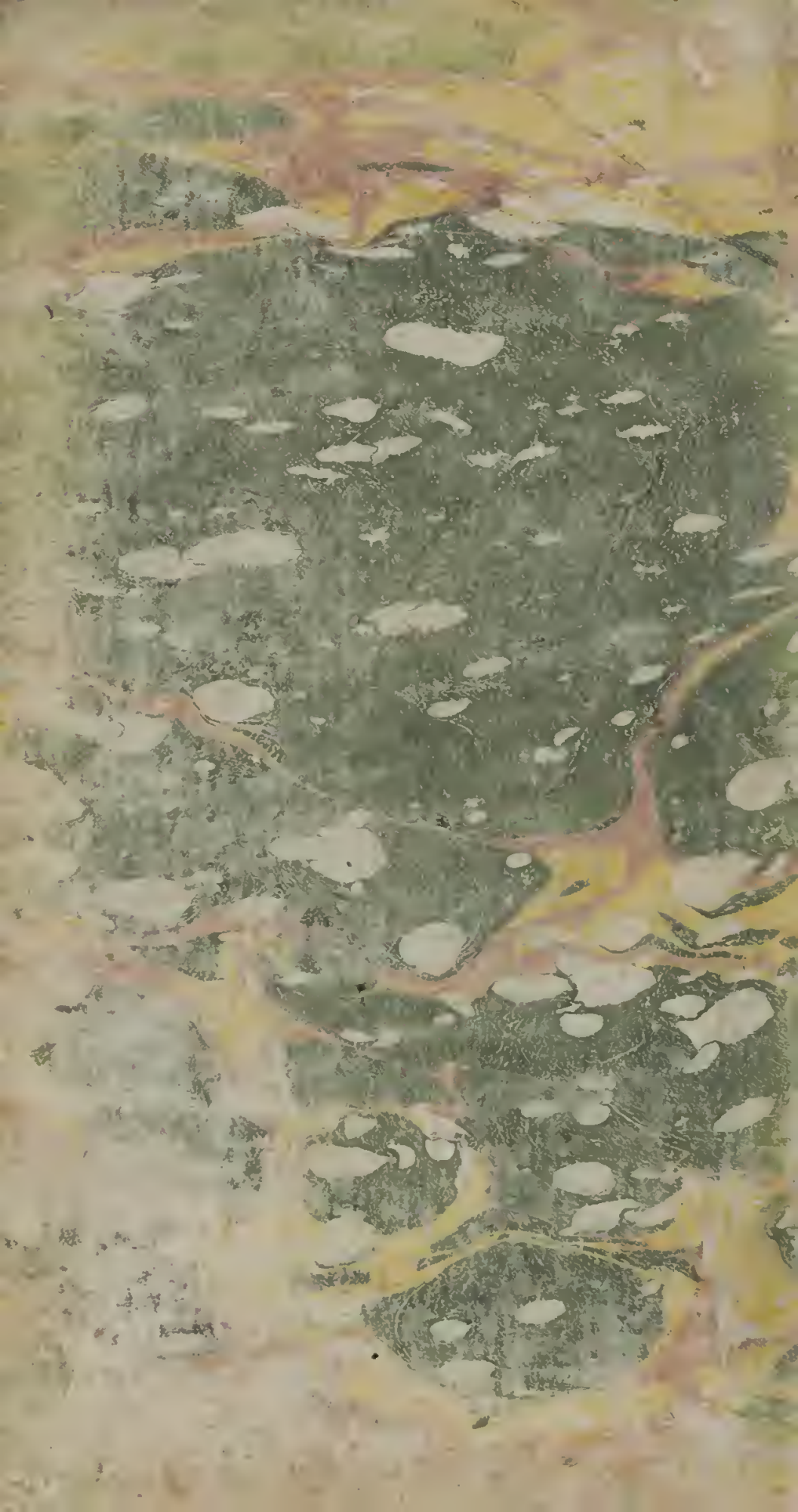
O Kisaï, le peuple aussi s'étonne,
En ce moment, il t'entend le bénir.
Au haut des airs tu crois voir ta couronne;
Son vif éclat semble te rajeunir.

Enfin le fer qui dans vos flancs se plonge
Finit vos maux et comble vos desirs;
Les maux du tems sont passés comme un songe,
L'éternité vous ouvre ses plaisirs.

O Saints Martyrs, un moment de souffrance
Vous a valu le plus glorieux sort:
Obtenez-nous cette vive espérance,
Qui vous fit vaincre et l'opprobre et la mort.

Ad majorem Dei
Dei-parœ immaculatœ,
SS. Ignatii, Xaverii, Borgiœ,
Regis, Aloysii, Stanislai,
BB. Pauli, Joannis et Jacobi
gloriam.
Amen.

FIN.



M1 H8
274